This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

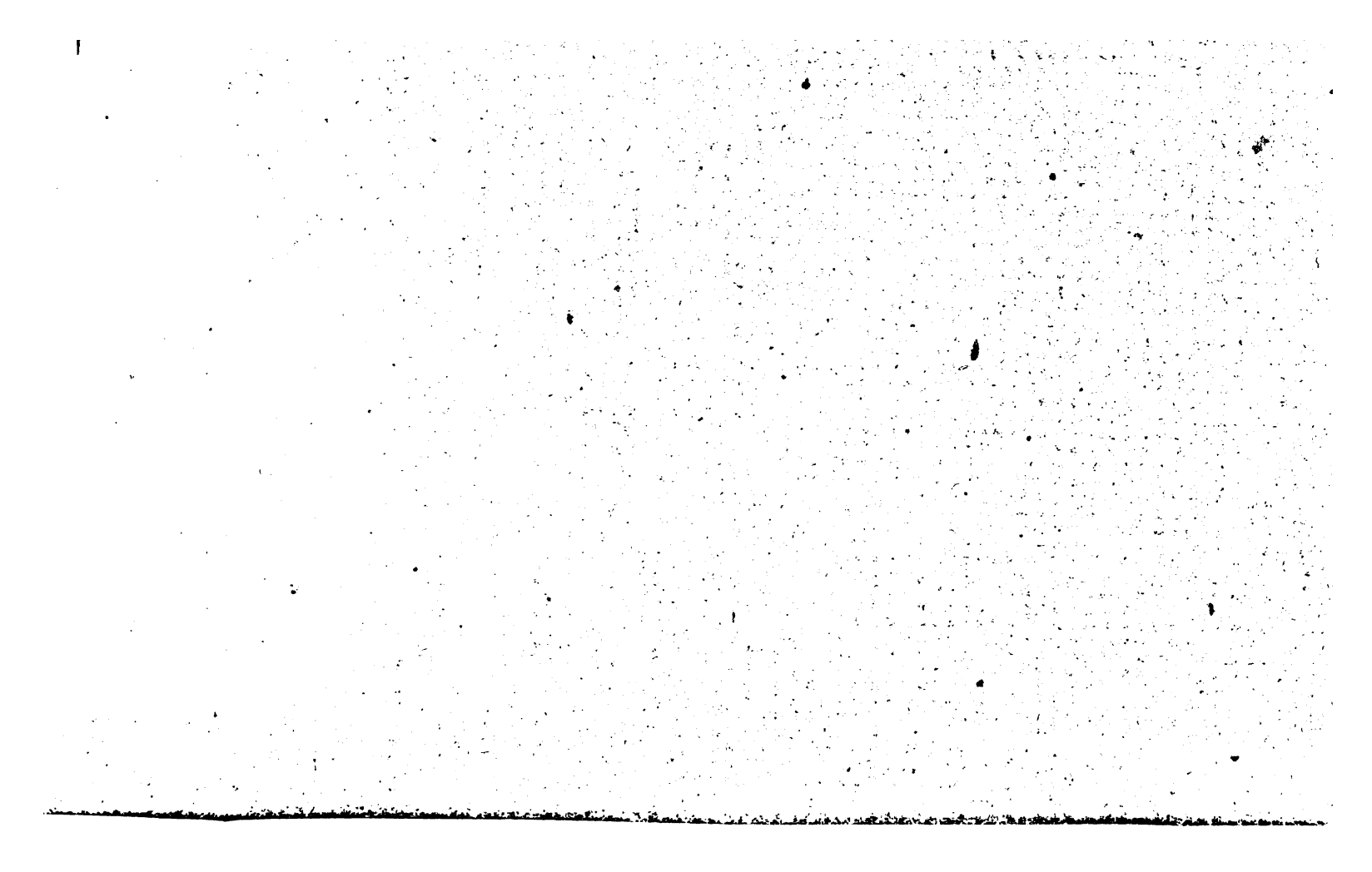
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

= 58

NO. 49 OF R. M. DAWKINS' COLLECTION OF BOOKS OF USE TO THE HOLDER OF THE BYWATER AND SOTHEBY CHAIR OF BYZANTINE AND MODERN GREEK IN THE UNIVERSITY OF OXFORD



# CHANTS

DU PEUPLE

# EN GRÈCE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56.

# CHANTS

DU PEUPLE

# EN GRÈCE,

PAR

M. DE MARCELLUS,

ANCIEN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE,

AUTEUR DES SOUVENIRS DE L'ORIENT

ET DES VINGT JOURS EN SICILE.

TOME SECOND.

PARIS,

JACQUES LECOFFRE ET Cie, ÉDITEURS,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29;

Ci-devant rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, 8.

1851.

INSTITUTION
OF OXFORD

# CHANTS DU PEUPLE

# EN GRÈCE.

## SECTION CINQUIÈME.

## COMPLAINTES.

## Α'.

## ΕΡΕΙΝΗ.

### Α'.

Μὲ πόνον κλάψετε
Ὦ λυπημέναις,
Μὲ πόνον μέγα
Ἀγαπημέναις,
Τὸν πικρὸν θάνατον
Μιανῆς θεᾶς.

### Β'.

Μιὰ ὡραιότατη
Εὔμορφ' Ἐρείνη
Ποῦ διὰ ἕναν τύραννον
Φαρμάκι πίνει
Καὶ φαρμακόνεται
Θανατερά.

## I.

## IRÈNE.

1.

Pleurez amèrement, sensibles jeunes filles; pleurez amèrement, filles amoureuses, la mort cruelle d'une déesse de beauté.

2.

C'est Irène, la belle des belles, Irène qui, pour échapper à un tyran, boit le poison, et le boit jusqu'à la mort.

## Γ'.

Χρυσή μου ἀγάπη
Διὰ σὲ ἀπεθαίνω,
Χάνω ζωήν μου
Διὰ σὲ, ἡ καϊμένη,
Καὶ σὺ, σκληρότατε,
Δὲν μὲ πονεῖς.

## Δ'.

Κοπέλαις εὔμορφαις
Μαῦρ' ἐνδυθῆτε,
Μὲ πόνον μέγα
Καὶ στολίσθητε
Μὲ δάφναις πράσιναις
Καὶ μὲ μυρτιαῖς.

## Ε'.

Μάννα, τί κλαίεις.
'ς τὸν θεὸν σ' ἀφίνω,
Ποῦ διὰ ἕναν τύραννον
Φαρμάκι πίνω,
Καὶ φαρμακόνομαι
Θανατερὰ.

3.

« O mon amour chéri, c'est pour toi que je meurs! Malheureuse que je suis! je perds la vie pour toi; et toi, le plus barbare des hommes, tu ne me regrettes pas!

4.

« O belles jeunes filles, dans votre profonde douleur, habillez-vous de deuil. Parez-vous des branches vertes du laurier et du myrte.

5.

« Mère, pourquoi pleures-tu? Je te laisse et te recommande à Dieu. Quant à moi, pour fuir un tyran, je bois le poison, et je le bois jusqu'à la mort.

## Ϛ'.

Μάννα ἀποχήρη
Δυστυχησμένη,
Κορίτζι εὔμορφο
Ποῦ σ' ἀπεθαίνει
'ς τὸν ἅδη πάγει
Σὲ καρτερεῖ.

## Ζ'.

Ἄσπλαγχνε λύπησαι·
Δὲν μὲ λυπᾶσαι;
Πόνους καὶ βάσανα
Δέν μού θυμᾶσαι;
Τώρα μὲ χάνεις
Παντοτεινὰ.

## Η'.

Ὄντας τὴν θάψανε
Τὴν μαύρ' Ἐρείνη,
Μικροῖ μεγάλοι
Θρήνους ἐβγάνει.
Καὶ τὴν ἐκλάψανε
Λυπητερὰ.

6.

« O pauvre mère, veuve infortunée, ta fille si belle, qui te laisse et meurt, va dans l'autre monde, et t'attend !

7.

« Pleure-moi, cœur impitoyable ! Comment, tu ne me pleures pas ? Ne te souvient-il plus de tout ce que j'ai souffert ?... Maintenant, tu me perds pour l'éternité... »

8.

Quand on a enseveli la pauvre Irène, tous ont gémi, petits et grands ; et tous ont pleuré douloureusement sur l'infortunée.

# IRÈNE.

## COMMENTAIRE.

J'avais voulu d'abord voir dans cette complainte l'Irène de Mahomet Fatih (le vainqueur), le plus glorieux prince qui ait occupé le trône ottoman. Mais le trait d'histoire où La Noue a puisé sa tragédie de Mahomet II, habile imitation de Zaïre, et Johnson son drame d'*Irène*, d'un si beau langage, et d'un effet si froid sur la scène anglaise; ce trait d'histoire, dis-je, n'est pas assez authentique pour que j'y puisse rattacher la légende. La traduction en

dialecte vénitien se chante encore dans l'Adriatique :

*Pianzete amabili,*
*etc., etc.,*

et donne à cette tradition une origine presque aussi ancienne, mais plus obscure. Il s'agit d'une certaine Irène de Corcyre qui, pour échapper à son persécuteur, meurt en s'empoisonnant, et non sous le sabre d'un amant impérial.

## Β'.

## ΤΡΑΓΟΥΔΙ ΧΗΡΑΣ ΠΡΟΣ ΤΟΝ ΞΕΝΙΤΕΥΜΕΝΟΝ ΥΙΟΝ ΤΗΣ.

Ξενιτευμένο μου πουλὶ καὶ παραπονεμένο,
Ἡ ξενιτειὰ σὲ χαίρεται, κ' ἐγὼ 'χω τὸν καυμόν σου.
Νὰ στείλω γράμμα, χάνεται, δὲν βρίσκει τὸ παιδί μου,
Νὰ μάθῃ, ὅσα νὰ τῷ 'πῇ στράτει ἡ καρδιά μου·
Νὰ στείλω μῆλο, σήπεται, λουλούδι μαραγγιάζει·
Νὰ στείλω καὶ τὸ δάκρυ μου 'ς ἕνα ψιλὸ μαντῖλι,
Τὸ δάκρυ μ' εἶναι καυτηρὸ καὶ καίει τὸ μαντῖλι.
Φεγγάρι μου λαμπρὸ, λαμπρὸ, καὶ κυκλογυρισμένο,
Αὐτοῦ 'ψηλὰ ποῦ περπατεῖς καὶ χαμηλὰ μᾶς βλέπεις,
Δὲν εἶδές που τὸν υἱόκα μου τὸν πολλ' ἀγαπημένον;
Τίνος ματάκια βλέπουν τον, καὶ τὰ 'δικά μου κλαίγουν;
Τίνος τὰ χεῖλη τοῦ 'μιλοῦν, καὶ τὰ 'δικά μου κλαίγουν;
Τίνος καρδιὰ τὸν χαίρεται, καὶ ἡ 'δική μου σκάζει;
Τίνος χεράκια τὸν κιρνοῦν, καὶ τὰ 'δικά μου τρέμουν;

## II.

## LA CHANSON DE LA VEUVE A SON FILS ÉLOIGNÉ.

O mon pauvre oiseau si regretté, tu t'amuses sur le sol étranger, quand tu me fais tant souffrir! — Si j'envoie une lettre pour apprendre à mon enfant tout ce que mon cœur a soif de lui dire, elle se perd, et ne le trouve pas. — Si j'envoie une pomme, elle se dessèche; une fleur, elle se flétrit. — Si j'envoie une larme dans un voile léger, mes larmes sont brûlantes et consument le voile. — O ma belle lune! lune brillante qui fais le tour du monde, qui d'en haut, où tu te promènes, vois les choses d'en bas où nous sommes; n'as-tu pas aperçu mon fils, mon enfant chéri? — Quels yeux le regardent, quand les miens pleurent? — Quelle bouche lui parle, quand la mienne gémit? — Quel cœur peut se réjouir, quand le mien se brise? — Quelles mains peut-il serrer, quand les miennes trem-

Ἀνάθεμά σοι, ξενιτειὰ, γιὰ τὰ κακὰ, ποῦ κάμνεις!
Ξενίτεψες τὸν ἄνδρα μου, κ' ἔκαμες νὰ χηρέψω·
Ξενίτεψες καὶ τὸ πουλί μ' τώρα δώδεκα χρόνους.
Ἀνάθεμά σοι, ξενιτειὰ, ἀνάθεμα 'ς τοὺς Τούρκους,
Ποῦ 'ρήμωσαν τὸ σπίτι μου καὶ μ' ἔνδυσαν τὰ μαῦρα!

blent? — Sois maudite, terre étrangère, pour le mal que tu fais. — Tu m'as enlevé mon mari, tu m'as faite veuve. — Tu m'as ravi aussi mon pauvre oiseau, il y a bientôt douze ans. — Sois maudite, terre étrangère; et maudits soient les Turcs qui ont rendu ma maison déserte, et m'ont revêtue d'habits de deuil!

## LA CHANSON DE LA VEUVE A SON FILS ÉLOIGNÉ.

### COMMENTAIRE.

La haine de l'étranger, si prononcée chez les Grecs, se retrace tout entière dans ces plaintes, qui ne sont pas exemptes d'une sorte de recherche ou même d'affectation sentimentale. Le jeune Tchélébi (gentilhomme) qui me la donna à Constantinople l'avait rapportée des îles des Princes; et nous y signalions ensemble les vestiges de la demi-civilisation née du voisinage de la grande ville. D'abord la lettre, que jamais femme des montagnes n'eût songé à écrire. Ensuite le voile léger (tzébren), qui est ce tissu transparent et brodé d'or dont les Turcs entourent, en le nouant par les quatre coins, les boîtes, les parfums

ou les bourses qu'ils offrent en cadeau ; enfin, la lune, qui brille dans toutes les chansons de Stamboul comme sur tous ses rivages, et éclaire d'une si douce lueur les collines des îles Démonèses, les promontoires de Chalcédoine, et les ombreuses vallées du Bosphore.

## Γ'.

## ΤΟ ΤΡΕΛΟ ΚΟΡΙΤΖΙ.

### Α'.

Μίαν νιὰν ἀπάντησα 'ς ἕνα περιβόλι,
Εἰς τὰ δένδρα τὰ πυκνὰ ἤτανε καὶ σκόλη,
Τὴν συχνοκυττάζω, μόνος καὶ θαυμάζω
Τὴν ῥωτῶ μὲ πόνον καὶ ἀναστενάζω.
Τί γυρεύεις μοναχὴ
'ς τὸν μπαχτσὲ τόσον ταχύ; —

### Β'.

« Νέε, σὲ εὐχαριστῶ 'ς τὴν ἐρώτησίν σου,
Στὴν καλὴν τὴν γνώμην σου καὶ στὴν φρόνησίν σου » —
Μὲ συχνοκυττάζει καὶ ἀναστενάζει,
Δάκρυα τὴν τρέχουν, καὶ αὐτὴ θαυμάζει, —
« Πρῶτα εἶμουν εὐτυχὴς
Τώρα εἶμαι δυστυχής.

## III.

## LA JEUNE FOLLE.

1.

J'ai rencontré une jeune fille dans un jardin, oisive par un beau jour de fête, sous des ombrages épais. — Je la considère longtemps avec surprise, et lui demande en soupirant : — Que cherches-tu donc toute seule et de si bonne heure dans ce jardin? —

2.

— « Jeune homme, je te remercie de ta question, de tes bonnes pensées, et de ton intérêt. » — Elle me regarde longuement, soupire aussi; ses larmes coulent, et elle-même s'arrête étonnée. — « J'étais heureuse autrefois : maintenant je suis malheureuse.

Γ'.

« Ἕναν νιὸν ἀγάπησα 'ς ὅλην τὴν ζωήν μου,
Τοῦτον μὲ ἐφύλαξεν ἡ τύχη ἡ ἐδική μου,
Τοῦτον εἶχα φῶς μου, φῶς τῶν ὀφθαλμῶν μου,
Ἰατρὸν μεγαλον ὅλων τῶν δεινῶν μου.
Πλὴν ὁ Χάρος ὁ πικρὸς
Τὸν ἐθέρισ' ὁ σκληρός. »—

Δ'.

Νέα ὡραιότατη, κάθησαι νὰ ζήσῃς,
Βάσανά σου 'πέμε τὰ, μὴν ἀργοπορήσῃς.
Ἔβρεχε τὰ ροῦχά της μὲ τὰ δάκρυά της,
Κι' ἄρχησε νὰ λέγῃ τὰ παράπονά της.
«— Νέε μου, πολυπαθὴς
Εἶμαι, νὰ μὲ λυπηθῇς.

Ε'.

Τώρα δὲ περιπατῶ κ' εἶμαι τρελλαμένη,
Νέε, τὸ ἐπιθυμῶ νὰ ἤμουν 'πεθαμμένη·
Ἤτονε ὡραῖος ἄγγελος τὴν ὄψι,
Χάρος ἂς με πάρῃ, τὴν ζωήν μ' ἂς κόψῃ.
Πῶς νὰ ζήσω ἡ πτωχὴ
Ἔρημος καὶ μοναχή;

3.

« Je n'ai aimé qu'un garçon dans toute ma vie. Ma bonne fortune l'avait gardé pour moi : c'était mon amour, la lumière de mes yeux, le grand remède à tous mes maux. Le barbare Charon l'a cruellement moissonné... »

4.

O belle fille, assois-toi, je t'en supplie, et dis-moi, sans tarder, tes chagrins. — Elle mouilla sa robe de ses larmes, et commença ainsi à raconter ses peines : — « O bon jeune homme, plains-moi, car je suis bien digne de pitié!...

5.

Je me promène maintenant, et je suis folle... Jeune homme, je voudrais être morte... Car il était beau à voir comme un ange... Ah! que Charon me prenne aussi, et termine ma vie! Comment vivrais-je désormais, pauvre, triste et abandonnée ?

## ς'.

Μ' εἶπαν πῶς σκοτώθηκε τότ' εἰς τὰς Ἀθήνας,
Μ' ἄλλους Ἕλληνας μαζῆ σ' τὰς λαμπρὰς ἐκείνας·
Ὁ Καραϊσκάκης ἦτον ἀρχηγός του,
Ἥρωας ὁ μέγας τοῦτος στρατηγός του,
Κλαίω καὶ διὰ αὐτὸν
Ἥρωα τὸν θαυμαστόν. »

6.

On m'a dit qu'on l'avait tué dans Athènes, la grande et brillante ville, ainsi que d'autres Hellènes avec lui. Karaïskakis était son chef; ce héros était son capitaine : et je pleure aussi pour ce héros, l'immortel! »

## LA JEUNE FOLLE.

### COMMENTAIRE.

En 1840, tandis qu'un vent favorable enflait les voiles de la barque sicilienne qui me ramenait de Syracuse à Catane, un des matelots, avec lequel j'avais lié conversation pendant les loisirs de sa rame, se vanta d'avoir fréquemment visité les îles et les ports de la Grèce, dont il entendait un peu la langue, disait-il. Embarrassé de le prouver, il me montra du moins, en témoignage de ses pérégrinations, sa lourde capote de laine du Taygète, abri impénétrable qu'il opposait aux lames de la mer, aux vents du détroit de Messine, et aux orages du ciel. Il l'avait acquise à Napoli de Romanie, et il en avait aussi rapporté cette chanson écrite en caractères européens, gisant encore dans l'unique

poche de la capote marine. Un Moréate, son ami, la lui avait donnée en souvenir de quelques veillées joyeuses passées ensemble dans une taverne d'Argos. Il se défit aisément en ma faveur d'un manuscrit à peu près inintelligible pour lui, et, en tout cas, bien plus élégiaque que bachique. J'ai eu la double peine de le traduire, et, comme c'était du grec tracé en caractères francs, de rendre à son texte les lettres nationales qui furent sa primitive enveloppe:

## Δ'.

### Ο ΑΠΟΧΑΙΡΕΤΙΣΜΟΣ ΤΗΣ ΝΗΦΗΣ.

Δεινὰ ποῦ δὲν τὰ 'δε ἥλιος
Πῶς τὰ γιάνουν οἱ ἰατροί;
Κι' ἕνας μὲ τὸν ἄλλον λέγει,
Πῶς δὲν εἶναι γιὰ ζωή.
Τοῦ πατέρα της τὸ χέρι
Ἔσφιξε στὴν ἀγκαλιὰ,
Καὶ τοῦ λέγει, « ἄχ, πατέρα,
« Ἐγὼ δὲν θὰ ζήσω πλιά. »
Τῆς μητέρας της τὸ χέρι
Ἔσφιξε στὴν ἀγκαλιὰ,
Καὶ τῆς λέγει, « ἄχ, μητέρα,
« Ἐγὼ δὲν θὰ ζήσω πλιά.
Φέρτε μου τὸν ἐραστήν μου
Διὰ νὰ τὸν ἀσπασθῶ,
Τὴν ζωήν μου νὰ τ' ἀφήσω
Κι' ἀπ' αὐτὸν νὰ χωρισθῶ.

## IV.

## LES ADIEUX DE BA FIANCÉE.

Des souffrances telles que le soleil n'en vit jamais, comment les médecins les guériraient-ils? Ils se disent l'un à l'autre qu'elle ne peut plus vivre.

Elle serre sur son cœur la main de son père, et lui dit : — « Hélas ! mon père, je vais mourir ! » —

Elle serre sur son cœur la main de sa mère, et lui dit : — « Hélas ! ma mère, je vais mourir !

« Amenez-moi mon ami, que je l'embrasse, et « que je puisse quitter la vie après avoir pris « congé de lui. »

Ἦλθε καὶ ὁ ἐραστής της
Ἔσκυψε, τὸν φίλησε,
Καὶ κρυφὰ, κρυφὰ στ' ἀφτί του
Λόγον τοῦ ὡμίλησε. —
« Σὰν ποθάνω, ἐραστή μου,
Στόλισε τὸν τάφον μου,
Καθὼς ἤθελες τὸ κάμει
Τότε εἰς τὸν γάμον μου! » —
Καθὼς εἶπ' αὐταῖς ταῖς λόγους
Εὐθὺς ἐξεψύχησε.
Τρέχ' ἡ μάνα κι' ἀδελφή της,
Πλὴν δὲν ταῖς ὁμίλησε!...

Son ami vient; elle se penche sur lui, l'embrasse, et tout bas, tout bas, elle dit des mots à son oreille.

— « O mon ami, quand je serai morte, ornez « ma tombe, comme vous vouliez orner mon lit « le jour de mes noces! » —

Après avoir prononcé ces mots, elle expire. Sa mère et sa sœur accourent; mais elle ne leur parle plus...!

## LES ADIEUX DE LA FIANCÉE.

### COMMENTAIRE.

Il règne, dans cette scène d'adieux, une tristesse profonde qui gagne le cœur. J'ai reçu cette romance funèbre d'une jeune Arménienne qui habitait, pendant l'été, sur la colline et derrière le port de Thérapia. Quand elle la chantait lentement en s'accompagnant sur sa guitare, et qu'elle arrivait à ces mots mystérieux réservés par la fiancée mourante pour l'oreille de son ami, tous les yeux se mouillaient de larmes.

Puis elle faisait entendre sans accompagnement, et comme un cri perdu dans un désert sans écho, cette chanson arabe si mélancolique :

« Messager, salue cette jeune gazelle du pays de « l'encens, quand tu la verras passer sur ses cha-

« meaux, parée de fleurs; avec des yeux entourés « de cercles peints, aussi noirs que le visage d'un « Éthiopien; avec des dents dont la blancheur et « l'éclat font perdre la raison; avec une taille aussi « souple et élancée que la branche du noyer de « l'Inde. Hélas! c'est ma fiancée; et, frappée d'un « souffle du terrible Khamsin, elle va mourir! »

## Ε'.

## ΕΥΦΡΟΣΥΝΗ.

Ἠκούσατε, τί ἔγινε 'ς τὰ Ἰωάννινα 'σ τὴν λίμνην,
Ποῦ ἔπνιξαν τὰς δέκ' ἑπτὰ καὶ τὴν κυρὰν Φροσύνην.
Ἄχ, Φροσύνη μ', 'παινεμένη!
Τί κακὸν 'παθες, καϋμένη;

Ἄλλη καμμία δὲν ἔβαλε ποτὲ Λαχούρι σᾶλι·
Μὸν ἡ Φροσύνη τ' ἔβαλε κ' ἐπῆγε 'ς τὸ χαμάμι.
Ἄχ, Φροσύνη, 'παινεμένη!
Μέσ' τὴν λίμνην 'ξαπλωμένη!

Δὲν σ' ἔλεγα, Φροσύνη μου, μὴ βάλλῃς δακτυλίδι;
Τ' ἀκούει ὁ Ἀλῆ Πασᾶς, σὲ ῥίπτει εἰς τὴν λίμνην.
Ἄχ, Φροσύνη, καὶ κυρά μου,
Ἔκαυσες τὰ ζωτικά μου!

## V.

## EUPHROSINE.

Écoutez ce qui est arrivé à Janina sur le lac, où on a noyé les dix-sept, et la dame Phrosine. — Ah! Phrosine, si renommée! comme tu as souffert, malheureuse! —

Aucune autre ne sortit jamais avec un cachemire de Lahore : Phrosine seule le porta pour aller aux bains. — Ah! Phrosine, si renommée! précipitée dans le lac! —

Ne te l'ai-je pas dit, ma pauvre Phrosine? ne mets pas au doigt ton anneau! Si Ali-Pacha l'apprend, il te jettera dans le lac. — Ah! Phrosine, ma maîtresse, tu as emporté ma vie! —

Ἂν ἤστε Τοῦρκοι, ἀφήστε με! χίλια φλωρία σᾶς δίδω,
Ν' ὑπάγω 'ς τὸν Μουχτὰρ Πασᾶν, δύω λόγια νὰ τὸν κρίνω.
Ἄχ, Φροσύνη, καὶ κυρά μου, κτλ.

Σήκου, Πασᾶ, ἐγρήγορα καὶ 'ς τὸν πάπαν νὰ ζήσῃς,
Διὰ νὰ τὸν καμῃς τὸν ῥιτζᾶν, ἐμένα νὰ γλυτώσῃς.
Ἄχ, Φροσύνη, κτλ.

—« Ἐγὼ κἂν 'πάγω 'ς τὸν πάπαν, ῥιτζάδες δὲν περνάνε, »—
Τὸ βλέπω, Φροσυνίτσα μου, τὰ ψάρια θὰ σὲ φάναι.
Ἄχ, Φροσύνη, κτλ.

—« Φροσύνη μου, σὰν τ' ἔξευρες, δέν μ' ἔστειλες χαμπάρι;
« Νὰ στείλω τὴν κοζόκα μου κ' ἄνθρωπον, νὰ σὲ πάρῃ· »—
Ἄχ, Φροσύνη, κτλ.

Χίλια καντάρια ζάχαριν θὰ ῥίξω μέσ' τὴν λίμνην,
Διὰ νὰ γλυκάνῃ τὸ νερὸν, νὰ πίῃ κυρὰ Φροσύνη.
Ἄχ, Φροσύνη, κτλ.

Φύσ', ἀεράκι μου, Βορέα, φύσα κατὰ τὴν λίμνην,
Χαιρετᾷ μου τὰς δέκ' ἑπτὰ καὶ τὴν κυρὰν Φροσύνην!
Ἄχ, Φροσύνη, καὶ κυρά μου,
Ἔκαυσες τὰ ζωτικά μου!

« Si vous êtes Turcs, je vous donnerai mille « piastres pour me laisser aller dire deux mots à « Mouctar-Pacha. — Ah! Phrosine, ma maîtresse, tu as emporté ma vie! —

« Lève-toi, pacha, je t'en supplie; cours vite vers « ton père, et adresse-lui ta prière pour me sauver. — Ah! Phrosine, ma maîtresse, etc.

— « Quand j'irais à mon père, les prières n'y « font rien! » — Je le vois, ma petite Phrosine, les poissons te mangeront. — Ah! Phrosine, etc.

— « Ma Phrosine, puisque tu le savais, pourquoi « ne pas m'en avoir donné avis? j'aurais envoyé « ma pelisse pour te garantir, et un homme pour « t'enlever. » — Ah! Phrosine, ma maîtresse, etc.

Je jetterai dans le lac mille quintaux de sucre, pour adoucir l'eau que va boire dame Phrosine. — Ah! Phrosine, ma maîtresse, etc.

Souffle, Borée, mon petit vent, souffle sur le lac; et salue pour moi les Dix-Sept et la dame Phrosine. — Ah! Phrosine, ma maîtresse, tu as emporté ma vie! —

## EUPHROSINE.

### COMMENTAIRE.

Les femmes de toutes les conditions en Grèce improvisent ce genre de complainte, qu'elles chantent, vêtues de robes blanches et les cheveux épars, sur le cercueil ou sur le tombeau de celui qu'elles pleurent; vraies descendantes de Briséis et d'Antigone, dont Homère et Eschyle nous font entendre les funèbres gémissements. Ici l'improvisation féminine se reconnaît au rôle que jouent, dans le terrible drame, le schall, la pelisse et la bague.

Au commencement de ce siècle, la belle Euphrosine, épouse d'un Grec de Janina, avait attiré les

regards de Mouctar, fils aîné d'Ali-Tébélen, et, assure-t-on, d'Ali lui-même. Longtemps incorruptible, Euphrosine céda enfin aux vœux du fils, et se vanta, dans les bains publics, de sa conquête. Le père, jaloux ou sanguinaire, tigre ou hyène, fut averti de cet imprudent propos par les épouses négligées; et, en l'absence de Mouctar, il fit noyer Euphrosine, avec seize autres habitantes d'Ianina.

Les flots rejetèrent leurs victimes, et maintenant la malheureuse Euphrosine repose au bord du lac meurtrier, sous une tombe couverte d'Iris blancs, et ombragée par un olivier sauvage.

## ς'.

### Ο ΛΟΙΜΟΣ ΤΗΣ ΡΑΨΑΝΗΣ.

Ὅλαι αἱ χῶραι 'μόλευσαν κ' ὅλαι παρηγοροῦνται·
Ἡ Ῥαψάνη κ' ὁ Τύρναβος παρηγορίαν δὲν ἔχουν.
Πέντε χιλιάδες 'πέθαναν, κ' ἀκόμη ἀποθνήσκουν,
Καϋμένη Ῥαψάνη!
Τρεῖς χιλιάδες 'ς τὸν Τύρναβον, κ' ἀκόμη ἀποθνήσκουν,
Καϋμένε Τύρναβε!
Κλαίουν μαννοῦλαι διὰ παιδία καὶ τὰ παιδία διὰ μάννας·
Κλαίει καὶ μία οἰκοκυρὰ, ἡ πρώτη γεροντίνα·
Τὴν 'πέθαναν τρία παιδία καὶ τρία κοριτσάκια.
Ἐσεῖς, κρυοβρυσίτσαι μου, ὅλαι νὰ ξεραθῆτε·
Ποιὰ θὰ ἔλθῃ, νὰ πάρ' νερὸν, ποιὰ θὰ ἔλθῃ, νὰ πλύνῃ;
Ὅλαι αἱ νύμφαι 'πέθαναν κ' ὅλα τὰ κοριτσάκια·
Αἱ ῥάχαι λέσια 'γέμισαν καὶ τὰ κλαδία ῥωχίτσια.

## VI.

## LA PESTE DE RAPSANI.

Tous les villages ont eu la peste, et tous se sont consolés. Pour Rapsani et Tournavo, il n'y a pas de consolation. — Cinq mille sont morts, et il en meurt encore. Pauvre Rapsani!

Trois mille à Tournavo, et il en meurt encore. Pauvre Tournavo!

Les mères pleurent leurs enfants; et les enfants, leurs mères. Une maîtresse de maison pleure aussi, la femme du Primat. Il lui est mort trois enfants; c'était trois petites filles.

Ah! mes fraîches fontaines, vous pouvez bien tarir maintenant. Qui viendra puiser de l'eau? qui viendra laver?

Toutes les fiancées et toutes les petites filles sont mortes. Les revers des collines sont chargés de cadavres; et les arbustes, de vêtements.

## LA PESTE DE RAPSANI.

### COMMENTAIRE.

Dans l'hiver de 1813 à 1814, la peste ravagea plusieurs villes de la Thessalie, et particulièrement Rapsani et Tournavo, situés au pied du mont Olympe. C'est là que se fabriquaient en coton et en bourre de soie ces moelleuses étoffes à duvet (Flocotis) destinées au service des bains orientaux et à l'élégant costume des rameurs du Bosphore. La population épouvantée se retira sur les montagnes, et y campa dans des cabanes dressées à la hâte. Mais le fléau la suivit; et les rameaux des arbres comme les buissons des collines se couvrirent de vêtements, soit qu'on essayât de les purifier ainsi, soit qu'ils n'eussent plus personne à vêtir.

En 1818, j'en vis tout autant à Constantinople.

L'émigration n'y eut rien de salutaire. On se dispersait à l'envi, au bruit des convois funèbres, sur les bords du détroit. Mais là c'était encore la ville, la foule et ses dangers : « Cruelle maladie, s'écrie « Thucydide, dont la nature humaine ne peut ni « supporter les atteintes, ni décrire tous les effets! » (Thucyd., liv. 2.)

## Ζ'.

### Η ΒΛΑΧΟΠΟΥΛΑ ΑΠΟΘΝΗΣΚΟΥΣΑ.

Πέρα 'ς ἐκεῖνο τὸ βουνὸ,
Ὀπ' ὤχ' ἀντάρα 'ς τὴν κορφὴν,
Καὶ καταχνιὰ 'ς τὸν πάτο,
Ἐκ' εἶν' τὸ λησμοβότανο.
Τὸ τρῶνε προβατίναις,
Καὶ λησμονοῦν τ' ἀρνιά των.
Σύρε καὶ σὺ μανοῦλα μου,
Νὰ μὲ ἀλησμονήσῃς.
Μυριάδες κι' ἂν τὸ φάγ' ἐγὼ,
Ἀλησμονίαν δὲν ἔχω.

## VII.

## LA VALAQUE MOURANTE.

Là-bas, sur cette montagne dont les gros nuages couvrent la tête, et les brouillards le pied, c'est là que croît l'herbe de l'oubli.

Les brebis la mangent et oublient leurs agneaux.

Allez-y vous aussi, ma pauvre mère, pour m'oublier.

Quant à moi, j'en mangerais dix mille fois, que je ne pourrais oublier.

## LA VALAQUE MOURANTE.

### COMMENTAIRE.

Nous voici maintenant en Valachie ; la douleur est de tous les pays ; et si son expression varie, la ressemblance est au fond du sujet. Le cœur est partout le même, et se manifeste dans chaque climat, immuable sous des signes changeants. En Orient, quand une impression de joie ou de chagrin veut se faire jour, elle s'empare d'une image, et cette image, soit dans sa simplicité, soit dans son élégance, est toujours touchante et vraie.

Une femme grecque qui servait dans la maison de la ville de Candie où je m'arrêtai pendant quelques jours, fredonnait, en allant et venant, sur un

ton lugubre, cette triste complainte. Je ne lui demandai pas compte du chemin que la Valaque mourante avait fait pour venir de Bukarest jusqu'en Crète, mais j'eus quelque peine à retrouver le rhythme des vers au milieu de toutes les altérations que leur faisait subir la jeune compatriote de Phèdre et d'Ariane.

## Η'.

## Ο ΒΟΣΚΟΣ ΑΡΡΩΣΤΟΣ.

Ὁ πόνος πάντα βρίσκεται, τὸ ντέρτι πῶς θὰ γιάνω;
Διὰ ἐσὲ ἀῤῥώστησα, καὶ μὲ στὸν ᾅδην θᾶμβω.
Πέρνω καὶ 'πάγω στὸν ἰατρὸ νὰ δῇ τί εἶν' ἡ ἰατρειά μου.
Ὁ Ἰατρὸς μὲ λέγει, « καρτέρεσε ν' ἀνοίξω τὰ χαρτιά μου. »
Καρτέρεσα ὁ δυστυχὴς ἀπ' τὴν αὐγὴ ὡς τὸ βράδι,
Καὶ τὰ χαρτιά του ἄνοιξε γιὰ νὰ' ὕρῃ τὸ ντερμάνη.
« Σύρε, λεβέντιμ, 'στὸ καλὸ, κ' ἐσὺ ἀῤῥωστιὰ δὲν ἔχεις·
Ἀγάπης ντέρτια σὲ βαροῦν, καὶ ἰατρεμὸν δὲν ἔχεις. »
Πῆρα τὰ χέργια σταυρωτὰ, καὶ τὴν καρδιὰ κρατῶντας,
Ἤρα καὶ τὴν ἀγάπην μου παίζοντας καὶ γελῶντας.
Ἐσὺ εἶσαι, κόρη μου, ὁ Ἰατρὸς κ' ἐγὼ' μαι ὁ λαβωμένος,
Δόσε με κόρη τὸ φηλὶ νὰ ἰατρευθῶ ὁ καϋμένος.

## VIII.

## LE BERGER MALADE.

Quand on cherche bien, on trouve. Trouverai-je la guérison de mon mal? Car tu me rends malade, et tu m'envoies dans l'autre monde.

Je me lève et vais chez le médecin, afin qu'il m'indique un traitement. Le médecin me dit : « Attends, que j'ouvre mes livres. »

J'ai attendu, pauvre malheureux, du matin jusqu'au soir. Alors il a ouvert ses livres pour y trouver la recette.

« Berger, va-t'en tranquille : tu n'es point ma-« lade. Tu souffres d'amour seulement, et tu n'en « as pas le remède. »

Alors j'ai mis mes mains en croix pour contenir mon cœur; et, riant et plaisantant, je suis allé trouver mes amours.

Tu es le médecin, ma belle; et moi, le blessé. Donne-moi un baiser, ma belle, afin que je guérisse, pauvre que je suis!

— « Καὶ πῶς τὸ δίδω τὸ φηλὶ νὰ μὴ βαρ' ἀρρωστείσης,
« Ἀπ' τὸν Θεὸν στὰ χέργια σου νὰ μὴν τὸ μαρτυρήσης.»—
Δὲν εἶμαι δένδρο νὰ κοπῶ καὶ βέργα νὰ λυγίσω,
Δὲν εἶμαι τέτοιος ἄνθρωπος γιὰ νὰ σὲ μαρτυρήσω.
Ὅταν θὰ μάθης, κόρη μου, ποῦ εἶμ' ἀρρωστημένος,
Ναλθῇς τὸ γρηγορώτερον προτοῦμ' ἀποθαμμένος.
Στὴν κάμαράν μου ὅταν θαλθῇς, δεξιὰ εἶνε τὸ στρῶμα,
Σκύψε καὶ γλυκοφίλει με, κόρη μου, μὲ τὸ στόμα.
Κι' ἡ μάννα μου θὲ νὰ σε πῇ λόγια νὰ σὲ ψυχράνῃ,
Σὰν εἶσ' ἀγάπη μου πιστὴ στὸν νοῦν σου μὴ τὰ βάνῃς.
Ἄπλωσε εἰς τὴν τζέπη μου καὶ πάρε τὰ κλειδιά μου,
Ἄνοιξε τὴν κασσέλα μου, βγάλε τὰ σάβανά μου.
Καὶ μέσα στὸ παρακλῆσι τριαντάφυλλα καὶ ῥόδα,
Καὶ μοίρασ' τα σταῖς εὔμορφαις νὰ πσοῦν τὰ μυρολόγια.
Ὅταν θὰ 'δῇς ὁπ' ἔρχεται παπᾶς μὲ πετραχεῖλι,
Φώναξε μιὰ ψηλὴ φωνὴ, ποῦ 'στε δικοί μου φίλοι.
Ὅταν θὰ 'δῇς ὁπ' ἔρχεται μὲ θυμιατὸ στὸ χέρι,
Φώναξε μιὰ 'ψηλὴ φωνὴ, πάγ' τὸ δικό μου τέρι.
Ὅταν καὶ θὰ μὲ σηκόσουν τέσσαρα παληκάργια
Φώναξε μιὰ ψηλὴ φωνὴ, νὰ σκάσουν τὰ λιθάρια,
Ὅταν καὶ θὰ μὲ περάσουν ἀπὸ τὴν γειτονιά σου,
Εὔγα κρυφὰ ἀπ' τὴν μάνα σου καὶ τράβα τὰ μαλλιά σου.

« Pourquoi te donner un baiser, si tu n'es pas « réellement malade, et si tu ne le témoignes pas « en levant la main devant Dieu ? » —

Je ne suis pas un arbre pour qu'on me coupe, ni une baguette pour plier : je ne suis pas un de ces hommes dont on exige le serment.

Quand tu apprendras, ma belle, que je suis au plus mal, viens bien vite avant que je meure. Quand tu entreras dans ma chambre, mon lit est à droite; penche-toi, ma belle, et donne-moi un doux baiser avec ta bouche. Ma mère te dira bien des paroles de reproches, pour t'aigrir : si tu m'aimes vraiment, éloigne-les de ton esprit. Fouille au fond de ma poche, prends mes clefs; ouvre mon coffre, et tires-en mes linceuls.

Dans la chapelle il y a des fleurs et des roses; distribue-les aux belles filles, afin qu'elles chantent mes lamentations.

Quand tu verras venir le prêtre avec l'étole, crie d'une voix aiguë : — « Où êtes-vous, mes amis? »

Quand tu le verras venir avec l'encens, crie d'une voix aiguë : — « Mon compagnon s'en va! »

Lorsque quatre palicares m'emporteront, crie d'une voix aiguë : — « Que les pierres se fendent! »

Quand ils me feront traverser ton voisinage, quitte ta mère à la dérobée, sors, et arrache-toi les cheveux.

Ὅταν θὰ μ' ἀκουμπίσουνε στῆς Ἐκκλησιᾶς τὴν πόρτα,
Φώναξε μιὰ 'ψηλὴ φωνὴ, νὰ μαραθοῦν τὰ χόρτα.
Ὅταν θὰ μ' ἀκουμβίσουνε στῆς Ἐκκλησιᾶς στὴν μέση,
Φώναξε μιὰ 'ψηλὴ φωνὴ, ἡ Ἐκκλησιὰ νὰ πέσῃ.
Ὡσαν θὰ μὲ καταιβάσουν τρία σκαλιὰ στὸν ᾅδη,
Τότε νὰ πῇς, πουλάκι μου, ἡ ἀγάπη μου ἐχάθη.
Ὡσαν θὲ νὰ σὲ τὰ δώσουν τὰ κόλυβά μου, φά 'τα,
Καὶ 'πὲς « Θεὸς ἂς συγχωρῇ τὸν νέον ποῦ μ' ἀγάπα! »

Quand ils me déposeront à la porte de l'église, crie d'une voix aiguë : — « Que les herbes se dessèchent ! »

Quand ils me porteront au milieu de l'église, crie d'une voix aiguë : — « Que l'église s'écroule ! »

Quand ils me descendront de trois degrés dans l'autre monde, alors, mon petit oiseau, écrie-toi : — « Mon amour est perdu ! »

Et si l'on te donne des gâteaux de ma cérémonie funèbre, mange-les, et dis : — « Que Dieu par- « donne au jeune homme qui m'aima !!! »

## LE BERGER MALADE.

### COMMENTAIRE.

Cette chanson, si naïve au début, si lugubre à la fin, semblerait devoir figurer aussi bien dans les chants amoureux que dans les complaintes, car c'est de l'amour simple et pastoral que l'art ne peut guérir, et qui tue.

On suit pas à pas, dans le récit scrupuleusement exact du berger qui se croit déjà mort et enterré, toutes les cérémonies religieuses qui précèdent ou suivent l'agonie.

Ce sont d'abord les femmes chargées des lamentations qui ont succédé aux pleureuses, dont l'Électre de Sophocle est le plus parfait modèle; et les

Myriologues si communs en Grèce, répétition des Ialèmes et des Nénies, chant du deuil antique : puis la veuve ou l'amante arrachant ses cheveux, et expliquant ses regrets comme font tour à tour Andromaque, Hécube, Hélène devant les restes d'Hector, et Héro sur le corps de Léandre ; enfin, le repas des funérailles. Ainsi les coutumes antiques se sont perpétuées dans les nouvelles.

Rien n'émeut, à la campagne, plus profondément que la vue du cortége champêtre accompagnant vers la dernière demeure un de ces dignes laboureurs si oubliés et si méconnus depuis les révolutions qu'on prétendait faire à leur profit.

Ce char rustique qui ne gémit plus sous le poids des gerbes, mais sous un cercueil revêtu d'un drap noir à la croix argentée; ces bœufs qui marchent plus lentement encore sous l'aiguillon d'un bouvier auxiliaire, et qui n'entendront plus la voix de leur maître et de leur ami; les voisins racontant aux voisins les qualités intimes et les dernières paroles de celui qu'ils regrettent; la famille éplorée revêtue de ses habits du dimanche, pour faire honneur à son chef qui s'en va; les cris, les sanglots, les lamentations cadencées qui se font entendre, et dont la touchante expression a mérité d'être conservée dans l'idiome de nos provinces méridionales ; tout cela porte à l'âme des sensations de sympathie que les pompes les plus solennellement funèbres, et les plus

éloquents panégyriques de notre bruyante capitale, ne sauraient exciter au même degré.

Noun b'estounetz que sieï tristo héro,
Pusque perdey touto ma lumiero;
Noun b'estounetz qu'ayéi ta gran chagri :
De toutz gens que bezetz era l'ami.
En loc que noun poudretz trouba
U femno qué coum you débio ploura.
Qué sabetz toutz en quan poc de tens
Et me n'ey embiat toutz més parens.
Pusqu'arré d'éro noun pot damoura,
Dichats lou me libramen ploura!
El que là haout adare bay resta,
Beleou qué me bendra cerca!

« Ne vous étonnez pas si je suis triste, moi qui ai « perdu toute ma lumière. — Ne vous étonnez pas « que j'aie un si grand chagrin : c'était l'ami de tous « ceux que vous voyez. — Ah! vous ne trouverez « nulle part une femme qui ait raison de pleurer « autant que moi. — Car vous savez tous en com- « bien peu de temps j'ai vu tous mes parents partir! « — Puisque rien ne me reste plus aujourd'hui, « laissez-moi le pleurer à mon aise. — Il va habi- « ter là-haut maintenant; et peut-être il viendra « me chercher. »

Et quand les plaintes ne s'élèvent pas à la hauteur

de cette élégie rimée, ce sont encore des appels aux champs que traverse l'ami *qui part;* aux sillons ensemencés par ses mains, qui ne mûriront pas pour lui; aux haies d'aubépine qu'il a plantées, et dont il ne verra pas la fleur; aux arbres dont il émonda le feuillage; aux chemins où il ne passera plus; enfin à l'Église, où il entre pour la dernière fois.....

## Θ'.

## ΤΑ ΔΑΚΡΥΑ ΤΗΣ ΧΗΡΑΣ.

Ἐμὲ μοῦ πρέπουν κλάματα,
Δάκρυα καὶ μυριολόγια.
Νὰ κλαίω τὸ βράδυ σιγανὰ,
Καὶ τὴν αὐγὴν γεμάτα,
Κι' αὐτοῦ 'ς τὰ ξημερώματα
Νὰ σέρνω μυριολόγι.
Κλάψετε, μάτια μ', κλάψετε,
Νὰ σύρετε ποτάμι,
Νὰ γένῃ λίμνη καὶ γιαλὸς,
Νὰ πάγῃ 'ς τὸν κάτω κόσμο,
Γιὰ νὰ βραχοῦν οἱ ἄβρεχοι,
Νὰ πιοῦν οἱ διψασμένοι,
Νὰ βάλουν κ' οἱ γραμματικοὶ
Νερὸ 'ς τὸ καλαμάρι,
Νὰ γράψουνε τὰ βάσανα
Τῶν πολὺ ἀγαπημένων,
Ὁποῦ περνοῦν τὸν ποταμὸ
Καὶ πίνουν τὸ νερὸ του,
Καὶ λησμονοῦν τὰ σπήτια τους —
Τὰ ὀρφανὰ παιδιὰ τοὺς.....

## IX.

## LES LARMES DE LA VEUVE.

A moi les cris, les larmes et les lamentations.

C'est à moi de pleurer tout bas le soir, abondamment le matin, et maintenant, à la pointe du jour, de faire entendre ma complainte.

Pleurez, mes yeux, pleurez; versez des flots qui deviennent un lac et une mer. Qu'ils aillent jusque dans le monde d'en bas, afin d'y mouiller ceux qui n'ont pas de pluie, d'y désaltérer ceux qui ont soif, et de fournir aux écrivains de l'eau pour leur encrier. — Ils retraceront les chagrins des bien-aimés qui passent le fleuve, boivent son onde, et oublient leurs maisons et leurs pauvres orphelins...

## LES LARMES DE LA VEUVE.

### COMMENTAIRE.

Voilà le véritable Myriologue oriental, parfois entrecoupé de poésie et de prose, toujours interrompu par les cris et les sanglots : improvisation funèbre, telle qu'elle se pratique de temps immémorial chez les Indiens, les Égyptiens et les Ottomans, telle qu'on la retrouve dans les coutumes populaires du Midi de la France, comme on vient de le voir, quand les femmes et les mères accompagnent vers la dernière demeure les restes mortels de leurs bien-aimés.

Ce Myriologue, cependant, se distingue des Lamentations asiatiques, par le souvenir mythologique du Léthé. Le fleuve d'oubli est une tradition presque aussi établie en Grèce que la fable de Charon, et moins dénaturée. Mais, à côté de cette créa-

tion touchante et naturelle du génie antique, l'exagération méridionale se fait sentir dans les larmes de la veuve. On croirait entendre le Cid espagnol; et Corneille semble avoir traduit un fragment de notre Myriologue dans ce vers :

« Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau. »

N'est-ce pas aussi un vrai Myriologue que nous a donné Lucien?

« O mon doux enfant, tu me quittes, tu meurs, « et tu t'en vas avant l'heure. Tu me laisses malheu- « reux et isolé; tu n'as pas pris femme, tu n'as pas eu « de rejetons, tu n'as pas fait la guerre, tu n'as pas « cultivé les champs. — Tu n'arriveras pas à la « vieillesse, ô mon fils! tu n'orneras pas ta cheve- « lure, tu n'aimeras pas, et tu ne t'enivreras pas « dans les banquets au milieu de tes contempo- « rains. »

Ces mêmes plaintes sont journellement répétées par les Pleureuses modernes (les *Præficæ* des funérailles latines, les *Endechaderas de los muertos* en Espagne). On me les désignait en Corse sous le nom de *Voceratrice;* et là, en effet, on ne peut les appeler autrement, car elles vocifèrent et crient, au lieu de chanter ou de pleurer.

## Γ'.

## ΤΩΝ ΝΑΥΤΩΝ ΑΙ ΓΥΝΑΙΚΕΣ.

Σὲ περιγιάλι κάθουνταν τῶν ναύτων αἱ γυναῖκες,
Ἔχουν γουλιὰ 'ς τὸν κόρφον τους, χαλίκια 'ς τὴν ποδιά τους,
Τὴ θάλασσα πετροβολοῦν, τὴ θάλασσα λιθιάζουν·
« Θάλασσα, πικροθάλασσα καὶ λευκοκυματοῦσα,
Θάλασσα, ποῦ 'ν' οἱ ἄνδρες μας, καὶ ποῦ 'ναι κ' οἱ καλοί μας; »
— Τί νὰ σᾶς πῶ, καϋμέναις μου, τὰ μαῦρα τὰ μαντάτα;
Οἱ ἄνδρες σας ἐπνίγηκαν 'ς τὴν ἄβυσσό μου κάτω!

## X.

## LES FEMMES DES MATELOTS.

Les femmes des matelots sont assises sur le rivage, avec des pierres dans leur sein et des cailloux dans leurs tabliers. Elles jettent contre la mer leurs cailloux, contre la mer leurs pierres.

— « O mer, mauvaise mer aux vagues blan-« chissantes, ô mer, où sont nos chéris? où sont « nos époux?

— O mes pauvres femmes, que vous dirai-je? De tristes nouvelles. Vos époux sont noyés au fond de mes abîmes.

## LES FEMMES DES MATELOTS.

### COMMENTAIRE.

N'ai-je pas vu les femmes de Naxos et de Zéa, comme les Troyennes d'Euripide et de Virgile, s'asseoir sur le rivage à l'approche de la tempête, contempler tristement la mer, comme si elles attendaient une voile absente, et jeter leurs imprécations aux vagues soulevées? Il en fut ainsi pour cette jeune fille de la *Torre del Greco*, injuriant les ondes, si douces pourtant, du golfe de Naples, parce qu'elles ne ramenaient pas assez vite au pied du Vésuve la barque où son ami pêchait le corail sur la côte africaine. La *Ragazza* furieuse s'avançait vers la mer, puis revenait s'asseoir sur le sable, et lançait contre les flots des anathèmes, des cailloux, et des enchantements accompagnés de gestes pittoresques et triviaux, dont je ne compris pas bien toute la portée archéologique. Je revins à Castellamare, lon-

geant la plage au bord même de ces flots si outragés, et méditant sur les invectives des peuples anciens. J'eus le soir même, dans une conversation avec un savant antiquaire sicilien, la satisfaction de les faire valoir comme un argument irréfragable en faveur de l'origine de la *Torre del Greco*. Je soutins que ce village, victime périodique du volcan, restait inébranlablement à mes yeux colonie hellénique; et j'appuyai mon système bien moins sur son nom, qui pouvait être un sobriquet de hasard, que sur la coutume primitive et héréditaire dont je venais de surprendre l'expression. Enfin, je ne voulus rien entendre de tous les sophismes accumulés par mon, interlocuteur pour m'empêcher de penser que l'amante du pêcheur de corail descendait en droite ligne d'Hélène, fille de Léda et de Jupiter.

## ΙΑ΄.

## ΟΙ ΚΛΕΦΤΑΙ.

### Α΄.

Βγῆκαν κλέφται στὰ βουνὰ,
Γιὰ νὰ κλέψουν ἄλογα,
Κι' ἄλογα δὲν ηὕρανε,
Πῆραν τὰ ἀρνάκια μου,
Καὶ τὰ κατζικάκια μου,
Καὶ πᾶνε, πᾶνε, πᾶν!
Ὤχ καϊμένος, ὤχ καϊμένος, ὤχ καϊμένος!
Προβατάκια μ'!
Κατζικάκια μ'!
Βάϊ!

## XI.

## LES VOLEURS.

1.

Les voleurs étaient venus sur la montagne pour y voler des chevaux, et ils n'y trouvèrent point de chevaux. Alors ils prirent mes pauvres agneaux et mes petites chèvres.

Puis ils s'en vont, s'en vont, s'en vont!

Hélas! hélas! hélas!

O mes pauvres petites brebis!

O mes pauvres petites chèvres!...

Vaï!!!

## Β'.

Πῆραν τὴν καρδάρα μου,
'ποῦ 'πηζα τὸ γάλα μου,
Πῆραν τὴν φλογέρα μου,
Μέσ' ἀπὸ τὰ χέρια μου,
Καὶ πᾶνε, πᾶνε, πᾶν!
Ὢχ καϊμένος, ὢχ καϊμένος, ὢχ καϊμένος!
Φλογερίτζα μ'!
Καρδαρίτζα μ'!
Βαΐ!

## Γ'.

Μοῦ 'πῆραν τὸ λαγίαρνι,
Ποὖχε τὸ χρυσὸ μαλλὶ,
Τ'ἀσημένιο κέρατο,
Καὶ πᾶνε, πᾶνε, πᾶν!
Ὢχ καϊμένος, ὢχ καϊμένος, ὢχ καϊμένος!
Προβατάκι μ'!
Λαγιαρνάκι μ'!
Βαΐ!

2.

Ils m'ont pris l'écuelle où je mettais mon lait;
Ils ont pris ma flûte jusque dans mes mains.
Puis ils s'en vont, s'en vont, s'en vont!
Hélas! hélas! hélas!
O ma pauvre petite écuelle!
O ma pauvre petite flûte!
Vaï!!!

3.

Ils m'ont pris le bélier qui portait la clochette, dont la toison était couleur d'or, et la corne d'argent.
Et ils s'en vont, s'en vont, s'en vont!
Hélas! hélas! hélas!
O mes pauvres petites brebis!
O mon pauvre petit bélier!
Vaï!!!

Δ'.

Περκαλῶ σὲ, Παναγιὰ,
Νὰ παιδέψῃς κλεψιά.
Αἴ! καὶ νὰ τοὺς πλάκωναν
Καὶ νὰ τοὺς ξαρμάτωναν,
Μέσα στὰ λιμέρια τους
Κείνους καὶ τὰ τέρια τους!
Ὢχ καϊμένος, ὢχ καϊμένος, ὢχ καϊμένος!
Προβατάκια μ'!
Κατζικάκια μ'!
Βάϊ!

Ε'.

Ἂν μ' ἀκούσ' ἡ Παναγιά
Καὶ παιδέψῃ τὴν κλεψιά
Καὶ νὰ ἰδῶ τὸ λαγιαρνί,
Μέσα πάλιν στὸ μανδρί,
Τὴν ἡμέραν τὴν λαμπρή
Θὲ νὰ ψήσω ἕν' ἀρνί
Ποῦ νὰ πέφτ' ἀπ' τὸ σουβλί!
Ὢχ καϊμένος, ὢχ καϊμένος, ὢχ καϊμένος!
Προβατάκι μ'!
Λαγιαρνάκι μ'!
Βάϊ!

4.

Je vous en supplie, Panagia, punissez les voleurs! — Ah! qu'on les arrête, qu'on les désarme au milieu de leurs cavernes, eux et toute leur race!

Hélas! hélas! hélas!
O mes pauvres petites brebis!
O mes pauvres petits chevreaux!
Vaï!!!

5.

Ah! si la Panagia me l'accorde par sa grâce, et punit les voleurs; et que je revoie mon bélier au milieu de son parc; je rôtirai un agneau le jour de Pâques, jusqu'à ce qu'il tombe de la broche.

Mais ils s'en vont, s'en vont, s'en vont!
Hélas! hélas! hélas!
O mes pauvres petites brebis!
O mon pauvre petit bélier!
Vaï!!!

## LES VOLEURS.

### COMMENTAIRE.

C'est toute une Idylle que cette plainte du pauvre petit berger de la montagne. Que de grâce et de naturel! On l'entend pleurer en chantant. Ce *Vaï*, qui revient à la fin de chaque couplet, comme un sanglot, est-il un mot grec ou étranger, une interjection improvisée, un dérivé du grec ancien *ovaï*, ou bien enfin une contraction du verbe grec moderne βαγίζειν, *vagir* comme les enfants? C'est ce que je ne saurais dire; mais ce *vaï* se comprend, et se répète même quand on ne peut l'expliquer : c'est un cri de détresse jeté aux échos, comme la dernière note prolongée d'un chant montagnard.

Je montais, un soir, la colline du couvent de Saint-Nicolas dans l'île de Prinkipo, lisant, apprenant ou commentant l'Odyssée, mon livre favori; et, suivant une coutume de ma jeunesse qui m'est restée, m'arrêtant à chaque vers comme à chaque détour du sentier pour cueillir les glaïeuls, les asphodèles et les premières églantines. Je m'étais déjà retourné maintes fois dans ma lente ascension, pour admirer ces merveilleux aspects qui s'étendent des montagnes de la Thrace et de l'Asie Mineure, des murs du Sérail et des rivages de Chalcédoine s'avançant sur leurs flancs et à leur ombre, jusqu'aux plans rapprochés de Calki et d'Antigone, fermant ainsi le cercle du lac le plus vaste et le plus azuré. J'avais compté les voiles du golfe de Nicomédie, se dirigeant vers les ports de Stamboul, et venant raser les écueils des îles des Princes pour y chercher quelque brise de terre favorable à la navigation; lorsque je rencontrai un enfant qui revenait de l'école du Monastère, portant sous un bras son panier de provisions, et ses livres de l'autre.

A ma prière, il s'arrêta, et me suivit sous un chêne voisin de la route : là, j'ouvris un de ses cahiers, où je trouvai copiés des passages d'Homère, des fables d'Ésope, et sur une feuille détachée parmi des distiques modernes, cette chanson populaire, *Les Voleurs,* qu'il récita en riant lui-même des plaintes du pauvre berger. Je lui demandai s'il consentirait à

s'en priver pour moi : il me l'offrit sans hésiter, assurant qu'il la savait tout entière, et que d'ailleurs, plusieurs de ses petits camarades la savaient aussi. Comme l'entretien se prolongeait, je le priai de lire, à son choix, quelques lignes de son bagage élémentaire. Alors il prononça gravement et d'une voix haute ces deux vers de l'Iliade, qu'on venait de lui donner à apprendre et à méditer pour sa leçon du lendemain :

Ἀτρεΐδη, μὴ ψεύδε, ἐπιστάμενος σάφα εἰπεῖν (1).
Οὐ γὰρ ἐπὶ ψεύδεσσι πατὴρ Ζεὺς ἔσσετ' ἀρωγός (2).

« Fils d'Atrée, ne mentez pas, vous qui savez si « bien dire la vérité. — Car Dieu, notre père, ne « sera jamais le soutien du mensonge. »

Et mon jeune lecteur, en épelant ces vers, se reprit, comme s'il eût été devant le pédagogue, pour me faire mieux sentir l'accent du mot ψεύδεσσι, *mensonge*, sur lequel d'abord il n'avait pas assez appuyé.

Émerveillé d'entendre retentir si mélodieusement la langue antique dans une bouche enfantine, je déposai quelques petites pièces de monnaie dans le

(1) Homère, *Iliad.*, liv. IV, v. 404.
(2) *Ibidem*, v. 235.

panier vide; et l'écolier, après avoir porté ma main à ses lèvres et à son front, s'éloigna en me disant : *Que vos années soient nombreuses* (1)! Puis il se retourna souvent pour me regarder, jusqu'à ce que les arbres de la colline nous eussent dérobés l'un à l'autre, et pour toujours.

(1) Πολλὰ τὰ ἔτή σας.

## ΙΒ'.

## Ο ΕΡΩΤΑΣ 'Σ ΤΟΝ ΤΑΦΟ.

Ἡ Εὐγενοῦλη ἡ εὔμορφη κ' ἡ μικροπανδρευμένη,
Ἐβγῆκε κ' ἐπαινεύθηκε, τὸν Χάρο δὲν φοβᾶται,
Γιατ' ἔχει τοὺς ἐννι' ἀδελφοὺς, τ' ἄξια τὰ παλληκάρια.
Κι' ὁ Χάρος κάπου τ' ἄκουσε (κἄποιο πουλὶ τοῦ τ' εἶπε),
Καὶ ρίχνει τὴ σαΐτα του, καὶ τῆνε σαϊτεύει.
Κ' ἐμβαινοβγαίνουν οἱ ἰατροὶ, κ' ἰατρευμὸν δὲν ἔχει·
Κ' ἐμβαινοβγαίν' ἡ μάννα της, μὲ τὰ μαλλιὰ 'ς τὰ χέρια.
« Παιθαίνεις, Εὐγενοῦλα μου, καὶ τί μοῦ παραγγέλλεις; »
— Τί παραγγελιὰ 'χω ἐγὼ, καὶ νὰ σοῦ παραγγείλω;
Μάννα, κι' ἂν ἔλθ' ὁ Κωσταντᾶς, νὰ μὴν τόνε πικράνῃς.—
Καὶ νά, κι' ὁ Κῶστας 'π' ὥρχεται 'ς τοὺς κάμπους καβαλλάρης,
Φέρνει τὰ λάφια ζωντανὰ, τ' ἀγρίμια 'μερωμένα,
Φέρνει κ' ἕνα λαφόπουλο 'ς τὴ σέλλα του δεμένο.

## XII.

## L'AMOUR AU TOMBEAU.

Eugénule, la belle, la nouvelle mariée, se vantait sur sa porte de ne pas craindre Charon, parce qu'elle a neuf frères, tous vaillants Palicares.

Charon l'entendit, ou quelque oiseau le lui répéta; il lance une flèche, et la frappe.

Les médecins viennent et entrent; mais il n'y a pas de remède.

Sa mère vient, entre, et s'arrache les cheveux.

— « Tu vas mourir, mon Eugénule : que me « recommandes-tu? » — Quelles recommandations ai-je à te donner, ma mère? Quand viendra Kostantas, ne l'afflige pas trop. —

Et voilà que Kostas arrive à cheval à travers la campagne. Il ramène des cerfs vivants, des bêtes des bois apprivoisées, et il apporte un petit faon attaché sur sa selle.

Βλέπει σταυρὸ 'ς τὴν πόρτα του, παπάδες 'ς τὴν αὐλή του,
Καὶ τοὺς διαβάταις 'ρώτησε, τί στέκοντ' οἱ παπάδες;
—« Ἡ Εὐγενιά σου πέθανε, καὶ πᾶνε νὰ τὴ θάψουν. » —
Τὸ χρυσομάχαιρ' ἔβγαλεν ἀπ' τὴ χρυσῆ τὴ θήκη,
Ψηλὰ, ψηλὰ τὸ σήκωσε, καὶ 'ς τὴν καρδιὰ τ' ἐμβῆκε!—
Ἐκεῖ, ποῦ θάψανε τὴν νιὸν, ἐβγῆκε κυπαρίσσι·
Κ' ἐκεῖ, ποῦ θάψανε τὴν νιὰν, ἐβγῆκε καλαμιῶνας.
Κι' ὄντας φυσάει ὁ κὺρ βορρᾶς, σκύφτει τὸ κυπαρίσσι,
Κι' ὄντας φυσάει ὁ ζέφυρας, — λυγίζ' ὁ καλαμιῶνας,
Λυγίζ' ὁ καλαμιῶνας, — φιλεῖ τὸ κυπαρίσσι.

Il voit une croix sur sa porte, des Pappas dans sa cour; et il a demandé aux passants ce que font là les Pappas? » — Ton Eugénule est morte, et ils vont l'enterrer. —

Il tira son poignard d'or, de sa gaîne dorée; il le leva bien haut, bien haut, et l'enfonça dans son cœur.

Là où on ensevelit le jeune homme, naquit un cyprès. Là où on ensevelit la jeune femme, naquit un roseau.

Quand le puissant Borée souffle, le cyprès se courbe; quand souffle le Zéphyr, le roseau se penche. — Le roseau se penche, et vient baiser le cyprès.

## L'AMOUR AU TOMBEAU.

### COMMENTAIRE.

Ici, la plume de commentateur tombe de mes mains après ce délicieux chant d'amour et de douleur... Laissons le lecteur pleurer ou rêver à sa guise.

# CHANTS DU PEUPLE

# EN GRÈCE.

---

## SECTION SIXIÈME.

---

## ROMANCES.

## Α'.

## ΤΟ ΠΕΝΘΟΣ ΤΟΥ ΠΑΤΡΙΩΤΟΥ ΕΛΛΗΝΟΣ.

Πουλάκι ξένο
Κ' ἐρημωμένο,
Ποῦ πᾷς καὶ τρέχεις;
Ποῦ φωλιὰν ἔχεις; —
Φωλιὰν δὲν ἔχω,
Πηγαίνω, τρέχω
Ἐδῶ κ' ἐκεῖ,
Χωρὶς νὰ ξεύρω
Τὴν ἡσυχίαν,
Χωρὶς νὰ εὕρω
Τὴν εὐτυχίαν
Ποῦ κατοικεῖ.

## I.

## LE CHAGRIN DE L'HELLÈNE PATRIOTE.

Petit oiseau étranger, abandonné et solitaire, où vas-tu courir? où est ton abri?

— Je n'ai point d'abri : je vais et je cours ici et là, — sans connaître le repos, sans trouver où le bonheur habite.

Μικρὸ σὰν ἤμουν, εἶχα πατρίδα·
Μέσ' 'ς ταῖς μυρσίναις ἐγλυκοζοῦσα·
Εἶχα ἐλπίδα·
Πουρνὸ καὶ βράδυ ἐκελαδοῦσα·
Εἶχα καὶ νέαν ἀγαπημένην,
Τὴν παιδιόθεν μου ἐρωμένην.
Σκληρὸ γεράκι ἔξαφν' ἐμπρός μου
Τῶν ὀφθαλμῶν μου τὸ γλυκὺ φῶς μου
Νεκροαρπάζει,
Καὶ τὴν φωλιάν μου καταρημάζει.
Ἔκτοτες τρέχω 'ς τὰ ξένα μέρη
Χωρὶς πατρίδα καὶ χωρὶς τέρι·
Μὲ κουρασμένα πτερὰ καὶ μέλη
Πλανῶμαι, ὅπως ἡ τύχη θέλη.
Κ' ὅπου μὲ φέρῃ ἀνεμοπλάνη,
Ὅσον νὰ φθάσω ἐκεῖ ποῦ φθάνει
Τὸ κάθε πρᾶγμα,
Καὶ τοῦ παντός μου αὐτὸ τὸ θαῦμα,
Ὅπου πηγαίνει καὶ τὸ γεράκι
Καὶ τὸ ἀθῶον μικρὸ πουλάκι.

Ἀλέξ. Ὑψηλάντης.

Quand j'étais petit, j'avais une patrie; je vivais heureux dans des bois de myrte; j'espérais.

Je chantais soir et matin. J'avais une jeune amante que j'aimais dès mon enfance.

Tout à coup un méchant épervier ravisseur a éteint, devant moi, la douce lumière de mes yeux, et a dévasté mon nid maintenant désert.

Depuis ce temps, je vais par la terre étrangère, sans patrie et sans compagne.

J'erre au gré de la fortune; et je porte mes ailes et mes membres fatigués où veut le vent, où me pousse la tempête, jusqu'à ce que j'arrive là où arrive toute chose, là où est allé tout ce que j'ai tant aimé, là où vont l'épervier et l'innocent petit oiseau.

ALEX. YPSILANTI.

## L'HELLÈNE PATRIOTE.

### COMMENTAIRE.

Cette romance se grave d'elle-même dans la mémoire, par son rhythme facile et son heureuse mélodie, comme par l'expression touchante d'une sincère douleur et d'une mélancolie profonde. Aléko Soutzo la donne dans son histoire de la révolution grecque, et nous apprend que son auteur est le malheureux Alexandre Ypsilanti, premier instigateur de la guerre de l'indépendance dans les principautés Danubiennes. C'est une sorte d'imitation des stances si connues d'Arnault :

Pauvre feuille desséchée,
De ta tige détachée
Où vas-tu? Je n'en sais rien....

Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose,
etc., etc., etc.

C'est la complainte naïve et tendre d'un Grec éloigné de son pays par la tyrannie des Turcs, et cherchant un asile sur d'autres rives. On reconnaît dans ces vers élégiaques, qui retracent si doucement le chagrin de l'exil, je ne sais quel triste pressentiment de l'homme infortuné qui devait, victime de son amour pour sa patrie, finir ses jours sous les verrous d'une forteresse étrangère.

Quand cette romance me fut communiquée par un de nos voisins de Thérapia, étrange destinée! j'y habitais le palais et, disait-on, la chambre du poëte banni. Ce grand édifice, ce beau jardin, ces terrasses pittoresques, ces pins qui projettent de si haut leur ombre banale sur tant de générations d'ambassadeurs, propriétaires improvisés de l'ornement du Bosphore après la fuite de leur possesseur légitime, l'hospodar de Valachie; tout cela fut donné, par le tout-puissant empereur Sélim, à la France Impériale. La France Monarchique en avait hérité; et je me trouvais, ainsi que l'ambassade, logé sous les voûtes, ou pour mieux dire, sous les poutres confisquées (puisque ce palais est de bois) de la demeure des princes Ypsilanti. J'avoue que, pour ma part, usurpateur

involontaire, j'éprouvais quelque honte à redire cette romance aux échos héréditaires qui l'avaient inspirée de si loin ; hôte passager moi-même, j'avais envahi, sous ces riches ombrages, le nid si regretté de l'oiseau plaintif et voyageur.

Ces romances grecques, comme on va le voir, sont presque toutes des *chansons d'art :* or, comme cette expression revient encore une fois sous ma plume, il me faut bien dire que je m'en suis servi pour traduire, tant bien que mal, la désignation de τραγοῦδια πλάστα ; mot à mot, chants composés ou fictifs, que les Grecs modernes distinguent des chants improvisés ; ceux-ci n'étant jamais pour eux le résultat du travail, mais seulement de l'inspiration.

C'est ainsi que l'Espagne, dans les innombrables recueils de ses poésies populaires, place sous le titre de *Arte-Mayor* les vers écrits pour la haute société que l'éducation est censée atteindre et polir, réservant le nom de *Arte-Menor* pour la muse tout à fait vulgaire. Dans ces volumineux *Romanceros,* dont le nombre s'accroît journellement, et dont on ne se lasse jamais de l'autre côté des Pyrénées, ne lit-on pas de préférence les légendes anonymes? Les *Cantares* du Cid, devenus poëmes, qu'ils soient une véritable chronique, ou une création imaginaire, ne l'emportent-ils pas toujours sur les compositions étudiées et signées des écrivains qui ont cherché à

les imiter, et surtout sur les productions en ce genre du célèbre Gongora?

Les fleurs incultes, qui naissent presque ignorées au sein des vallons et des campagnes, jettent souvent un éclat plus vif et des parfums plus doux que les tiges élégantes, au nom érudit, dressées sous un climat factice et dans une prison de verre, pour y subir toutes les tortures de la science.

## Β'.

## ΤΟ ΠΟΥΛΙ.

Σ' ὡραῖον περιβόλι
Μὲ ἄνθη στολισμένο
Μιὰ ταχυνὴ διαβαίνω
Νὰ παρηγορηθῶ,
Νὰ διασκεδάσ' ὁ νοῦς μου
Ἀπ' τοὺς διαλογισμούς μου,
Διότι μὲ βασανίζει
Μιὰ νεὰ ὅπ' ἀγαπῶ.

Κἐκεῖ ποῦ περπατοῦσα
Στὸ περιβόλι μέσα
Τὰ ἄνθη, ποῦ μ' ἀρέσα,
Στέκω καὶ τὰ θωρῶ·
Εἰς μιᾶς κιτριὰς κλαδάκι
Ἤτον ἕνα πουλάκι,
Καὶ γλυκοκελαδοῦσε
Πουλι τὸ καθαρρό.

## II.

## L'OISEAU.

Dans un beau jardin orné de fleurs, je descends un matin pour me consoler de mes tristes pensées et dissiper les angoisses de mon esprit; car une jeune fille que j'aime fait mon tourment.

—

Et, en me promenant dans ce jardin, je m'arrête pour considérer les fleurs que je préfère : sous le feuillage d'un citronnier était un petit oiseau; or ce gentil petit oiseau gazouillait doucement.

—

Καὶ ὁ κελαδισμός του
Μ' ἐφάνηκε νὰ λέγῃ,
« 'δέτε τὰ σεῖς, ὦ νέοι,
Πῶς εἶν' προσωρινά.
Νέοι, νέαι! χαρῆτε,
Καιρὸν μὴ καρτερῆτε,
Διότ' ὁ καιρὸς διαβαίνει,
Δὲν μεταστρέφει πλιά. » —

Et son gazouillement me semblait dire : « Voyez « ces fleurs, jeunes gens, comme elles sont éphé- « mères ! Jeunes filles, jeunes garçons, amusez- « vous ; ne perdez pas une heure ; car le temps « marche, et ne revient jamais. »

# L'OISEAU.

## COMMENTAIRE.

Cette romance vient de Smyrne; et on reconnaît sa patrie à l'oisiveté de l'amoureux Asiatique, à ces jardins d'une culture presque européenne qui s'inclinent, chargés de fleurs et de citronniers, sur les petites collines de Bournabat vers le rivage de la mer, et vers les ondes presque toujours paisibles du golfe; enfin, à cette philosophie voluptueuse que les stances d'Armide et d'Alcine inspirent aux modernes navigateurs de Smyrne, comme Anacréon la dictait jadis aux antiques habitants de l'Ionie.

On dirait que le poëte Smyrniote a voulu imiter le début de la jolie ballade de Politien :

« Io mi trovai, Fanciulle, un bel mattino
« Di mezzo maggio, in un verde giardino.
« Eran d'intorno violette e gigli,
« Frà l'erbe verde, e vaghi fior novelli. »

## Γ'.

## ΤΟ ΦΙΛΗΜΑ.

Ὀϊμε νὰ 'πεθηνήσκω
Καὶ καμμιὰ ἰατριὰ δὲν βρίσκω,
Δὲν εὑρίσκεταὶ βοτάνι
Εἰς τὸν κόσμὸν νὰ μὲ ἰάνῃ
Παρὰ νὰ φιλὶ δροσάτο
Νόστιμο καὶ ζαχαράτο.

Ἔμαθα, κόρη, πῶς τῶχεις
Κ' ἔρχομαι νὰ μοῦ τὸ δώσῃς,
Κ' ἂν ἐσὺ δὲν μὲ τὸ δώσῃς
Σταῖς ὀκτὼ θὰ νὰ μὲ χώσῃς.

Καὶ νεκρὸ θὰ μ' ἀπεράσου
Κόρη μ', ἀπ' τὴν γειτονιά σου
Καὶ νὰ 'πῇς· « ἄλλοιὰ καὶ κρίμα
Τέτοιο νιὸ θὰ φάει τὸ μνῆμα,
Τέτοιο νιὸ παλληκαράκι
Νὰ χαθῇ γιὰ μιὰν ἀγάπη. »

## III.

## LE BAISER.

Hélas! je me meurs, et ne trouve aucun remède. Le monde n'a pas de plante pour me guérir, si ce n'est un baiser savoureux, humide et sucré.

Jeune fille, je sais que tu l'as, et je viens te le demander : si tu me le refuses, tu m'enterreras avant huit jours.

Et quand tu passeras devant ma tombe dans ton voisinage, tu diras alors, jeune fille : « C'est « pourtant dommage qu'un si jeune homme soit « déjà la proie du tombeau; et qu'un si brave Pa- « licare se soit perdu par amour! »

## Δ'.

## Η ΑΓΑΠΗΤΙΚΗ.

Ἕνας ὄμορφος πλανήτης
Φάνηκεν ἐξαφνικῶς
Κ᾽ ἦλθ᾽ εἰς τὸν ὁριζοντά μου,
Ἄγουρος πολλὰ κοντά μου,
Νέος καὶ ἡδονικός.

Ἡ νειότης μου προβαίνει
Μὲ κλαυθμοὺς καὶ ὀδυρμοὺς,
Μήτε ὥρα δὲν συμβαίνει,
᾽ποῦ τὸ στῆθός μου νὰ μένῃ
Χωρὶς ἀναστεναγμούς.

## IV.

## L'AMANTE.

Un bel astre a paru tout à coup, et a brillé dans mon horizon; c'était près de moi, un jeune garçon naïf et charmant.

Depuis ce jour, ma jeunesse avance dans les larmes et le chagrin. Il ne se passe pas une heure où mon cœur reste sans soupirer.

Μιὰ καρδιὰ ἀπελπισμένη
Τί τῷ θέλει πλιὰ νὰ ζῇ,
Ἄρα ζοῦσα τί κερδαίνει,
Παρὰ θέατρον νὰ γένῃ
Τῶν κακῶν ὅλων μαζί;

Ἔλα, θάνατε, τί κάνεις;
Τρέξε ὅσον ἠμπορεῖς!
Πρόφθασε, καιρὸν μὴ χάνῃς!
Ἀχ ἀκόμα δὲν ἐφάνες;
Διὰ τί ἀργοπορεῖς;

Une âme désespérée, qui pourrait la retenir en ce monde? Que gagne-t-elle à vivre, si ce n'est d'être en butte à tous les maux réunis?

Viens donc, ô mort! Que fais-tu? Accours aussi vite que tu peux. Arrive, ne perds point de temps. Ah! tu ne parais pas encore! Pourquoi donc es-tu si lente?

## LE BAISER.

### COMMENTAIRE.

Où donc ce Palicare improvisateur a-t-il appris « qu'il n'y a d'autre remède à l'amour que la « muse (1)? » Ainsi le veut Théocrite; et c'est aussi de sa chanson suppliante que l'Hellène attend sa guérison. C'est toujours la même observation ou la même plainte amoureuse, soit que le poëte de Syracuse l'exprime en vers bucoliques par la bouche du Cyclope, soit qu'Ovide la répète dans sa passion élégante, soit enfin que le Klephte, dans son langage naïf, en fasse retentir les échos du Pinde et de l'Olympe.

(1) Théocrite, *Idyll.* II, v. 1.

## L'AMANTE.

### COMMENTAIRE.

Après le Palicare de la Thessalie, vient la Grecque de Constantinople avec ses soupirs passionnés. C'est presque une chronique : car on parle encore, sur les rives du Bosphore, d'un beau Nisiote (insulaire) qui ne fit que paraître un moment dans le monde du Phanar, et pour lequel une jeune Domnitsa en vint à mourir d'amour, après avoir écrit ces lignes pleines de sentiment et de douleur. On trouva traduits, près de cette romance, les vers si mélancoliques de Djamy dans le poëme de Medjnoun et Leïlah.

« Tel est l'ordre irrésistible de la nature. Une vie « courte et agitée, puis mourir. Ah! si le bonheur « existe sur la terre, certes ce n'est pas à l'homme « qu'il a été réservé. Plongé dans l'infortune, où « glissant sur la pente qui l'y précipite, il semble « n'avoir reçu l'existence que pour servir de jouet à « une triste fatalité. Heureuse l'âme qui, dès le « printemps de la vie, échappe par la mort à la ty- « rannique destinée! »

## Ε'.

## Ο ΣΤΕΝΑΓΜΟΣ.

Ζέφυρε, ὅταν τὸ στῆθος
Τῆς θεᾶς μου τὸ ἰδῇς,
Μὴ δροσιστικὰ φυσήσῃς,
Ἀλλὰ ὡς πυροειδὴς,
Κι' ἂν σὲ 'πῇ, πῶς δὲν δροσίζεις,
Μόνον καίεις σὰν φωτιὰ,
Στεναγμὸς εἶπε πῶς εἶσαι
Ἀπὸ μιὰμ πιστὴν καρδιά.

## V.

## LE SOUPIR.

Zéphyr, quand tu verras le sein de ma déesse, au lieu d'un souffle froid, fais-lui sentir d'ardentes haleines; et si elle te demande pourquoi, bien loin de rafraîchir, tu brûles comme le feu, dis-lui que tu viens d'un cœur fidèle, et que tu es un soupir.

## LE SOUPIR.

### COMMENTAIRE.

En 1817, par une de ces belles soirées d'été qui rendent si douces, après d'accablantes chaleurs, les promenades du Bosphore, je marchais lentement sur la rive de la mer, côte à côte d'un jeune Grec, mon voisin et mon ami. Nous atteignîmes, devisant des choses de notre âge, la jolie fontaine de Kéretch-Bournou, dont les vigoureux platanes étendent leurs feuillages jusque sur les flots. Là, le vent arrive plus direct et plus frais de la Mer-Noire, dont l'entrée s'ouvre plus large au regard. De nombreuses familles grecques, suivant l'usage de la saison brûlante, s'étaient réunies sous cet abri délicieux. — « Ah! » me dit mon ami, « pourquoi cette « brise qui vient de si loin ne porte-t-elle pas jus-

« qu'aux platanes mes ardents soupirs? Car c'est « là que va mon âme... » Et comme je souriais de cette aspiration sentimentale, et que je la comparais à un distique impromptu : « Pour vous plaire, » ajouta-t-il, « j'en ferai une chanson. » En effet, le lendemain, il m'envoya ces vers, qui semblent nés du mélange des poésies grecque et arabe. Je les ai retrouvés, sans signature, et suivis d'une longue complainte amoureuse, dans un recueil publié à Vienne en 1818. J'ai cru devoir, dans le mien, leur conserver leur isolement primitif et leur caractère anonyme, bien que j'en connusse le secret.

Quatre ans après, le poëte avait disparu dans les premières convulsions de la renaissance hellénique; la jeune inspiratrice avait fui vers les glaces du Nord; les platanes de Kéretch-Bournou ne courbaient plus leurs rameaux hospitaliers sur les victimes, mais sur les bourreaux.

## ϛ'.

### ΠΡΟΣ ΤΟΝ ΖΕΦΥΡΟΝ.

Ζέφυρε γλυκὲ, ἂν εὕρῃς τὴν καρδιὰν 'ποῦ ἀγαπῶ,
Ἢ ἐὰν τὴν ἀπαντήσῃς 'πὲς αὐτὸ 'ποῦ θὰ σὲ 'πῶ.
'πές το, ναὶ, μὴ τὸ ξεχάσῃς, 'πές το, μὴ μετατραπῇς,
Στεναγμὸς εἰπὲ πῶς εἶσαι, τίνος ὅμως μὴν εἰπῇς.
Καὶ σὺ, βρύσις γλυκυτάτη, ποταμάκι δροσερὸν,
Ἂν τυχὸν τὴν ἀπαντήσῃς καὶ ἂν εὕρῃς τὸν καιρὸν,
Δάκρυον εἰπὲ πῶς εἶσαι, ὅμως πρόσεχε καλὰ,
Νὰ μὴ 'πῇς ποιὸς νὰ αὐξήσῃς σ' ἔκαμε τόσον πολλά.

## VI.

## AU ZÉPHYRE.

Doux Zéphyre, si tu vas vers l'âme que j'aime, ou si tu la rencontres, répète-lui bien ce que je vais te dire :

Dis-lui, ah! ne l'oublie pas! dis-lui, sans y rien changer, que tu es un soupir, mais ne lui dis pas d'où tu viens.

Et toi, charmante fontaine, petit fleuve rafraîchissant, s'il arrive que tu la rencontres par hazard, et que tu en trouves l'occasion, dis-lui que tu es une larme; mais prends bien garde, et ne va pas lui dire quel est celui qui a tant fait grossir tes flots.

## AU ZÉPHYRE.

### COMMENTAIRE.

Cette seconde invocation au Zéphyre, bien supérieure à la première, rappelle les plus tendres élégies de Parny, et les dépasse peut-être dans son tour élégant et mélancolique. On la chante encore sur les bords de la Propontide qui la vit naître; car on prétend que le prince Jean Caradgea, ancien drogman de la Sublime-Porte, en est l'auteur, et l'avait composée ou plutôt soupirée dans la retraite de l'île de Calki.

J'avais traduit en vers cette romance, qui semble d'elle-même appeler le rhythme, ainsi que plusieurs autres; et j'éprouve une certaine honte à avouer

que j'ai reculé devant l'insuffisance de mon interprétation rimée. Je suis plus hardi pour une prose, dont la fidélité rachète la trivialité apparente.

Je conviens que les traductions en prose les plus rigoureusement exactes suppléent mal l'harmonie de la cadence, la grace de l'hémistiche et l'élévation du style, charmes de la poésie, beaucoup moins sensibles, après tout, chez la muse populaire; mais je sais aussi que l'imitation nuit à l'originalité, et j'ai voulu conserver à l'*inspiration primitive* l'émotion qu'elle transmet, et les expressions même dont elle s'est enveloppée, de préférence à sa forme : là se rencontrait, parmi des difficultés nombreuses, le péril plus grand encore de la dénaturer.

## Ζ'.

## ΤΟ ΤΡΥΓΟΝΙ ΚΑΙ ΤΟ ΑΗΔΟΝΙ.

Τὸ φιλέρημον Τρυγόνι
Δὲν ὁμοιάζει μὲ τ' ἀηδόνι,
Τὸ ἐρωτικὸν πουλί.
Ἐπειδὴ καὶ τ' ἀηδονάκι,
Τὸ γλυκύτατον πουλάκι,
Πάντῃ δὲν μελαγχολεῖ.

Καὶ τὸ ταίρι του ἂν χάσῃ,
Γνώμην ἄλλην δὲν ἀλλάσσει,
Πάλιν κελαδεῖ γλυκά.
Πλὴν τὸ καθαρὸν τρυγόνι,
Τὰ ματάκια του βουρκόνει,
Καὶ θρηνολογεῖ πικρά.

## VII.

## LA TOURTERELLE ET LE ROSSIGNOL.

La tourterelle, amie de la solitude, ne ressemble pas à l'amoureux rossignol. Celui-ci, le plus harmonieux des oiseaux, ne s'afflige jamais.

—

S'il vient à perdre sa compagne, il ne change pas d'habitude, et il chante toujours mélodieusement; quand la chaste tourterelle éteint ses yeux, et se lamente avec amertume.

—

Καὶ τὸν κόσμον ὑστερεῖται,
Καὶ περίλυπον κινεῖται,
'δῶ κ' ἐκεῖ εἰς τὰ βουνά.
Πράσινον κλαδὶ δὲν θέλει,
Ἡ καρδιά τ' εἶναι θλιμμένη,
Μόνον θάνατον ζητεῖ.

Καθαρὸν νερὸν δὲν πίνει,
Κάθε φαγητὸν τ' ἀρίνει,
Καὶ προκρίνει νὰ χαθῇ.
Εἰς ξηρὸν κλαδὶ καθίζει,
Καὶ μὲ λύπην κελαδίζει,
Ἐπιμόνως τὸ ζητεῖ·

Νὰ ἐλθῇ νὰ τὸ σκοτώσῃ,
Ἀπ' τὴν λύπην νὰ γλυτώσῃ,
Καὶ νὰ ἐλευθερωθῇ.
Ὅμως τ' ἄπιστον ἀηδόνι,
Ἀγαπᾷ νὰ ξεφαντόνῃ,
Μὲ χαρὰν παντοτεινήν.

Διὰ παίρι δὲν τὸ μέλλει,
Ἄλλο παρευθὺς γυρεύει,
Δίχως νὰ τὸ λυπηθῇ.
Ἄπιστον ἀηδονάκι,
Δὲν ἐντρέπεσαι λιγάκι,
Τ' εἶν' αὐτὴ ἡ ἀπονιά;

Elle abandonne le monde, et, plaintive, s'égare çà et là dans les montagnes ; elle ne cherche plus les verts ombrages, son cœur brisé ne désire que la mort.

—

Elle ne boit plus l'eau limpide, elle ne prend plus de nourriture, et se condamne à mourir. Arrêtée sur une branche sèche, elle roucoule tristement, et souhaite sans cesse la mort.

—

Elle lui demande de venir terminer ses maux, et la délivrer de la vie ; tandis que l'inconstant rossignol aime à manifester en tout temps sa joie.

—

Il ne songe plus à sa compagne perdue; et, loin de s'affliger, il en cherche aussitôt une nouvelle. Rossignol volage, ne devrais-tu pas rougir? Que signifie cette indifférence?

—

Ποῦ ἡ λύπη κ' ἡ χηρεία,
Ἐντροπὴ τῆ ἀληθείᾳ!
Σὲ γελᾷ ἡ γειτονιά!
Ἀχ! σᾶς ἀπορῶ, καϋμένοι,
Εἶσθε οἱ δύω πλανημένοι,
Δὲν γνωρίζετε καλά.

Ἐπειδ' εἶν' ὁ κόσμος σφαῖρα,
Καὶ γυρίζει ὅλ' ἡμέρα,
Καὶ ὡς ἴσκιος ἀπερνᾷ.
Κι' ἂν τὸ σήμερον ἀφήσῃς,
Καὶ τὸ αὔρι' ἀμελήσῃς,
Πίσω πλέον δὲν γυρνᾷ.

Où est le deuil de ton veuvage? C'est honteux, en vérité; et tout le voisinage rit de toi. Ah! pauvres petits, vous m'étonnez : vous êtes tous les deux dans l'erreur, et ne raisonnez pas juste.

---

Car le monde est une boule qui tourne incessamment, et s'en va comme l'ombre. Si vous négligez la journée d'aujourd'hui et laissez passer celle de demain, sachez qu'elles ne reviennent plus.

## LA TOURTERELLE ET LE ROSSIGNOL.

### COMMENTAIRE.

Je dois cette chanson et quelques autres à l'obligeance de mon hôte du vallon de Kythrée, dans l'île de Chypre, Hadgi-Pétraki, poëte lui-même. Pierre le pèlerin avait réuni quelques productions manuscrites de ses compatriotes. Il me les donna; et, parmi bien des essais incomplets que le voisinage et les relations de Chypre avec l'Arabie avaient empreints des couleurs de la poésie asiatique et persane, j'ai remarqué ce parallèle, dû sans doute à l'inspiration de quelque jeune épicurien de Nicosie, ou plutôt cette dissemblance entre la tourterelle et le rossignol, qui habitent ensemble et en si grand

nombre les taillis du vieux palais de la reine, et du mont Aux-Cinq-Doigts.

On peut observer ici que, dans les langueurs et les hyperboles amoureuses de l'Orient, il n'y a rien de faux; et que même en ce qu'elle a d'outré, la poésie populaire n'y perd jamais tout à fait son naturel.

## Η'.

## ΤΟ ΞΑΝΘΟ ΚΟΡΙΤΖΙ.

Εἰς πεδιάδα μὲ πρασινάδα
Μ' ἄνθη ὡραῖα μὲ πεταλούδες
Καὶ μὲ νεράκια κρύα λαμπρά,
Ἦλθε μιὰ νέα ξανθὴ κι' ὡραία.
Ὅταν ὁ ἥλιος ἀκόμει καίει,
Νὰ κόψῃ μόνη ἄνθη καλά.
Καὶ στ' ἄσπρον χέρι κρατεῖ μαχαίρι,
Καὶ κόπτει ῥόδα κ' ἔπειτα τρέχει
Εἰς ἕναν ἴσκιον πολλὰ πυκνόν.
Κ' ἐκεῖ καθίζει κ' ἔπειτ' ἀρχίζει
Μὲ τ' ἀηδονάκια ποῦ κηλαδοῦσαν
Τούτους τοὺς στοίχους νὰ ἐκφωνῇ.

## VIII.

## LA JEUNE BLONDE.

Dans une plaine couverte de verdure et de superbes fleurs avec leurs papillons, arrosée d'eaux fraîches et limpides; une jeune et charmante blonde vint seule, quand le soleil brûlait encore, pour cueillir de belles fleurs.

Dans sa main blanche elle tient un couteau dont elle coupe des roses. Puis, elle court vers un ombrage touffu ; et là, s'asseyant pendant que les rossignols gazouillent, elle se met à chanter aussi ces paroles :

« Μικρὰ κι' ἀθῶα ἤμην, ὁπότε
'ς τὸν κόσμον σ' εἶδα, ὦ φίλε πρῶτε,
Κ' εὐθὺς αἰσθάνθην δὲν 'ξεύρω τι.
Μικρὰ ὡς ἤμουν ἐπίστευσά σε,
Κι' ὡς πιστὸν νέον ἠγάπησά σε
Καὶ παρεδόθην ὅλη 'ς ἐσέ.
Πλὴν τώρα φεύγεις, σκληρὲ φωνάζω,
Ποῦ εἶν' οἱ ὅρκοι, καὶ ὑποσχέσεις,
Καὶ ὅσα μ' ἔταζες, φίλε σκληρέ;
Ὡραῖον πάθος ποῦ εἰς τὸ βάθος
Μὲ καταπλήγωσες τὴν καρδίαν,
Καὶ ἔπρεπε ὄμεινα ἐλεεῖνη.

« J'étais petite et innocente, lorsque je t'ai vu « dans le monde, ô mon premier ami! Aussitôt je « ne sais ce que j'éprouvai : simple que j'étais, « je te crus, je t'aimai comme un amant fidèle; et « je me livrai tout entière à toi.

« Maintenant tu pars; je t'appelle barbare. Où « sont, cruel ami, les promesses et les serments « que tu m'as faits? L'amour était beau quand tu « m'as blessée au fond de mon âme; mais depuis, « je n'en ai eu que des douleurs. »

## LA JEUNE BLONDE.

### COMMENTAIRE.

Ces vers me furent communiqués à Scio, qui fut longtemps l'asile d'une civilisation ébauchée, et qui était alors le théâtre des plus innocentes joies. L'exposé de la scène me rappelle toujours les vertes plaines de l'île intérieure, les forêts embaumées des orangers qui revêtent le mont Pélinée, les eaux pures s'échappant de ses rochers; enfin les belles fleurs que des jardiniers expérimentés y cultivaient pour orner la riche chevelure des jeunes filles..... Hélas! y a-t-il encore à Scio des orangers, des fleurs, et de jeunes filles à la riche chevelure?...

On comprendra que j'ai dû ici comme partout, en m'astreignant à une traduction presque aussi exacte que si elle était interlinéaire, appliquer aux chants d'une simplicité primitive, ou même à ces expressions d'un sentiment moins populaire, le système adopté récemment par les reproducteurs européens des poëmes Homériques. Les circonlocutions et les artifices du langage seraient déplacés en pareille matière, et, bien loin d'aider à l'effet, risqueraient de le détruire entièrement.

## Θ'.

## Ο ΔΥΣΤΥΧΗΣ.

### Α'.

Μάϊε μου χρυσομαλλη,
Ἦλθες, καὶ τ' ἀηδόνι ψάλλει
Τὰ νεανικά σου κάλλη
'ς τὰ χλωρὰ κλαδιά.
Μὲ χαρὰν σὲ ἀντικρύζει
Ὅλ' ἡ φύσις ποῦ ἀνθίζει,
Πλὴν 'ς τὸ στῆθός μου γογγύζει
Ἡ πικρὴ καρδιά.

### Β'.

Δύω δύω τὰ πουλάκια
'ς τῆς μυρσίνης τὰ κλαδάκια
Τῶν ἐρώτων τραγουδάκια
Τραγουδοῦν γλυκά.
Πουλὶ ἔρημο καὶ ξένο
Τί φυρεύω; τί προσμένω;
Εἰς λιβάδι χιονισμένο
Θάνατος βογγᾷ.

## IX.

## L'INFORTUNÉ.

1.

O mon cher mois de mai aux cheveux d'or, te voilà! et le rossignol sous le feuillage naissant célèbre tes jeunes beautés. Toute la nature florissante te salue avec joie; mon cœur désolé murmure seul dans ma poitrine.

2.

Les oiseaux, deux à deux sous les touffes de myrte, chantent doucement les chansonnettes de leurs amours. Oiseau étranger et solitaire, que puis-je chercher et attendre? Dans une prairie couverte de neige, j'entends la mort gémir.

Γ'.

Ἂν ἡ φύσις ὅλη θαλλῆ,
Τὰ μαγευτικά της κάλλη
Ἂς τ' ἀπολαμβάνουν ἄλλοι.
Ἀδιαφορῶ,
Ταχυδρόμος διαβάτης,
Σαθροῦ ξύλου ἐπιβάτης,
Καὶ τὴν γῆν καὶ τὰ καλά της
Δὲν θὲ νὰ χαρῶ.

Δ'.

Διὲ αὐτὸ κ' αὐτὸ τὸ κῦμα
Πῶς πηγαίνουν μ' ἕνα βῆμα
'ς τὸ ἀπέραντόν των μνῆμα,
Τὸν Ὠκεανόν.
Σὰν αὐτὰ κ' ἐγὼ πηγαίνω·
Δὲν ἐλπίζω, δὲν προσμένω,
Παρὰ τάφον ἀγριγμένο,
Κ' εἰς τοὺς δύω κοινόν.

Ε'.

Ὡς ἰσκιά της, ὡς φωνή της
Ἂς διέμενα μαζῆ της.
Ἢ ἂς ἤμουν κἂν πλανήτης,
Καὶ εἰς τὰ κενά.

3.

Que d'autres jouissent des fleurs et des magiques beautés de la nature; elles ne sont rien à mes yeux. Éphémère voyageur, passager sur un vaisseau qui manque sous mes pieds, je ne puis me réjouir des biens de ce monde.

4.

Voyez ce flot et l'autre comme ils vont d'un pas égal vers l'Océan, leur inévitable tombeau! Je vais comme eux moi-même. Je n'attends et n'espère autre chose qu'une tombe ouverte, et commune pour nous deux.

5.

Que n'ai-je pu rester avec elle, comme son ombre, comme sa voix! Oui, je me serais contenté de vivre alors errant dans un monde dé-

Ἂς ἐστρέφετο μαζῆ μου!
Ἀλλ' ἡ ἔρημος ζωή μου
Ὡς ὁ ῥύαξ τῆς ἐρήμου
Κλαίει καὶ περνᾷ.

## ς'.

Ὡσὰν ἄνθος μαραμένη
Ἡ νεότης μου χλωμαίνει,
Ἡ χαρὰ μὲ εἶναι ξένη
Κ' ἡ ἐλπὶς αὐτή.
Πλὴν μὲ ἐλέησεν ἡ μοῖρα,
Καὶ τοῦ τάφου μου τὴν θύρα,
Μὲ τὴν μελανήν της χεῖρα
Ἀνοικτὴν κρατεῖ.

## ζ'.

Κ' ἐγὼ, φίλοι, εἶχα ζήσει·
Τώρα τ' ἄστρον μου θὰ δύσῃ.
Ὤ! ἀφῆτε το νὰ σβύσῃ
Ἀπ' τὸν οὐρανό.
Μὴν λυπεῖσθ' ἂν ἀποθνήσκω,
Εἰς τὴν γῆν ποῦ δὲν τὴν βρίσκω,
Ἕως πότε θὲ νὰ μνήσκω
Διὰ νὰ θρηνῶ;

sert. Ah! que ne peut-elle revenir près de moi! Mais non; ma triste vie se plaint et s'écoule comme le ruisseau de la solitude.

6.

Ainsi qu'une fleur flétrie, ma jeunesse sèche et pâlit; je n'ai plus ni le bonheur, ni même l'espérance; mais la destinée compatissante entr'ouvre de sa main noire la porte du tombeau qui doit me recevoir.

7.

Et moi aussi, mes amis, j'ai vécu. Mon étoile va disparaître. Oh! laissez-la s'éteindre et tomber du ciel. Ne regrettez pas ma fin. Pourquoi continuer à gémir sur cette terre où je ne dois plus la trouver?

## L'INFORTUNÉ.

### COMMENTAIRE.

Autre chanson d'*art*. C'est bien là, en effet, le tableau artistement combiné du veuvage amoureux: c'est la plaintive élégie en longs habits de deuil; mais l'élégie toujours orientale, surchargée d'images, et se rapprochant de l'école mélancolique européenne, dont ces vers offrent une heureuse et récente imitation.

C'est à Paros que me furent donnés ces couplets. C'était une feuille égarée au milieu d'un recueil de *Canzonette* italiennes, que la femme d'un agent consulaire, pour me distraire de mon séjour forcé dans

la rade de Nausse, fit passer sous mes yeux. Cette dame Franque était née à Péra, où elle avait appris les éléments de la musique européenne, et goûté le charme des mélodïes de Naples et de Venise : elle en fatiguait encore parfois, disait-elle en riant, les oreilles de son mari, habituées au chant grec, et les échos de la montagne de marbre.

## Γ'.

## ΕΡΩΤΙΚΗ ΑΥΓΗ.

Γλυκοφέγγει, καὶ τ' ἄστρο τῆς Αὐγούλας
Σημαδεύει πῶς ὁ ἥλιος προβαίνει,
Τώρα πλέον γιὰ 'μὰς δὲν εὐγαίνει
Νὰ μᾶς εὕρ' ἑνομένους μαζύ!
« Πάγι' ἀχνίζοντας τ' ὡραῖον φεγγάρι
« Ὁποῦ μ' ἔδειχνε τ' ὠχρὸν πρόσωπόν σου
« Μιὰ βραδιὰ κ' ἕνα δάκρυ' δικόν σου
Ὅταν μ' ἔλεγες, ἐγὼ σ' ἀγαπῶ!

Ἐνθυμήσου ταῖς Νύκταις τᾶις μεγάλαις,
Ὅταν μ' ἔσφιγγες 'στὴν ἀγκαλιά σου,
Ἡ καρδιά μ' ἐκτυποῦσε 'ς τὴν καρδιά σου,
Κ' ἡ ψυχή μου ἦτον ὅλη μ' ἐσέ!
« Πάγι' ἀχνίζοντας, κτλ.

Τώρα πλέον τὰ ἄνθη ἐχαθῆκαν,
Καὶ μᾶς ἔμειναν μόνον τ' ἀγκάθια,
Σκληροῦ ἔρωτος αἰώνια πάθια
Πικρὰ βάσανα καὶ στεναγμοί.
« Πάγι' ἀχνίζοντας, κτλ.

## X.

## L'AURORE AMOUREUSE.

Le jour commence doucement à poindre, et l'astre de l'aurore annonce le retour du soleil. Hélas! il ne se lève plus pour nous trouver réunis. — « Un nuage est venu cacher la lune, cette « lune si belle qui me montra, un soir, ton visage « pâle d'amour, et une de tes larmes quand tu me « dis : Je t'aime. »

—

Souviens-toi de ces superbes nuits où tu me pressais dans tes bras; mon cœur battait contre ton cœur, et mon âme était toute dans ton âme. — « Un nuage est venu cacher la lune, etc. »

—

Maintenant les fleurs sont tombées; il ne nous en reste que les épines, les éternelles douleurs d'une passion malheureuse, les amertumes et les soupirs. — « Un nuage est venu cacher la lune, etc., etc. »

## L'AURORE AMOUREUSE.

### COMMENTAIRE.

Ces stances participent à la fois du genre des Distiques grecs si chargés de soupirs, et des romances européennes les plus passionnées. Il faut remarquer la seconde stance qui suit les autres comme un refrain, et répète, après l'infortune, le souvenir du bonheur. On peut y observer encore une singularité de versification : les deux vers du milieu riment seuls ensemble, entre le premier et le quatrième, qui ne riment pas. Cette romance est d'origine assez récente ; elle me fut donnée à Rome en 1840, par un jeune Grec à qui je demandais si les compositions des poëtes Lakistes anglais ou alle-

mands, et si les méditations mélancoliques de notre école, avaient exercé quelque influence en Grèce. Pour toute réponse, il me fit lire plusieurs odes descriptives, et me remit en manuscrit cette *chanson d'art*, qui porte aussi en Orient le titre d'*Amoureuse-Aurore*, et que, dans son enthousiasme, il comparait à nos plus brûlantes Élégies.

## ΙΑ'.

## Ο ΕΡΩΤΙΚΟΣ ΘΡΗΝΟΣ.

Ἀγάπη δὲν ἐστάθη ποτὲ χωρὶς καϋμοὺς,
Μὲ βάσανα, μὲ πόνους καὶ μ' ἀναστεναγμούς.
Νυκτὰ κ' ἡμέραν, φῶς μου, διὰ σένα λακταρῶ,
Φίλον πιστὸν δὲν ἔχω, τὰ πάθη μου ν' εἰπῶ.
Ἤμουν ἕνα πουλάκι χωρὶς συλλογισμοὺς,
Ἐμβῆκα 'ς τὴν ἀγάπην καὶ εἰς πολλοὺς καϋμούς.
Ἐλεύθερα πουλάκια, μὴ βῆτε 'ς τὸ κλουβί,
'ς τοῦ Ἔρωτος τὴν πλάνην καὶ 'ς τὴν ἐπιβουλήν!

## XI.

## LA PLAINTE AMOUREUSE.

L'amour ne va jamais sans chagrins, sans douleurs et sans soupirs.

Nuit et jour, ô ma lumière, je te désire; et je n'ai pas d'ami fidèle à qui dire mes peines.

J'étais autrefois un petit oiseau sans raisonnement; je suis tombé en amour, et en bien des maux à la fois.

Petits oiseaux qui êtes libres, n'entrez pas en cage! fuyez les tromperies et les embûches de l'amour!

## LA PLAINTE AMOUREUSE.

### COMMENTAIRE.

Est-ce une chanson en quatre couplets, ou bien quatre distiques en une chanson? Au lieu de me prononcer sur une question si grave, j'aime mieux dire que je copiai ces vers à Smyrne, où ils sont fort répandus. C'est de propos très-délibéré que je me contentai de ce fragment, qui porte en tête la première lettre de l'alphabet. Car, dans la complète et volumineuse composition de ce recueil enflammé, chaque lettre est suivie d'une stance pareille. Le poëte y parcourt tout d'une haleine le long chemin qui sépare l'alpha de l'oméga. J'étais peu tenté de l'accompagner dans ce voyage. Je pouvais craindre d'ailleurs que, dans son enthousiasme, il ne vînt à

prendre pour de véritables lettres les consonnes auxiliaires que les Grecs ont inventées, comme le *mu* doublé du *béta*, et le *nu* renforcé du *tau*. J'en suis donc resté bien volontairement au tiers de l'a. b. c. amoureux; et il m'a semblé que j'étais, dès la première strophe, assez honnêtement pourvu d'ardeurs, de soupirs et de soucis, pour me dispenser du reste.

C'est probablement dans un accès de tendresse pour une des *Consolines* d'Athènes, que lord Byron commença la traduction de ce chant populaire, qu'il a heureusement altéré et raccourci :

« Ah! Love was never yet without
« The pang, the agony, the doubt, »
etc., etc.

## ΙΒ'.

## Ο ΜΙΣΕΥΜΟΣ.

Ἤλθε ἡ ὥρα νὰ μισεύσω, λακταρίζω καὶ δειλῶ,
Δὲν ἠξεύρω 'κεῖ ποῦ πάγω, φῶς μου, ἂν σὲ ξαναϊδῶ.
Λοιπὸν ἀποχαιρετῶ σε, τρυφερή μου λεμονιά,
Θὰ μακρύν' ἀπὸ σιμά σου μὲ τὴν φλόγα στὴν καρδιά.
Πάγω εἰς ἀγρίους τόπους, σὲ λαγκάδια σ' ἐρημιαῖς,
'κεῖ ποῦ κατοικοῦν λεοντάρια κ' ἔχουν τὰ θεριὰ φολιαῖς,
Νἄχω σπηλαιον γιὰ σπήτι, καὶ τὴν γῆν γιὰ κλίνην μου,
Καὶ προσκέφαλον μιὰ πέτρα, ἔτσι θέλ' ἡ τύχη μου!
Νἄχω τὰ βουνὰ γειτόνους, τὰ λαγκάδια συντροφιὰ,
Τὰ καϋμένα τὰ πουλάκια μιὰ μικρὴ παρηγοριά.
Καὶ χαιρετισμὸν σὲ στέλω, φῶς μου, ἀπ' τὰ μακρυνά.
Ἡ ζωή μου ἡ ἀθλία, πῶς ὑπάγει καὶ περνᾷ!

## XII.

## LE DÉPART.

Voici l'heure du départ. Je frémis et je tremble. Je vais si loin, que je ne sais, ô mon amour, si je vous reverrai jamais. Ainsi donc je vous fais mes adieux, ô mon doux Ilmon, et je m'éloigne de votre présence, le cœur brûlant. Je me rends aux lieux sauvages, dans les vallées et les solitudes, là où habitent les lions, et où les bêtes fauves ont leur retraite. J'y aurai une grotte pour maison, la terre pour lit, une pierre pour oreiller : ainsi le veut ma destinée! Les montagnes seront mes voisines, les ravins ma société, et les pauvres petits oiseaux seront ma faible consolation. Recevez les adieux que je vous adresse de loin, ô ma lumière! Hélas! ma vie avance et s'écoule mi-

Κ' ἓν ὀλόμαυρον ἱεράκι μὲ σπουδὴν θέλει ἐλθεῖ
Νὰ σ' εἴπῃ πῶς κινδυνεύει ἡ ζωή μ' μὲ τὸ κορμί.
Νὰ σ' εἴπῃ πως κινδυνεύω, καὶ σχεδὸν ψυχομαχῶ,
Μὲ τὴν τύχην μου παλαίω, πῶς δὲν θὰ σὲ ξαναϊδῶ.
Κι' ἂν 'ποθάνω νὰ μὲ κλαύσῃς, καὶ νὰ μαυροφορεθῇς,
Τὸ νερὸν νὰ πιῇς τῆς Λήθης, πιὰ νὰ μὴ μ' ἐνθυμηθῇς.

sérablement. Un épervier tout noir viendra à la hâte vous dire que mon corps et mon existence sont en péril ; que je respire à peine; que je me débats contre ma destinée, et que je ne dois pas vous revoir. Alors, à ma mort, vous me pleurerez, vous porterez mon deuil ; puis vous boirez l'onde du Léthé, pour m'oublier tout à fait.

## LE DÉPART.

### COMMENTAIRE.

Un Backchévan (j'aurais traduit ce mot turc par le mot Maraîcher, si ce n'était un barbarisme parisien), né à Scio, logeait, avec ses enfants et sa femme, dans la petite maison qui précède le grand jardin de l'ambassade de France à Thérapia. Pendant que, tel que le gouverneur du jardin de Boileau à Auteuil, il s'exerçait à

« Labourer, couper, tondre, aplanir, palisser. »

il chantonnait, pour rendre ses travaux quotidiens

moins monotones et plus faciles, quelques refrains apportés de son île natale. J'allais souvent lui rendre visite au milieu de ses laitues,

« Quand, du matin au soir,
« Sa main poussait la bêche, ou portait l'arrosoir; »

et il m'apprit cette chanson, la seule qu'il sût en entier. Il l'attribuait à un jardinier de ses amis, forcé de quitter les délices de Scio pour le voyage dangereux de la Mer-Noire. — « On ne voit que « chez nous, disait-il, des limons doux comme une « amoureuse; et c'est chez nous seulement qu'on « donne aux jeunes filles ce sobriquet emprunté à « nos plus précieux arbustes; mais je ne connais en « aucun endroit de l'île cette eau du Léthé que la « chanson désigne; à moins que ce ne soit la source « de Saint-Élie sur le mont Spartonda, qui guérit « presque toutes les maladies des environs. »

## ΙΓ'.

### Ο ΦΑΝΤΑΣΜΟΣ.

Ἂν κλίνω τὸ κεφάλι μου στὸ τρυφερόν σου γόνυ
Θὰ γείνουν ἀνεπαίσθητα καὶ βάσανα καὶ πόνοι.
Σφίγγων καὶ τὸ χεράκι σου ν' ἀκούω τὴν φωνήν σου,
Ν' ἀκούσ' ἀπ' τὰ χειλάκια σου πῶς μ' ἀγαπᾷς ἐξίσου.
Γλυκὺς τότε κι' ὁ θάνατος θὰ μὲ φανῇ κοντά σου,
Ἐὰν σβυσθῇ τὸ βλέμμα μου ὑπὸ τὰ βλέμματά σου...

## XIII.

## LE DÉLIRE DE L'IMAGINATION.

Si je repose ma tête sur tes genoux, je ne ressens plus ni mes maux ni mes douleurs. Quand je presse ta main, écoute ta voix, et entends tomber de tes lèvres l'aveu de ton amour égal au mien; alors près de toi la mort me semblerait douce, si mon regard pouvait s'éteindre dans ton regard.

## LE DÉLIRE.

### COMMENTAIRE.

Ici le style s'élève. C'est presque une *Méditation.* On croit lire quelque chose de ce brûlant soupir de Lamartine adressé à Elvire :

« Lorsque, seul avec toi, pensive et recueillie,
« Tes deux mains dans ~~la mienne~~, assis à tes côtés,
« J'abandonne mon âme aux molles voluptés,
« Et je laisse couler les heures que j'oublie... »

Et pourtant cette poésie rêveuse me fut révélée en Grèce bien avant que les vers du grand poëte,

maintenant mon voisin et mon ami, y eussent pénétré.

C'était en 1817, aux Eaux-douces d'Europe, près du kiosk élégant dressé sur la rive du Barbysès pour les plaisirs du Sultan, qu'un jeune Hellène, à l'ombre d'un des grands platanes de la colline, me fit entendre pour la première fois cette stance mélancolique qu'on répète encore aux échos d'Athènes et de Smyrne.

## ΙΔ'.

## ΑΠΟΣΤΑΣΙΣ.

Συχνὰ περιπλανόμενος στὴν παραθαλασσίαν,
Ἄλλον δὲν ἔχω σύντροφον, εἰ μὴ τὴν ἀθυμίαν.
Ὁπόταν πλοῖα θεωρῶ τὴν θάλασσαν νὰ σχίζουν,
Ὢ εὐτυχεῖς, ὁμολογῶ, ἐκεῖνοι 'π' ἀρμενίζουν.
Πότε, θαλάσσια πουλιὰ, θὰ φέρετε κ' ἐμένα
Μὲ τὰς λευκάς σας πτέρυγας στὸν ποθητὸν λιμένα;
Ἅμα πατήσω στὴν ξηρὰν ἄλλο θὰ μὴ κυττάξω,
Παρ' ὡς τὸν ἴδιον ἔρωτα ἀμέσως θὰ πεταξω,
Νὰ τρέξω πρὸς ἀντάμωσιν τῆς ποθητῆς μου ἀγάπης,
Καὶ νὰ φιλήσω τὰ γλυκὰ χεῖλη καὶ μαγουλά της.
Ὡς πότε ἄχ! κι' ὡς πότε βάχ! κι' ὡς πότε ὁ καϋμένος
Μακρὰν ἀπ' τὴν ἀγάπην μου θὰ ζῶ δυστυχισμένος!

## XIV.

## L'ABSENCE.

Souvent, errant sur le rivage, seul avec mon désespoir, quand je considère les vaisseaux fendant la mer, j'appelle heureux ceux qui s'éloignent. Oiseaux marins, aux blanches ailes, quand donc m'emporterez-vous aussi au port souhaité?

Ah! si je touche le continent, je ne veux autre chose que voler aussitôt vers mon cher amour si désiré, courir à sa rencontre, baiser ses douces lèvres et ses joues. Combien de temps, hélas! hélas! combien de temps encore dois-je vivre infortuné loin de mes amours?

# L'ABSENCE.

## COMMENTAIRE.

Pendant que j'enregistre ce chant de matelot, qui ne sera pas le dernier, on peut remarquer que les marins fournissent à mon recueil une bonne partie de ses chansons d'amour : il ne faut pas s'en étonner. Loin de leurs affections intimes, seuls avec les vagues, ils ont le temps de méditer sur leurs souvenirs et leurs regrets, de les rédiger à loisir en vers ou en prose, enfin de les confier et de les redire à leur mémoire, comme pour tromper l'absence. Ici, le matelot (on peut le deviner à son langage) est tout au moins un officier de marine, qui sait son Homère, ainsi que l'attestent ces oiseaux aux blanches ailes, image empruntée aux vaisseaux de l'Odyssée.

On est tout surpris de rencontrer dans ces chants d'hier les mêmes expressions consacrées par les

temps primitifs; et l'on admire cette langue qui se transmet presque sans altération, à travers quatorze siècles, d'Homère à saint Jean Chrysostome; tandis que nos langages européens se décomposent et se modifient en moins de trois cents ans. Je ne voudrais pas en conclure, avec certains Hellénistes timides, que les dialectes descendent les âges sans les remonter; et que le Grec, venu de si loin, ne pourra jamais retourner à son origine, comme, de son côté, l'Italien ne saurait revenir au latin sans de grands préjudices philologiques.

Je combats l'objection en repoussant l'analogie. Le Latin et l'Italien sont deux idiomes parfaitement distincts, tandis que le Grec ancien et le Grec moderne n'en font qu'un.

## ΙΕ'.

## Ο ΑΠΟΧΑΙΡΕΤΙΣΜΟΣ ΠΡΟΣ ΤΟΝ ΝΑΥΤΗΝ.

Τὴν πέτραν ὅπου πάτησες
Κ' ἐμβῆκες μέσ' 'ς τὴν βάρκα,
Θέλω νὰ πάγω νὰ τὴν 'βρῶ,
Νὰ τὴν γεμίσω δάκρυα.
Καὶ, 'κεῖ ποῦ πᾶς, πουλάκι μου,
Καὶ 'κεῖ ποῦ θὲ ν' ἀρράξῃς,
Πολλαῖς κοπέλαις θὰ σὲ 'δοῦν
Κ' ἐμένα θὰ ξεχάσῃς.
Κι' ἂν μὲ ξεχάσῃς, μάτιά μου,
Καὶ κάμεις ἄλλο τέρι,
Σκλάβον νὰ σὲ πωλήσουνε
'ς τῆς Μπαρμπαριᾶς τὰ μέρη·
Νὰ σὲ φορέσουν σίδερα
Κ' εἰς τὸν λαιμὸν καδένα,
Ν' ἀναστενάζῃς καὶ νὰ λὲς,
Πῶς τὰ φορεῖς γιὰ μένα.

## XV.

## L'ADIEU AU MATELOT.

Cette pierre où tu mis le pied pour entrer dans ta barque, je veux aller la retrouver pour la baigner de mes pleurs. Et là où tu vas, mon doux oiseau, partout où tu jetteras l'ancre, bien des jeunes filles te verront, et tu m'oublieras.

Oh! si tu m'oublies, mes doux yeux, et que tu choisisses une autre compagne, puisses-tu être vendu esclave en Barbarie! Qu'on te mette aux fers, et la chaîne au cou! afin que tu avoues, au milieu de tes sanglots, que tu la portes à cause de moi.

## L'ADIEU AU MATELOT.

### COMMENTAIRE.

Il y a là quelque ressemblance avec une ou deux scènes amoureuses de Molière, et avec la nature. Cette amante, si tendre dans la première partie de la chanson, et qui n'a pas assez de larmes pour pleurer le départ de son doux oiseau, devient une tigresse d'Hyrcanie dans la seconde, et ne trouve pas assez de tourments chez les Africains pour punir une infidélité pressentie.

Ce chant des îles, assez médiocre, m'est pourtant précieux; et la raison, c'est que je l'ai recueilli tout

auprès de la Vénus de Milo, autre conquête bien autrement difficile et importante.

Après les longues négociations dont j'ai rendu compte ailleurs, mon heureuse étoile avait triomphé de la résistance des primats de Milo. J'avais payé généreusement la rançon de Vénus à Yorgos, le maître du champ qui l'avait vue renaître. Mais, après tout marché conclu, sorte d'amitié jurée, il faut boire : c'est de droit universel. On apporta une cruche de vin de Santorin, digne sans doute du palais des pilotes et des matelots, mais où je ne pus reconnaître les excellents produits de l'île volcanique. On parla bruyamment d'abord; et comme personne ne se doutait de la valeur du marbre qui m'avait été cédé, ni de la colère imminente du drogman de la flotte ottomane, la gaieté s'accrut, et on chanta. Au milieu des distiques qui se croisaient, je remarquai ces vers amoureux hurlés par un jeune mousse, et, suivant mon habitude, je les écrivis. Mais, de tous les dons que me fit l'île de Milo, certes, cette chanson n'est pas le plus cher à mes yeux.

Qu'il me soit permis, en nommant mon idole, de déposer à ses pieds l'hymne allemand que je viens de lire en son honneur :

« La Vénus de Milo... Oui, vraiment, c'est la « déesse de l'amour, douée de puissance, de force, « de beauté, de confiance divine! Elle abaisse son

« regard triste et fier sur les générations humaines,
« sûre qu'elle est de sa victoire et de sa domination.
« Celui qui la regarde est à elle, ou devient son es-
« clave, sa propriété; mais on reste fier aussi d'appar-
« tenir à une si noble déesse. Nul cœur léger ou frivole
« n'ose en approcher. Ces façons sont bonnes pour
« la Vénus de Médicis, la Vénus de Canova, ou bien
« encore la Vénus du Capitole : elles n'ont que des
« charmes; celle-ci a la souveraineté : les unes atti-
« rent, l'autre enchaîne... Je m'étais attendue à voir
« la Diane chasseresse, véritable sœur de l'Apollon
« du Belvédère, comme aussi la Vénus d'Arles;
« mais je ne savais absolument rien de la Vénus de
« Milo, quand j'entrai dans la salle dont elle oc-
« cupe le centre... Je fus sur le point de tomber à
« genoux, et d'adorer... Une larme mouilla mes
« paupières : et n'allez pas attribuer cette émotion
« à une disposition d'un jour. Non; chaque fois que
« j'allais au Louvre, quelque fatiguée que je fusse en
« descendant des galeries supérieures, il me fallait
« entrer là, pour lui payer mon tribut d'hommages.»

*Ida, Comtesse de Hahn-Hahn.*

# CHANTS DU PEUPLE

# EN GRÈCE.

## SECTION SEPTIÈME.

## FÊTES DE L'ANNÉE.

## Α΄.

## ΧΡΙΣΤΟΓΕΝΝΑ.

### Α΄.

Καλὴ ἡμέρα, ἄρχοντες! ἂν ἦναι ὁρισμός σας
Χριστοῦ τὴν θείαν γέννησιν νὰ 'πῶ στ' ἀρχοντικό σας.
Χριστὸς γεννᾶται σήμερον ἐν Βεθλεὲμ τῇ πόλει,
Οἱ οὐρανοὶ ἀγάλλονται, χαίρει ἡ κτίσις ὅλη·
Ἐν τῷ σπηλαίῳ τίκτεται, ἐν φάτνῃ τῶν ἀλόγων,
Ὁ βασιλεὺς τοῦ οὐρανοῦ, καὶ ποιητὴς τῶν ὅλων.
Πλῆθος ἀγγέλων ψάλλουσι τὸ « Δόξα ἐν ὑψίστοις! »
Πρώτη τὸν ἀξιώνεται ἡ τῶν ποιμένων πίστις.

. . . . . .

Ἂν ἦστ' ἀπὸ τοὺς πλούσιους, φλωριὰ μὴν τὰ λυπᾶσθε,
Ἂν ἦστ' ἀπὸ τοὺς δεύτερους ξηντάραις καὶ ζολόταις,
Καὶ ἂν ἦστ' ἀπὸ τοὺς πάμφτωχους, ἕνα ξευγάρι κότταις·
Καὶ σὰς καλονυχτίζομεν, πᾶτε νὰ κοιμηθῆτε·
Ὀλίγον ὕπνον πάρετε, πάλι νὰ σηκοθῆτε.
Στὴν ἐκκλησιὰν νὰ τρέξετε μὲ ἄκραν προθυμίαν,
Καὶ τοῦ θεοῦ ν' ἀκούσετε τὴν θείαν λειτουργείαν.

## I.

## NOEL.

### 1.

Bonjour, seigneurs : si c'est votre bon plaisir, je vais dire à vos seigneuries la naissance divine du Christ.

Le Christ vient aujourd'hui de naître dans la ville de Bethléem. Les cieux sourient, le monde entier se réjouit : dans une grotte, dans une étable est enfanté le Roi du ciel, le Créateur de toute chose. Les anges chantent en foule : « *Gloire au plus haut des cieux !* » C'est la foi des bergers qui la première lui rend hommage. . . . . Si vous êtes riches, ne regardez pas à quelques piastres ; si vous appartenez à la seconde classe, donnez de la petite monnaie ; et si vous êtes tout à fait pauvres, une paire de poules. Et puis, nous vous disons : Bonne nuit ; allez vous coucher. Ne dormez pas longtemps ; car bientôt il faudra vous lever pour courir dévotement à l'église, et pour y entendre les saints offices de Dieu.

## Β'.

Κάτω στὸν φραγγομαχαλᾶν, στοὺς φραγγομαχαλάδες,
Κάθετ' ἕνα κακὸ σκυλὶ κ' ἕν' ὅμμορφο κορίτσι,
Κορίτσι κρυφογγάστρωτο, καὶ κρυφογαστρομένον.
« Τί μῆνα ἐγγαστρώθηκες, τί μῆνα θὰ τὸ κάμῃς; »
« Σεπτέμβρ', Ὀκτώβρι' δροσερὲ, Νοέμβρι' καὶ Δεκέμβρι',
Γενναρι'—γέννα τοῦ Χριστοῦ, πρώτη ἑορτὴ τοῦ χρόνου,
Φλεβάρης—φλέβαις μ' ἄνοιξε ἡ φλέβαις τῶν βυζιῶν μου. »

## Γ'.

Χριστόγεννα, πρωτόγεννα, πρώτη ἑορτὴ τοῦ χρόνου.
Γιὰ 'βγᾶτε', δέτε, μάθετε, ὁποῦ Χριστὸς γεννᾶται,
Γεννᾶται καὶ ἀνατρέφεται μὲ μέλι καὶ μὲ γάλα.
Τὸ μέλι τρώγουν ἄρχοντες, τὸ γάλα οἱ ἀφεντάδες,
Ἀνοῖχτε τὰ κουτακιασας, τὰ κατακλειδομένα,
Καὶ δόστ' ἐμᾶς τὸν κόπον μας ἀπ' τὸ χρυσὸ πουγγί σας.—

2.

Dans le quartier Franc, dans les quartiers des Francs, se trouve un mauvais chien, et une belle jeune fille. Une jeune fille qui a conçu mystérieusement, et qui est mystérieusement enceinte. — « Dans quel mois es-tu devenue enceinte? Dans quel mois dois-tu accoucher? » — « Septembre et l'humide octobre, novembre et décembre sont passés. — Janvier, c'est la naissance du Christ, première fête de l'année. — Février, ouvre mes veines, ouvre les veines de mon sein... »

3.

Noël! Noël! voici Noël, la naissance du Christ, la première fête de l'année. Sortez, voyez, et apprenez que le Christ vient de naître. Il vient de naître, et on le nourrit de lait et de miel. Le miel, les magistrats le mangent; et les seigneurs, le lait. Ouvrez vos coffres-forts, si bien fermés à clef. Et, avec votre bourse d'or, payez-nous notre peine.

# NOËL.

## COMMENTAIRE.

J'étais parti de la ville de Rodosto, située sur les bords de la Propontide, pour atteindre la ville d'Énos, dans le golfe de Samothrace; et, par un des jours les plus froids du mois de janvier 1817, à travers les plaines et les collines qui servent de base aux monts Ganées, je m'acheminais à cheval vers le bourg de Magala, où devait me conduire ma première étape.

Une neige épaisse commença à tomber dans la matinée; je ne m'inquiétai pas de ses premiers flocons, et, déchargeant mes pistolets contre des bataillons d'outardes, je m'amusais de leur course précipitée, suivie de leur vol lent et lourd. Bientôt la neige redoubla; toute trace de chemin disparut

sous ses couches profondes et uniformes. On ne rencontrait plus ni passant, ni berger : à l'entrée de la nuit, le guide hésita sur la direction de la route, et le janissaire protecteur de ma caravane déclara qu'il fallait s'arrêter au premier village.

Il aperçut bientôt dans l'obscurité quelques étincelles qui s'élevaient avec la fumée au-dessus d'un groupe de toits blanchis ; et il alla frapper à la chaumière la plus voisine. On lui indiqua la maison du primat, qui seule pouvait s'acquitter convenablement envers lui du devoir de l'hospitalité.

Grelottant, couvert de glaçons et de givre, je mis pied à terre sur le seuil d'une longue chambre voûtée, où, contre un mur sans cheminée, petillait un grand feu. Le Proestos, plein de compassion pour ma mésaventure, ne me permit d'approcher de l'âtre qu'insensiblement et par degrés. Puis, il fit préparer le repas du soir ; et pendant que je dévorais avec lui ses poissons salés et son fromage, on entendit des voix préluder et se réunir dans la cour que je venais de traverser.

— « La nuit n'est pas meilleure pour les chan-« tres que pour les voyageurs, » me dit le primat en souriant ; et il ordonna aussitôt que les jeunes députés du village fussent introduits. Alors le concert commença, *après boire*, et dura longtemps. Je recueillis ainsi, dictés par mon hôte qui semblait prendre plaisir à ma curiosité, les deux premiers

Noëls qu'on vient de lire, ou plutôt ces fragments de plusieurs Noëls, prolongés au gré de l'improvisateur et proportionnellement à la veillée..

Ces chants religieux se confondent assez ordinairement avec les vœux de bonne année; et le droit d'exprimer les uns et les autres, comme de les faire entendre de porte en porte, se perpétue dans la Thrace pendant tout le mois de janvier. Le primat, en m'instruisant de ces coutumes, y joignait son commentaire, que je notai également.

« Nous mêlons ensemble, me disait-il, Noël, la « Circoncision, le jour des Rois, les fêtes qui com- « mencent l'année, comme celles qui la terminent. « Vous l'entendez, dans nos chants campagnards la « naissance du Christ est célébrée non comme la « fête la plus solennelle de l'année, mais comme la « première en date. Observez aussi, continua-t-il, « ce mauvais chien et cette jeune fille qui figu- « rent l'un auprès de l'autre : c'est Hérode, le per- « sécuteur des saints Innocents, et la Panagia. » Enfin, le calembour du mois de février (nommé *Phlébaris* parce qu'il ouvre les *phlèbes*, ou les veines de l'allaitement) n'échappa point à ses explications.

Les commentaires du Proestos ne me semblent pas de nature à me dispenser des miens : j'observe donc, à mon tour, 1° que les deux premiers vers du premier Noël sont une espèce de préambule obligé de tous les vœux qui reviennent au jour de l'an, comme

à la fête de nom du Maître ou du Supérieur, s'appliquant en tête ou en queue à toutes les chansons de souhaits improvisés ou traditionnels.

2° Que les Paras sont une petite monnaie en cuivre argenté, ronde, légère, et mince comme une feuille : soixante Paras composaient, de mon temps, une Piastre de dix-huit sols, qui, par une dépréciation successive, en est venue à ne valoir plus que vingt-cinq centimes.

Le troisième Noël est le premier en tête d'un petit recueil de ces cantiques communs à toutes les provinces de la Grèce, où les Noëls nés chaque année meurent presque tous avec l'hiver : recueil que j'ai rapporté de l'Orient, et auquel je n'ai pas cru devoir faire d'autre emprunt.

## Β'.

## Ο ΑΓΙΟΣ ΓΕΩΡΓΙΟΣ.

Γαμβρέ μου καλορίζικε, νὰ ζήσῃς νὰ γηράσῃς,
Τὴν νέαν ποῦ ἀπόλαυσες καλὰ νὰ ἀπεράσῃς.
Ἂράξες εἰς τὸν λιμένα, φουρτοῦναις δὲν θὰ ἰδῇς,
Ἔρωτα νὰ μὴν φοβᾶσε πλέον εἰς τὸ ἐξῆς.
Γαμβρὲ, πιὰ νὰ τὴν χαίρεσε 'νύμφην τὴν ἐδικήν σου,
Γιατὶ τὴν στεφανώθηκες κατὰ τὴν θέλησίν σου.
Μὲ ὅλην τὴν βουλήσιν σου τὴν στεφανώθηκες,
Καὶ εἰς τὴν νέαν τοιαύτην ἐπαραδόθηκες.
Νὰ ζῆστε νὰ γηράσητε, νὰ διῆτε ἀπογόνους,
Ν' ἀφήσετε στὴν γενεὰν υἱοὺς καὶ κληρονόμους.
Νὰ διῆτε ἀπογόνους, καὶ νὰ γηράσητε,
Κι' οἱ δύω με μιὰ γνώμην νὰ ἀπεράσητε.
Ἂν θέλετε νὰ ζήσετε, τὸν κόσμον νὰ χαρῆτε,
Νὰ μὴν θυμόνετε ποτὲ νὰ μὴν μελαγχολῆτε.
Χαρὰ καὶ ἡ ὁμόνοια καὶ ἡ ἄκρα συμφωνία
Εἰς δύω ὑποκείμενα εἶναι μιὰ βασιλεία.

## II.

## LE JOUR DE SAINT-GEORGES.

O bienheureux époux, vis, vieillis, et passe bien ton temps avec la jeune fille que tu possèdes! Tu es au port; tu n'auras plus d'orages; et tu ne craindras plus désormais l'amour. — Heureux époux, pour jouir mieux encore de ton bonheur, songe que tu as pris ton épouse selon ta volonté. C'est de ton plein gré que tu l'as couronnée, et que tu lui as livré ton cœur.

Vivez, vieillissez ensemble! laissez après vous des fils et des héritiers! Puissiez-vous voir vos petits-enfants, puissiez-vous vieillir avec eux, et tous les deux n'avoir qu'une seule et même pensée! Pour bien vivre et jouir du monde, ne vous grondez et ne vous attristez jamais. Avoir à deux joie et bon accord en ménage, c'est être rois!

## LE JOUR DE SAINT-GEORGES.

### COMMENTAIRE.

La fête de Saint-Georges, le 5 mai, est en Grèce le jour particulièrement destiné aux mariages, comme les jours de Saint-André en Allemagne et de Saint-Joseph en Italie.

Voici un des compliments nuptiaux chantés à cette époque de l'année, et qui varient suivant les localités. C'est une sorte de paraphrase du très-court fragment d'épithalame que nous a légué Sapho.

« Heureux époux! voilà les noces terminées suivant tes vœux; et tu possèdes la jeune fille qui « faisait ton désir. »

J'ai choisi ce chant nuptial, après en avoir retranché quelques longueurs, et j'y ai joint seulement les stances qui montrent et suivent les cérémonies de la noce dans tout leur développement. Ces coutumes se reproduisent presque sous les mêmes formes dans le Midi, et particulièrement en Gascogne.

## Γ'.

## ΤΡΑΓΟΥΔΙΑ ΤΟΥ ΓΑΜΟΥ.

### Α'.

Ὅταν κτενίζουν τὴν νύφη.

Ἔχεις μαλλιὰ τετράξανθα,
'ς τῆς πλάταις σου ῥιμμένα,
'ποῦ σ' τὰ κτενίζουν οἱ ἄγγελοι
Μὲ τὰ χρυσᾶ τὰ κτένια.

### Β'.

Ὅταν ἐνδύνουν τὴν νύφη.

Ὄντας σ' ἐγέννα ἡ μάννα σου,
Ὅλα τὰ δένδρ' ἀνθοῦσαν,
Καὶ τὰ πουλάκια 'ς τῆς φωλιαῖς
Κ' ἐκεῖνα κελαειδοῦσαν.

## III.

## CHANTS DES NOCES.

### 1.

**Pendant qu'on peigne la mariée.**

Tu as des cheveux quatre fois blonds, qui tombent sur tes épaules.

Les anges les peignent avec des peignes d'or.

### 2.

**Pendant qu'on habille la mariée.**

Quand ta mère te mit au monde, tous les arbres fleurirent.

Et les petits oiseaux eux-mêmes chantèrent dans leurs nids.

Γ'.

Ὅταν στολίζουν τὴν νύφη.

Ὄντας σ' ἐγέννα ἡ μάννα σου,
Ὁ ἥλιος ἐκατέβη,
Καὶ σ' ἔδωκε τὴν εὐμορφιὰ,
Καὶ πάλι μετανέβη.

Δ'.

Ὅταν ἀποστολίσουν τὴν νύφη.

Σήμερα λάμπ' ὁ οὐρανὸς,
Σήμερα λάμπ' ἡ 'μέρα,
Σήμερα στεφανόνεται
Ἀετὸς τὴν περιστέρα.

Ε'.

Ὅταν δίδουν τὴν νύφα τῷ γαμβρῷ.

Ἐπήραμεν τὴν πέρδικα
Τὴν πενταπλουμισμένην,
Κ' ἀφήκαμεν τὴν γειτονιὰ
Σὰν χώραν κρουσευμένην.

3.

Pendant qu'on pare la mariée.

Quand ta mère te mit au monde, le soleil s'abaissa.

Il te donna la beauté, puis il remonta dans les cieux.

4.

Quand on congédie la mariée.

Aujourd'hui brille le ciel; aujourd'hui brille le jour.

Aujourd'hui l'aigle épouse la colombe.

5.

Quand on donne la mariée au marié.

Nous avons enlevé la perdrix, la perdrix aux cinq couleurs.

Et nous avons laissé son voisinage semblable à un pays dépeuplé.

## ς'.

### Τραγοῦδι τῆς μητέρας.

Ἀνοῖξαν οἱ ἑφτ' οὐρανοὶ,
Τὰ δώδεκ' Εὐαγγέλια,
Κ' ἐπῆραν τὸ παιδάκι μου
Μέσ' ἀπ' τὰ δυό μου χέρια.

6.

Chanson de la mère.

Les sept cieux se sont ouverts, comme les douze évangiles.

Et ils ont pris mon enfant au milieu de mes deux bras.

## CHANTS DES NOCES.

### COMMENTAIRE.

Couronner une jeune fille, c'est l'épouser. En Grèce, le fiancé pose la couronne sur la tête de la fiancée; en Gascogne, ce sont les amies de la Nobi (Nyphi en Grec moderne) qui placent elles-mêmes la couronnelle, ornement vert, rouge ou bleu, rarement blanc, composé de fleurs imitées, ou d'immortelles, comme le voulait la déesse Junon *la Nopcière*. La coiffe qui la supporte est ornée de paillettes soutenues par des fils d'argent ou d'or, qui jouent et scintillent au moindre mouvement. Cette couronne s'attache par des épingles que chaque convié place à son tour, pendant que les assistants chantent ce couplet qui fait palpiter le cœur des jeunes filles de regret, d'envie, ou d'espoir.

« Boutan ly la couroune,
« La que soun Pay ly doune,
« Ta bien ly esta.
« Lous ueils de la Noubiette
« Diouen ploura.

« Mettons-lui la couronne que lui donne son « père, et qui lui sied si bien. Les yeux de la petite « fiancée doivent pleurer. »

Ce chant nuptial rappelle le magnifique Épithalame inspiré par Hélène, que Théocrite a consacré au plus mauvais ménage de l'antiquité, et la sentence où Théognis décerne à son ami Cyrnus, comme à lui-même, deux brevets de maris satisfaits.

« Rien de si doux dans la vie qu'une bonne « femme! Vous et moi, Cyrnus, nous possédons la « preuve de cette vérité (1). »

La Bruyère, moins galant moraliste que le poëte de Mégare, a dit : « Il n'y a qu'une bonne femme « dans le monde. Chaque mari doit croire qne « c'est la sienne. » Et c'est encore une imitation des penseurs antiques : « Chaque mari fait l'éloge de « sa femme, et se moque de la femme d'autrui (2). »

(1) Οὐδὲν Κύρν' ἀγαθῆς γλυκερώτερον ἐστὶ γυναικός.
Μάρτυς ἐγὼ, σὺ δέ μου γίγνου ἀληθοσύνης. THÉOGNIDE, v. 1224.

(2) Τὴν ἣν δ' ἕκαστος αἰνέσει μεμνημένος
Γυναῖκα, τὴν δὲ θατέρου μωμήσεται. SIMONIDE.

## Δ'.

### ΧΕΛΙΔΟΝΙΣΜΑ.

Χελιδόνι ἔρχεται ἀπ' τὴν μαύρην θάλασσαν,
Θάλασσαν ἀπέρασε, πύργον ἐθεμέλιωσε,
Κάθησε κ' ἐλάλησε· Μάρτη, Μάρτη χιονερὲ,
Καὶ Φλεβάρη βροχερέ.
Ὁ Ἀπρίλης ὁ γλυκὺς ἔφθασε, δὲν 'ναι μακρυά·
Τὰ πουλάκια κελαδοῦν, τὰ δενδράκια φυλλανθοῦν,
Τὰ ὀρνίθια νὰ γεννοῦν ἄρχησαν καὶ νὰ κλωσσοῦν,
Τὰ κοπάδια ἀρχινοῦν ν' ἀναβαίνουν 'ς τὰ βουνά,
Τὰ κατζίκια νὰ πηδοῦν καὶ νὰ τρώγουν τὰ κλαδιά.
Ζῶα, ἄνθρωποι, πουλιὰ χαίρονται ἀπὸ καρδιᾶς·
Ἔπαυσαν ἡ παγωταῖς καὶ τὰ χιόνια κι' ὁ βορεᾶς.
Μάρτη, Μάρτη χιονερὲ καὶ Φλεβάρη λασπηρέ!
Ἤρθ' Ἀπρίλης ὁ καλὸς, Μάρτη, πρίτζ! Φλεβάρη, πρίτζ!

## IV.

## CHANT DE L'HIRONDELLE.

L'Hirondelle arrive de la mer Noire. Elle a passé la mer; elle a fondé une tour, s'y repose, et dit : « Mars, mars neigeux, et toi, pluvieux « février; voici le doux avril qui s'annonce et « n'est pas loin. Les petits oiseaux gazouillent; « les arbustes verdissent; les poules commen- « cent à glousser et à pondre. Les troupeaux s'a- « cheminent vers les montagnes; les chevreaux « bondissent, et broutent les premiers bourgeons. « Animaux, oiseaux et hommes, se livrent à la « joie du cœur. La glace, la neige, et le vent « du nord, ont cessé. Mars, mars neigeux, et toi « boueux février; voici le bel avril qui arrive. « Hors d'ici février, hors d'ici mars! »

Le *pritz* du dernier vers est un bruit de la langue contre les dents, bien plus qu'un mot. C'est une sorte d'onomatopée significative, dont la grâce particulière demeure sans équivalent en français.

# CHANT DE L'HIRONDELLE.

## COMMENTAIRE.

Les hirondelles ont, presque autant que les rossignols, occupé les poëtes de toutes les époques et de tous les pays. Le divin vieillard de Céos leur consacre deux de ses odes les plus gracieuses, et saint Grégoire de Nazianze, un de ses vers les plus élégants (1).

Là, elles ne figurent pas seulement comme messagères du printemps, leur privilége incontesté, mais encore sous le nom de fleurs, ou ornement de l'automne. Ronsard et ses imitateurs célébrèrent, à leur tour, les Arondelettes : Florian en fit la plus populaire de ses romances; et Lamartine, une ins-

(1) Εἴαροι ἄγγελοί εἰσι χελιδόνες, ἄνθος ὀπώρης.
S. Grégoire de Nazianze.

piration mélancolique de sa vingtième année. Enfin une mélodie rapportée de l'Orient, et habilement modifiée par Félicien David, vient de les remettre en honneur, et, à tous ces titres, elles mériteraient sans doute une dissertation en règle.

Je ne pousserai pas mon commentaire jusqu'à cette savante extrémité; je ferai uniquement observer que les Latins et Virgile lui-même, bien qu'il les traite en sanglantes ennemies de ses chères abeilles, ont presque toujours parlé convenablement de l'hirondelle, ou du moins exprimé pour elle une certaine sympathie. Les Grecs, au contraire, si touchés des merveilleux talents de sa sœur Philomèle, en ont usé fort mal avec l'autre fille de Pandion; et le doux Anacréon lui a dit de véritables injures.

On remarquera en passant quelle ruse de style il me faut employer pour éviter de me prononcer sur la question d'aînesse entre Philomèle et Progné. Je ne prends pas même parti dans la querelle de leurs noms; car Apollodore, Conon et Aristophane soutiennent que Philomèle fut changée en hirondelle, et que Progné devint rossignol. Le litige s'agite encore, et, au dire de l'archevêque Eugénios Bulgaris, il s'élève autant d'autorités pour l'une de ces traditions mythologiques que pour l'autre (1).

(1) Eugénios Bulgaris, *Traduction grecque des Géorgiques*, note sur le vers 17 du IV^e^ livre.

Or, je l'avoue, le principal grief dirigé contre l'hirondelle, s'il venait à être constaté, deviendrait à mes yeux son premier mérite. On l'accuse de ne faire qu'une bouchée de la cigale, de la cigale vouée aux Muses, de cette cigale à qui les poëtes prodiguent les plus brillants éloges et les plus vives couleurs. Mais, avant moi, P. L. Courier, l'helléniste, a pris en main la cause de Progné.

« Les hirondelles ne mangent point de cigales, » dit-il brusquement; « mais il y a en Grèce un oiseau « appelé guêpier, que l'auteur a pu prendre pour « une hirondelle. »

« Cet auteur contredit n'est autre que Longus, le peintre fidèle de la nature; et pourtant Buffon plus tard a confirmé ses assertions. Je me borne à cette remarque, en regrettant que M. Courier ait, de son autorité privée, introduit un guêpier dans l'un des plus gracieux épisodes des *Pastorales*, lorsque Longus lui-même a pris soin de répéter par trois fois le nom irrécusable de l'hirondelle.

La cigale, il est vrai, a pour elle presque tous les écrivains antiques : Hésiode vante ses ailes d'azur, et n'a pas prononcé un mot en faveur de l'hirondelle. Anacréon, qu'on ne saurait trop nommer quand il s'agit de poésies populaires, intitule les cigales, mélodieux prophètes de l'été. Socrate même, dans le récit d'une singulière légende, nous apprend, par la voix de Platon, « que les cigales furent des hommes

« autrefois, et chantent sans manger ni boire jus-
« qu'à leur mort, après laquelle elles vont rejoindre
« les Muses, dont elles sont les interprètes et les fa-
« vorites (1). » J'ai lu aussi quelque part qu'un certain Eunomos avait engagé à Delphes une lutte de chant, et qu'une des sept cordes de sa lyre ayant cassé, une cigale arriva en volant, prit la place de la corde cassée, et fit triompher l'heureux chanteur (2). Je veux bien convenir que le cri des cigales en Orient (car je ne dirai jamais qu'elles chantent, même lorsqu'elles *s'enivrent de rosée*) possède je ne sais quoi de plus sonore et de plus musical que les fredons stridents et continus dont elles assourdissent notre climat : j'en ai fait moi-même l'observation en Grèce, sans pouvoir m'en rendre compte; mais je n'oublie pas que les poëtes latins ont glissé l'épithète de *Rauca* (rauque) parmi les attributs de la cigale; et, malgré toute ma déférence envers les médailles d'Athènes, je me refuse tout à fait à convertir l'insecte bruyant et monotone en disciple et acolyte d'Apollon.

Enfin, je pardonne à Théocrite, ami des images pastorales, de faire dire par un berger, à son rustique confrère, qu'il chante mieux que les cigales (3); mais, contre mon habitude, j'en veux cette fois à Homère,

(1) Platon, *Phædrus*.
(2) Photius, *Conon, Narrat.* 5.
(3) Théocrite, *Idylle* I, v. 148.

qui, sans ironie et sans malice, a mis leur éloquence au même rang que celle des plus habiles orateurs troyens (1).

L'antiquité, si partiale pour leur proie prétendue, accumula les reproches contre les voraces hirondelles, bien que leur retour fût un signe universel de bonheur et d'espérance; et qu'alors, comme aujourd'hui, ce fût à qui verrait la première voltiger. L'hémistiche qui commence la chanson antique, comme la chanson moderne, pourrait même (tant le sentiment de joie qu'excite leur réapparition est naturel et ancien!) passer pour un emprunt ou un plagiat fait à Aristophane. « Regardez, enfants, » dit un rusé compère, rival du célèbre Cléon dans la comédie des Chevaliers, « ne voyez-vous pas le printemps? voilà « l'hirondelle! Et pendant que les badauds lèvent le « nez en l'air, le maître-filou escamote ce qu'il « trouve à sa convenance (2). »

Innocents oiseaux, complices involontaires de la fraude! on les taxait d'ingratitude parce que, logeant sous nos toits, cohabitation qu'un proverbe grec proscrit sous les prétextes les plus superstitieux (3), elles n'étaient pour les hommes d'aucun profit apparent : on les classait au-dessous de la ci-

(1) Homère, *Iliade*, liv. III, v. 151.
(2) Aristophane, *Chevaliers*, v. 445.
(3) Ὁμωρόφιους χελιδόνας μὴ ἔχειν.
« N'habitez pas avec les hirondelles. »

gogne, qui s'apprivoise et fait la guerre aux reptiles; on les faisait descendre, en raison de leur caractère indocile et farouche, au niveau des mouches les plus importunes tandis qu'on ne peut que les louer grandement de nous affranchir, autant qu'il dépend d'elles, de ces hôtes parasites. Enfin, si mon suffrage ne peut lutter contre toutes ces malveillantes allégations de Pythagore que Plutarque nous a transmises (1), je dois dire cependant que dans notre siècle on a mieux apprécié les hirondelles; on a constaté le bienfait de leur présence, et, pour les réhabiliter tout à fait, j'évoque en leur honneur le souvenir du Génie.

—En 1822, par un des jours les moins nébuleux de l'été de Londres, M. de Chateaubriand me proposa de l'accompagner dans sa promenade aux ombrages les moins fréquentés de Kensington-Gardens : il s'arrêta longtemps aux bords de Serpentine-River, occupé à regarder les jeux des hirondelles sur la surface unie du petit lac; puis, se trouvant dans une veine d'expansion toujours fort rare chez lui : — « Connaissez-vous, me dit-il, la *physiologie* « de l'hirondelle, s'il faut parler comme notre siècle, « tracée par la main de Buffon ? »

Or, il advint que, dès mon enfance passée à la campagne au milieu des hirondelles, j'avais enre-

(1) Plutarque, *Banquets*, liv. VIII, sect. VII.

gistré dans ma mémoire d'écolier ce brillant paragraphe que je répète ici, et dont je récitai les principaux traits.

« L'hirondelle sent que l'air est son domaine; elle « en parcourt toutes les dimensions, et dans tous « les sens, comme pour en jouir dans tous les dé- « tails; et le plaisir de cette jouissance se marque « par de petits cris de gaieté. Tantôt elle donne la « chasse aux insectes voltigeants, et suit avec une « agilité souple leur trace oblique et tortueuse, ou « bien quitte l'un pour courir à l'autre, et happe en « passant un troisième. Tantôt elle rase légèrement « la surface de la terre et des eaux, pour saisir ceux « que la pluie ou la fraîcheur y rassemble; tantôt « elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau « de proie par la flexibilité preste de ses mouve- « ments : toujours maîtresse de son vol dans sa « plus grande vitesse, elle en change à tout instant « la direction; elle semble décrire au milieu des airs « un dédale mobile et fugitif, dont les routes se croi- « sent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se « heurtent, se roulent, montent, descendent, se per- « dent et reparaisent pour se croiser, se rebrouiller « encore en mille manières, et dont le plan, trop « compliqué pour être représenté aux yeux par l'art « du dessin, peut à peine être indiqué à l'imagina- « tion par le pinceau de la parole. »

M. de Chateaubriand écouta ma récitation comme

l'écho d'un souvenir de son jeune âge : puis, après un moment de silence : — « Tout cela, c'est du style affecté, croyez-moi ; le travail de l'esprit s'y montre au moins autant que l'observation de la nature. Que sont ces « agilités souples, suivant la trace obli- « que et tortueuse des insectes voltigeants? » cette « flexibilité preste?... » ce redoublement d'épithètes et de verbes pittoresques qui se rebrouillent, pour dire comme Buffon ? J'aime mieux (et, en cela comme en bien d'autres choses, je prends pour mon patron Alceste le misanthrope), oui, j'aime mieux la chanson grecque toute naïve :

« Voici venir l'hirondelle, qui ramène les beaux « jours; blanche sous le ventre, noire sur le dos. « Ouvrez, ne dédaignez pas l'hirondelle. »

« Au reste, continua-t-il, ce matin, vers l'aube, rêvant éveillé dans mon lit, selon ma coutume, je me suis imaginé entendre une hirondelle gazouillant sur le volet de ma fenêtre; c'était peut-être un de ces moineaux noircis de fumée qui nichent dans les cheminées de Londres, et qui, au centre de la civilisation anglaise, perdent leur couleur, comme tant d'autres animaux y laissent leur naturel, et presque leur instinct.

« Quoi qu'il en soit de mes illusions, je me suis mis de rêve en rêve à converser avec l'hirondelle, travestie en moineau, et je lui ai adressé des paroles que je suis allé écrire, dès *que le jour plus grand*

*m'a frappé et éclairé* (1). Les voici. Relisons-les à l'ombre, au milieu des bois; c'est le lieu véritable de la scène. »

Et l'ambassadeur me tendit un papier sillonné tout de travers par les grosses lignes de son écriture si familière à mes yeux, si lisible même dans son incorrection, préférée par Louis XVIII à toute autre, et que je déchiffrais journellement sur les brouillons raturés de ses dépêches. Voici ce que je lus :

— « Hélas! ma chère hirondelle, je suis un pauvre « oiseau mué, et mes plumes ne reviendront plus. « Je ne puis donc m'envoler avec toi : trop lourd de « chagrins et d'années, me porter te serait impossible. « Et puis, où irions-nous? Le printemps et les beaux « climats ne sont plus de ma saison. A toi, l'air et « les amours; à moi, la terre et l'isolement. Tu « pars : que la rosée rafraîchisse tes ailes! qu'une « vergue hospitalière se présente à ton vol fatigué, « lorsque tu traverseras la mer d'Ionie! Qu'un oc- « tobre serein te sauve du naufrage! Salue pour « moi les oliviers d'Athènes et les palmiers de « Rosette. Si je ne suis plus quand les fleurs te « ramèneront, je t'invite à mon banquet funèbre. « Viens, au soleil couchant, happer des moucherons « sur l'herbe de ma tombe. Comme toi, j'ai aimé la « liberté, et j'ai vécu de peu. »

(1) Vers d'*Athalie*.

Je battis des mains à cette inspiration antique, aussi élégante et primitive qu'une idylle de Théocrite, aussi gracieuse et plus mélancolique qu'une ode d'Anacréon, harmonieuse autant que les vers de Racine et de la Fontaine; et, comme à la fin de mon enthousiasme je m'étais mis à sourire : — « Qu'est-« ce donc? me dit l'auteur alarmé; quelque négli-« gence? » — Oh! non, répliquai-je; mais c'est ce *je vis de peu* qui m'embarrasse, et sur lequel pourtant la phrase tombe avec tant de naïveté et d'effet. — « Eh bien? » reprit M. de Chateaubriand avec vivacité. — « Avez-vous donc oublié si vite que le duc d'York, héritier présomptif de la couronne, dîne chez vous ce soir, et que nous avons hier dressé ensemble, sous la dictée de notre célèbre Montmirel, l'édifice du plus splendide festin qui ait jamais embaumé les cuisines et honoré les annales de la diplomatie? — « Ah! c'est vrai, » me répondit sérieusement le poëte; « je n'y songeais pas ce matin. »

Un si délicieux tableau ne devait pas périr; et je l'ai retrouvé dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, autrement encadré sans doute, mais toujours amené par la réminiscence de la chanson grecque, dont M. de Chateaubriand faisait un cas tout particulier.

Je retourne au *Chélidonisme* chanté par les enfants à l'arrivée de la belle saison; ils y ajoutaient le jeu de l'hirondelle aussi. Façonnant en bois une figure grossièrement taillée, ils l'attachaient à

une sorte de moulinet, et là faisaient tourner rapidement à l'aide d'un fil. Ils s'arrêtaient ainsi à chaque maison, criant : Voici l'hirondelle ! Et cette explication à demi satisfaisante d'une tradition peu connue, ressort d'une récente découverte faite parmi les peintures ressuscitées d'Herculanum.

Maintenant en Grèce on confond parfois, en raison sans doute d'une même date, le chant de l'hirondelle avec la chanson du premier Mars ; et j'ai, en les confondant moi-même, renvoyé à l'hirondelle moderne les vers antiques qui auraient dû figurer parmi les scolies, et qu'Athénée nous a conservés sous le nom de *Chélidonisma :* en voici la traduction commencée par M. de Chateaubriand.

### Chélidonisme d'Athénée.

« Voilà, voilà l'hirondelle qui ramène les beaux « jours et la belle saison : blanche sous le ventre, « noire sur le dos.

« Que votre riche maison n'aille pas refuser des « gâteaux de figues, des litres de vin, des corbeilles « de pain et de fromage en l'honneur de l'hirondelle, « qui accepte le bouillon aussi !

« Faut-il partir, ou prendre ce que vous nous don- « nerez ? Si vous ne donnez pas, nous resterons. « Nous enlèverons la porte et son linteau, ou bien « votre femme assise en dedans. Elle est petite, et

« ce sera facile. Mais si vous donnez, donnez beau-
« coup. Ouvrez, ouvrez à l'hirondelle; nous ne som-
« mes pas des vieillards, mais des enfants. »

Et pendant que je recueille ces vers antiques, hommage aux hirondelles de l'Orient, deux hirondelles d'Aquitaine, accroupies au soleil sur le bord de ma fenêtre, entonnent leur ramage matinal. Je retrouve en elles cette génération qui vit mon enfance, et se perpétua sous les vieilles poutrelles de mon nid paternel. Chaque année, vers la fin de mars, et presque au même jour, je les vois arriver je ne sais d'où. J'entends les premiers cris du retour et de la reconnaissance. Amies de plus d'une saison, elles ne s'effrayent ni de m'apercevoir ni de m'approcher; et tandis que, s'emparant gaiement de l'immensité et de la sérénité de l'air, elles élèvent leur famille pour les mêmes plaisirs, je compte mes années évanouies, je descends tristement vers la fin et l'oubli; et j'ai pour tout adoucissement à mes pensées le souvenir de la jeunesse envolée qu'un oiseau me rappelle... Tant d'amertumes et si peu de douceurs!

## Ε'.

## ΤΡΑΓΟΥΔΙ ΤΟΥ ΑΙΒΑΣΙΛΙΟΥ.

Ἐδῶ 'ποῦ τραγουδήσαμε, πέτρα νὰ μὴ ραΐσῃ,
Κι' ὁ νοικοκύρης τοῦ σπητιοῦ χίλιους χρόνους νὰ ζήσῃ.
Αὐθέντη μου εὐγενικὲ, 'π' ἔχεις μεγάλι χάρι,
ποῦ σ' ἔχομε 'ς τὸν τόπο μας, σὰν τὸ λαμπρὸ φεγγάρι,
Ἄνοιξε τὸ πουγγάκι σου, τὸ μάργαριταρένιο,
Ἂν ἔχῃς γρόσια, δός 'μάς τα· ἂν ἔχεις καὶ παράδες,
Ἂν ἔχῃς καὶ γλυκὸ κρασὶ, 'βγάλε νὰ μᾶς κεράσῃς.
Πολλὰ εἴπαμε τ' αὐθέντη μας, ἂς ποῦμ' καὶ τῆς κυρᾶς μας.
Κυρὰ σεμνὴ, κυρὰ τρανὴ, κυρὰ καμαρωμένη!
Κυρὰ ν' ὄντας ἐβούλιοσουν γιὰ νὰ 'νδυθῇς ν' ἀλλάξῃς,
Ἡ φάσσα φέρνει τὸ νερὸ, κ' ἡ κίσσα τὸ σαποῦνι,
Κ' ἡ πέρδικα ἡ ὡριόπλουμη φέρνει τὰ τρία ροῦχα·
Τὸ κόκκινο, τὸ πράσινο, τ' ἄσπρο καὶ τὸ χιονάτο.

## V.

## CHANT DU JOUR DE SAINT-BASILE.

Là où nous avons chanté, que jamais pierre ne se crevasse, et que le maître de la maison vive pendant mille ans! O mon noble seigneur, qui avez tant de complaisance; vous qui êtes pour notre endroit comme un beau clair de lune, ouvrez votre petite bourse ornée de pierres précieuses; si vous y avez des piastres, donnez-nous-les, même si vous n'aviez que des paras; si vous avez du vin doux, tirez-le pour nous le verser.

Nous avons dit beaucoup pour notre seigneur; disons aussi pour notre dame. — Dame vénérable, dame haute, dame puissante! — Madame, quand vous voulez faire votre toilette, le ramier porte l'eau, et la pie le savon. Puis la perdrix au beau plumage vous apporte vos trois vêtements, — le rouge, le vert, et le blanc comme neige.

Κυρὰ, ν' ὄντας ἐκίνησες, νὰ πᾶς 'ς τὴν ἐκκλησία,
Βάνεις τὸν ἥλιο πρόσωπο, καὶ τὸ φεγγάρι στήθη,
Καὶ τοῦ κοράκου τὸ φτερὸ βάνεις καμαροφρύδι.
Ἡ στράτα ῥόδα γέμισε, κ' ἡ ἐκκλησιὰ τὸ μόσχο.
Κυρὰ, ν' ὅπ' ὤχεις τοὺς υἱοὺς, ὁ θεὸς νὰ σ' τοὺς χαρίνῃ,
Κι' ὁ μέγας ἅγιβασίλης, νὰ σ' τοὺς πολυχρονήσῃ.

Madame, quand vous vous mettez en mouvement pour aller à l'église, votre visage est le soleil, votre sein la lune; l'arc de votre sourcil est une aile de corbeau. La rue se remplit de roses, et l'église de parfums.

Madame, vous qui avez des fils, que Dieu leur donne sa grâce, et que le grand Saint-Basile les fasse vivre mille ans!

## ς'.

## ΤΡΑΓΟΥΔΙ ΤΩΝ ΝΑΥΤΩΝ.

Ἐσένα πρέπ' ἀφέντη μου, φρεγάδα ν' ἀρματώσῃς,
Νἄχῃ τὴμ πρύμνη του ψηλὴν, τὴμ πλώρη σὰν λεοντάρι,
Νἄχῃ κατάρτια προύζινα, καὶ ξάρτια συρματένια,
Καὶ τὰ πανιὰ μεταξωτὰ, κι' ἀντέννας ἀτζαλένιαις·
Στὴμ πλώρη κάθετ' ὁ Χριστὸς, στὴν μέσ' ἡ Παναγία
Καὶ 'πίσω στὸ τεμόνι του κάθητ' ἅγιος Νικόλας.
Στὴν Ἐγγλεντέρα νὰ διαβῇς, φλουρὶ νὰ τὴν φαρτώσῃς
Χρόνους πολλοὺς νὰ χαίρεσαι πάντα εὐτυχισμένος,
Σωματικὰ καὶ ψυχικὰ νὰ ἦσαι πλουτισμένος.
Ἐδῶ πουῦ τραγουδήσαμε, καρφὶ νὰ μὴν ῥαγίσῃ,
Κι' ὁ καπετάνος καραβιοῦ πολλοὺς χρόνους νὰ ζήσῃ!

## VI.

## CHANT DES MATELOTS.

Oh! puissiez-vous, monseigneur, armer une frégate qui ait la poupe mince, et la proue comme un lion! qui ait des mâts de bronze, des haubans en fil de fer, des voiles de soie, et des antennes d'acier. Que le Christ soit à l'avant, la Panagia au milieu, et Saint-Nicolas près du timon à l'arrière!

Puissiez-vous ainsi naviguer vers l'Angleterre, et remplir votre frégate de ducats! pour vivre ensuite de longues années, content et heureux, enrichi de tous les dons de l'esprit et du corps!

Du vaisseau où nous chantons, que jamais clou ne tombe; et que le capitaine vive de longs jours!

# CHANTS DE SAINT-BASILE ET DES MATELOTS.

## COMMENTAIRE.

Le jour de Saint-Basile, ou du premier de l'an, est en Grèce, comme en France, une des plus joyeuses solennités. Deux heures avant l'aurore, les cloches sonnent, ou les crécelles bruissent. Chacun revêt en chantant ses plus beaux habits. Les jeunes filles, que les coutumes orientales retiennent, pendant toute l'année, derrière leurs jalousies, émancipées par l'influence de Saint-Basile, s'échappent de leurs prisons, et paraissent librement dans la rue ou dans le village; puis le soir, quand l'église se ferme après des cérémonies et des chants prolongés, les garçons vont, par bandes toujours en chantant, frapper aux maisons voisines, et quêter aux portes en l'honneur de Saint-Basile.

Après avoir remarqué dans le Chant des Matelots :

1° Que le vin doux réclamé par les chanteurs est à Noël un vin âgé de peu de semaines, et qu'alors il se présente sous la forme d'un liquide boueux, et dans quelques provinces sous le nom de Mousto, mot latin grécisé, *mustum*, en français, le moût ;

2° Que l'image de la dame qui se met en mouvement pour se rendre à l'église représente à merveille la démarche grave et pompeuse des matrones grecques, d'autant plus respectées qu'elles s'acheminent plus lentement, et traînent avec plus de bruit leurs doubles pantoufles brodées ;

Je passe à des considérations générales. — De l'île de Rhodes où le Chélidonisme (1) avait pris naissance, et d'où venait primitivement aussi une autre chanson quêteuse nommée Coronisme, l'usage s'en étendit bientôt à la Grèce entière. La même tradition s'y retrace de nos jours dans sa pureté originelle ; et tout m'autorise ici à suivre mon incorrigible penchant, et à la faire remonter jusqu'à Homère.

En effet, le Chélidonisme d'Athénée est-il autre chose que la mendiante d'Homère, Irésione, qu'il composa dans l'île de Samos, et qu'il chantait aux portes des riches maisons, accompagné des enfants

(1) D'où le verbe χελιδόνιζειν, *chanter l'hirondelle*.

des plus illustres insulaires? Car le divin aveugle chantait aussi, comme il le dit lui-même, pour un salaire (1). Voici les derniers vers de l'Irésione, tels que le biographe anonyme d'Homère les rapporte à la suite des récits d'Hérodote :

— « Je reviendrai, je reviendrai vers vous chaque « année, comme l'hirondelle. Je suis arrêté sur le « seuil de votre palais, pour que vous me donniez. « Sinon, nous n'y resterons pas; car nous n'y som- « mes pas venus pour y demeurer. » —

Est-ce en traversant l'antique Phocée, et par l'intermédiaire des colonies grecques, que la tradition quêteuse a pénétré, sous le cortége de tant de mots helléniques, dans nos contrées gasconnes, où se chante, de porte en porte vers Noël, une requête à peu près pareille? Je ne saurais l'affirmer; et pourtant sur les rives de la Garonne, comme sur les bords de la mer Égée, le chant traditionnel demande chaque année des litres de vin, des corbeilles de pain, et même des gâteaux de figues.

La coutume grecque se rapproche plus encore de la chanson moderne du premier janvier, dont je cite immédiatement quelques exemples, renonçant à la reproduire dans ses innombrables variantes. En effet, immuable dans ses souhaits et dans ses louanges envers le riche propriétaire, le chant du

(1) Εἰ μὲν δώσετε μισθὸν, ἀείσω.

premier de l'an varie néanmoins dans ses expressions, suivant la patrie ou la profession du chanteur; mais il est presque constamment précédé d'une invocation à Saint-Basile, patron du premier jour de l'année grecque. Même coutume en Russie.

« Les temps de Noël aux Rois arrivèrent, » dit le poëte Pouchkine, « voilà de la joie!... Et cet antique « chant : Là demeurent des paysans riches qui ra- « massent l'argent avec la pelle. Que celui que nous « chantons soit content et glorieux! etc., etc. » (Pouchk., *Oniéguine*, § V.)

L'usage gascon ou grec veut encore que ceux qui sont au dedans de la maison verrouillée fassent attendre leur réponse à ceux qui frappent en chantant du dehors; et aussitôt surviennent les menaces, rimées aussi, d'enfoncer les portes, et de ravir ce qu'on dénierait, comme dans le Chélidonisme et l'Irésione. Oublierai-je ces rameaux de laurier ou d'olivier, ornés de fil de laine, et chargés de fruit, que les jeunes Athéniens portaient à certains jours, dans leurs fêtes religieuses, et qu'on nommait les rameaux suppliants? Ne se sont-ils pas perpétués, au sein de nos contrées méridionales, dans ces branches d'olivier et de laurier aussi, productions communes aux deux pays, qui percent des pommes et des gâteaux recouverts de feuilles et ornés de rubans? Pieux jouets que les enfants agitent à la procession du dimanche des Palmes, pour les rapporter

bénits, et appeler l'abondance sur leurs champs comme le bonheur sous leur toit; empruntant ainsi, pour accroître les pompes du Christianisme, la mémoire même des temps païens!...

Je sens mon cœur battre encore au souvenir de mes émotions enfantines quand j'entendais approcher la bande joyeuse, et le bout du bâton de quêteur résonner contre la grande porte du château, dans les nuits les plus longues et les plus froides de l'hiver. Les jeunes fils de nos villages arrivaient bruyamment, quelques-uns déguisés sous des figures d'animaux, soit en prélude du carnaval, soit en mémoire des mascarades antiques des calendes de janvier, ou des fêtes bouffonnes du Christianisme au douzième siècle.

A ce tumulte succédait le premier refrain de la *guillonné* (au-gui-l'an-neuf), qui nous vient du Nord sous quelques paroles françaises.

« Donnez-nous la guillonné,
« Monseigneur, je vous prie.

Tradition druidique si bizarrement mêlée aux coutumes méridionales empruntées à la Grèce, et que notre vieux patois nous transmettait de son côté. Car, gênés de prononcer un français peu fait pour leur bouche, nos Orphées de village revenaient bientôt à l'idiome vulgaire, et faisaient retentir gaie-

ment la chanson du Gui de l'Agenois, inaltérée depuis le quinzième siècle (1).

Je ne puis me priver du plaisir de faire figurer ici cet autre chant de la Guillonné dont je viens de citer le refrain français : il est précédé d'un distique gascon, que je traduis plus loin, pour ceux que l'envie de lire les beaux vers de Jasmin n'aura pas encore séduits au point de s'initier aux mystères de son harmonieux langage.

*Chanson de la Guillonné.*

Donnez-moi la Guillonné,
Monseigneur, je vous prie.

— Lou Hill d'aou Rey sen bay cassa
Din la forêt d'Houngrie. —

Donnez-moi la guillonné,
Monseigneur, je vous prie.

— Ha cassat très jouns, très neits,
Chen hèze nade prise. —

Donnez-moi la guillonné,
Monseigneur, je vous prie.

(1) Cette chanson du 1er de l'an a été donnée en gascon, et traduite par M. Mary-Lafon dans son ouvrage sur la langue romano-provençale, si justement couronné en 1841 par l'Institut.

— Ha troubat un nid d'aouzet
Que s'apere la tride. —

Donnez-moi la guillonné,
Monseigneur, je vous prie.

— Ha triat lou pu gaillart,
L'ha pourtat à sa mie. —

Donnez-moi la guillonné,
Monseigneur, je vous prie.

— L'ha nourrit, penden set ans,
De pan et de cerises. —

Donnez-moi la guillonné,
Monseigneur, je vous prie.

— Mes aou bout d'aquet set ans,
L'aouzet a pris folie. —

Donnez-moi la guillonné,
Monseigneur, je vous prie.

— Aouz-aouzet, s'abey sabut,
T'aoury habut la bie. —

Donnez-moi la guillonné,
Monseigneur, je vous prie.

—

*Traduction.*

Le fils du roi s'en va chasser dans la forêt de Hongrie. — Il a chassé trois jours, trois nuits, sans faire aucune prise. — Il a trouvé le nid d'un oiseau qu'on appelle la Draine. — Il a choisi le plus robuste, et l'a porté à sa mie. — Il l'a nourri, pendant sept ans, de pain et de cerises. — Mais au bout de ces sept ans, l'oiseau a pris folie. — Ah! oiseau, si j'avais su, je t'aurais ôté la vie. —

Donnez-moi la guillonné,
Monseigneur, je vous prie.

---

Je termine par une dernière guillonné que, malgré toute son imperfection rustique, on pourrait prendre pour une véritable imitation du Chélidonisme grec et de la Quêteuse d'Homère.

Arriver, vient d'arriver,
Devant la porte un officier;
La guillonné nous faut donner.

Si vous avez la fille grande,
La guillonné je vous demande,
Qui soit bonne à marier;
La guillonné nous faut donner.

Nous sommes de vingt à trente,
La guillonné je vous demande;
Vingt ou trente à marier;
La guillonné nous faut donner.

Si celui-là ne veut la prendre,
La guillonné je vous demande;
Ce sera moi qui la prendrai :
La guillonné nous faut donner.

Ouvrez-nous la porte grande,
La guillonné je vous demande;
La porte grande pour entrer :
La guillonné nous faut donner.

Mettez-nous la nappe blanche,
La guillonné je vous demande;
Pain et vin si vous en avez :
La guillonné nous faut donner.

On comprend que j'ai dû laisser à ces chants campagnards toutes leurs fautes de langue, de césure et de rime, pour témoigner de leur origine gasconne. Lucullus se vantait de jeter çà et là des locutions barbares et des solécismes dans ses écrits grecs, pour mieux prouver qu'il était Romain. (Cic. *ad Att.*, liv. 1, ep. 18.)

# CHANTS DU PEUPLE

# EN GRÈCE.

## SECTION HUITIÈME.

## CHANTS DIVERS.

## Α'.

## Ο ΝΑΥΤΗΣ ΤΟΥ ΒΟΣΠΟΡΟΥ.

Ἦλθ' ὁ Μάρτης μὲ τὸν Μαΐ
Γύρισαν τὰ χηλιδόνια,
Κι' εἰς ταῖς βρύσαις καταβαίνουν,
Τέρι τέρι τὰ τριγώνια.
Κι' ἐγὼ πάντα χωρὶς τέρι,
Ἄνοιξι καὶ καλοκαίρι,
Κλαίω καὶ μὲ ξέναις πέτραις
Κτυπῶ μόνη τὸ κεφάλι,
Σὰν τὴν θάλασσαν π' ἀνοίγει
Καὶ κτυπᾷ τὸ περιγιάλι.
Τέρι μου 'πίσω δὲν βλέπω,
Τῆς καρδιᾶς μου διὰ τὸν πόνον.
Παρὰ σύννεφα τὰ μαῦρα,
'ς τοὺς ἀνέμους βλέπω μόνον.
Σύννεφα εὐτυχισμένα,
'ς τὴν πατρίδαν μου 'σὰν πᾶτε,
Ἀπὸ μέρος μου τοὺς κήπους
Τοῦ Βοσπόρου χαιρετᾶτε.

## I.

## LE MATELOT DU BOSPHORE.

Mars et mai sont arrivés. Les hirondelles sont revenues. Et les tourterelles s'abattent aux fontaines, paire par paire.

Pour moi, toujours sans amie, le printemps ainsi que l'été, je pleure et ne fais que me frapper la tête contre ces roches étrangères, comme la mer frappe le rivage quand le temps s'éclaircit.

Je ne trouve de compagne nulle part autour de moi, pour le malheur de mon âme. J'ai beau regarder dans les vents, je ne vois que des nuages noirs.

Heureux nuages! si vous allez dans ma patrie, saluez en mon nom les jardins du Bosphore.

## LE MATELOT DU BOSPHORE.

### COMMENTAIRE.

Avant de prendre un congé définitif des hirondelles et du mois de mars que le matelot sans amour rappelle encore, j'ai besoin de dire que si j'ai joint le commentaire si prolixe qu'on vient de lire à un texte si court, la faute en est à M. Fauriel. Je ne suis pas, bien que je m'en sois vanté plus haut, exempt de toute rancune envers lui pour son beau travail, qui abrége mes propres essais, et leur fait subir de si nombreuses coupures. — On va le voir.

Afin de me dédommager de tous les sacrifices que M. Fauriel m'a imposés, je mets une maligne joie à le quereller sur certains traits de ses traductions qui

ne me semblent pas à l'abri de tout reproche. Ainsi, dans sa chanson du *Premier Mars* qui sert de premier prétexte à ma vengeance, et qu'il m'a fallu retrancher ici après l'avoir interprétée et commentée à ma façon, parce que je l'ai tardivement découverte dans un recoin sans titre de son second volume, il traduit le mot *kombi* par bouton, ce qui ne présente aucun sens; *kombi* est ici la même chose que *kombologi*, chapelet ou couronne, ornement de toilette, ou instrument de prière que les Turcs opulents, et les Grecs parfois imitateurs de leurs maîtres, portent presque constamment à la main, soit dans leurs promenades à pied et à cheval, soit dans les loisirs intérieurs de leur vie nonchalante.

Je saisis encore aux cheveux l'occasion de cette critique grammaticale, pour faire observer que, dans la grande pièce amoureuse réunie par M. Fauriel à ses traductions primitives sous le titre de *la Réconciliation*, c'est sans doute par méprise qu'il a rendu (νὰ κάμωμεν ἀγάπη) par « faisons l'amour, » quand cela veut dire simplement : « faisons la paix; réconcilions-nous. »

Enfin (et de trois), dans le *Matelot* de M. Fauriel, qui s'intitule, à Milo, *Le Chant du Pilote*, j'aurais à relever plusieurs négligences qui m'ont frappé quand je voyageais, témoin de leurs manœuvres, à côté de ces guides de la navigation dans les îles de la Grèce comme aux rives du Bosphore.

Et c'est encore vers le Bosphore que s'envolent les soupirs du matelot sans amour, cause originelle de ma sortie contre M. Fauriel. « Or, si l'on m'ac- « cuse d'être ici un commentateur qui s'écarte à « droite et à gauche, pour allonger les écritures, on « aura tort ; car je ne fais qu'aller à la suite des er- « reurs qui se présentent d'elles-mêmes. » (Bayle, art. *Catherine Sforza.*)

Au reste, mon *lieu commun de morale nautique*, réchauffé d'une chanson vénitienne, porte, avec plusieurs autres compositions, l'empreinte d'une inspiration étrangère.

A ce propos, il me faut dire que je n'ai pas noté tous les rapprochements faciles à établir entre les chants du peuple en Grèce et les poésies servienne ou valaque, même quand ces rapports ne se bornent pas à une ressemblance d'image ou d'expression, et qu'ils se manifestent dans le ton, le début ou la forme. Certes, je ne me laisserai pas emporter et séduire, comme le téméraire Fallmereyer, par ces similitudes, quelquefois forcées, au point d'assigner à la nation hellénique une origine slave, et d'appuyer cet étrange paradoxe sur des preuves mal déduites de l'improvisation populaire. Je trouverais, sans chercher longtemps, dans les chants de la Sicile, de la Corse et du Languedoc, provinces spécialement *chansonnières*, d'aussi nombreux témoignages, et dans les coutumes ou superstitions de ces

pays, tout autant de traces d'hellénisme; mais j'en tire, je l'avoue, une conclusion tout opposée au système du novateur allemand, qui a soulevé à Athènes et ailleurs tant de réfutations et de colères : bien loin de voir, comme lui, dans certaines rencontres fortuites des textes, une communauté de traditions et de races, je crois devoir faire honneur au peuple grec de tout ce que ses voisins du Nord ont de semblable à lui, et de tout ce que nos contrées méridionales en ont reçu.

## Β'.

## ΑΣΜΑΤΑ ΠΡΟΣ ΤΗΝ ΒΡΟΧΗΝ.

### Α'.

Περπεροῦνα.

Περπεροῦνα περπατεῖ,
Γιὰ βροχὴ παρακαλεῖ·
Κύριε, βρέξε μιὰ βροχὴ,
Μιὰ βροχὴ καματερή.
Μπάραις, μπάραις τὰ νερὰ,
Λίμναις, λίμναις τὰ κρασιά·
Κάθε κούτσουρο καλάθ',
Κάθε στάχυ καὶ ταγάρ',
Γιὰ νὰ σκάζ' ὁ ἀλεβρᾶς,
Γιὰ τὶ δὲν πωλεῖ 'κριβὰ,
Καὶ νὰ χαίρητ' ὁ πτωχὸς,
Μ' ὅλη του τὴ φαμιλιά.

## II.

## CHANTS POUR LA PLUIE.

### 1.

PERPÉROUNA.

La Fée pluvieuse se promène, et invoque la pluie.

« O mon Dieu, faites pleuvoir une pluie, et une « pluie pénétrante! Donnez-nous de l'eau, de l'eau « par torrents, et du vin, du vin à flots. — Que « chaque cep de vigne remplisse une corbeille, et « chaque épi un sac! — Que le meunier crève du « chagrin de vendre à bas prix sa farine! Et que « le pauvre, avec toute sa famille, se réjouisse! »

## Β'.

### Πυρπεροῦνα.

Πυρπεροῦνα περπατεῖ,
Τὸν θεὸν παρακαλεῖ.
Θεέ μου, βρέξε μιὰν βροχὴν,
Μιὰν βροχὴν, μιὰ σιγανὴν,
Νὰ φυτρώσουν, καὶ ν' ἀνθίσουν
Καὶ τὸν κόσμον νὰ πλουτίσουν
Τὰ σιτάρια, τὰ βαμβάκια,
Τὰ δροσηρὰ χορταράκια.
Μπάραις, μπάραις τὸ νερὸν,
Καὶ σωρὸς τὸ γέννημα,
Κάθε στάχυ καὶ κοιλὸν,
Κάθε κοῦρβλον καὶ φορτιόν.

---

## Γ'.

### Περπεριά.

Περπεριὰ, δροσόλογια
Δρόσισε τὴν γειτονιά!
Κ' εἰς τοὺς δρόμους περπατεῖ·

## 2.

### Pyrpérouna.

La Fée pluvieuse se promène, et prie Dieu.

« Mon Dieu, faites pleuvoir une pluie, une « pluie douce!

« Pour que le blé, le coton, et toutes ces plantes « qui ont besoin de rosée, poussent, fleurissent, « et enrichissent le monde.

« Donnez-nous l'eau par torrents, et le blé par « monceaux.

« Que chaque épi fasse une mesure, et chaque « cep un tonneau! »

---

## 3.

### Perpérie.

Perpérie, source de rosée,
Arrosez tout le voisinage,
Et promenez-vous dans nos chemins.

Θεέ μου, βρέξε μιὰν βροχὴ,
Μιὰν βροχίτσαν σιγανὴν,
Νὰ χαρπίσουν τὰ χωράφια,
Καὶ ν' ἀνθίσουν τ' ἀμπελάκια,
Τὰ σπαρτά μας νὰ ψωμίζουν.
Καὶ τὸν κόσμον νὰ πλουτίσουν
Τὰ σιτάρια, τὰ κριθάρια,
Καλαμπόκια καὶ βαμβάκια,
Βρίζαις, ρίζια, σταφυλάκια,
Εἰς τοὺς κήπους μας χαραῖς,
Κ' ἀβραγιαῖς μας θροσεραῖς.
Μπάραις, μπάραις τὸ νερὸν,
Καὶ τὸ γένγημα σιτσὸν,
Κάθε στάχυ καὶ κοιλὸν,
Κάθε κούρβουλον φορτιόν!
Ἔξω ξέρα καὶ πτωχεία!
Μέσα δρόσος κ' εὐλογία!

« Mon Dieu, faites pleuvoir une pluie, une petite « pluie bien douce !

« Pour que nos campagnes produisent leurs « fruits, nos vignes leurs fleurs, et que nos mois- « sons nous donnent du pain.

« Que le froment, l'orge, le maïs, le coton, le « raisin, l'avoine et le riz enrichissent le monde !

« Que nos jardins desséchés n'aient plus que « rosée et joie !

« Versez les eaux par torrents, le blé par tas ! Que « chaque épi fasse une mesure, et chaque cep un « tonneau !

« Loin d'ici, sécheresse et misère ! A nous la « pluie, et la bénédiction du ciel ! »

# CHANTS POUR LA PLUIE.

## COMMENTAIRE.

Les chansons pour la pluie portent un caractère de haute antiquité. Ce n'est pas dans les cantons de la Grèce, exposés par la nature du sol et leur chaude température aux plus longues sécheresses, que se chantent ces prières : c'est dans la Macédoine et la Thessalie, contrées fertiles, qui ont plus à perdre en l'absence des rosées. Là, la fée pluvieuse se nomme *Pyrpérouna ;* en Servie, elle reçoit le nom de *Dodola*, et en Valachie de *Papaluga*. Ce dernier mot était le nom de famille d'un jardinier de l'Isola-Bella sur le lac Majeur, en 1823. Lui-même me racontait que ce nom était venu à son père, originaire de Valachie, pour avoir fréquemment, dans son enfance, rempli les fonctions

de fée pluvieuse. « Mon nom, » ajoutait le jardinier, chargé de veiller sur ces magnifiques terrasses, trône de la plus riche végétation, « mon nom ne convient-« il pas bien à mon métier? La pluie! la pluie! J'ai « beau mettre au service de mes plantes toute l'eau « du Lac-Majeur, Dieu est plus habile que moi; et « une bonne pluie vaut mieux que tous mes arro-« sages. »

Voici la coutume grecque qui se rattache à ces chansons. Dans les temps de sécheresse, et surtout en avril, les enfants des villages se rassemblent; ils placent à leur tête l'un d'eux, presque toujours un orphelin, parce que Dieu, disent-ils, est plus sensible à ses prières; ils ont soin de le couronner de fleurs et de feuilles. Ainsi paré, cet enfant prend le nom de Perpéria, fille ou fée pluvieuse, ou Pyrpérouna (peut-être du verbe grec ancien περιφέρομαι : je me promène). On le conduit, en chantant ces chansons pour la pluie, de porte en porte; et là, on verse sur Pyrpérouna quelques gouttes d'eau d'une petite cruche portée à cet effet, afin d'attirer sur chaque maison et sur ses champs les bénédictions du ciel.

## Γ'.

## ΠΑΤΗΝΑΔΑ.

### Α'.

Μόνος μου με κιθάραν
Βγῆκα νὰ σεργιανίσω,
Τοὺς πόνους μου ν' ἀρχήσω, (ν' ἀρχήσω,)
Ποῦ ἔχω στὴν καρδιάν.

Μὰ σὺ γλυκᾶ κοιμᾶσαι, (κοιμᾶσαι)
Τίποτες δὲν σὲ μέλει,
Μὲ πλήγωνες τὰ μέλη,
Μέσφαξες τὴν καρδιάν.

Ξύπνα καὶ μὴν κοιμᾶσαι, (κοιμᾶσαι)
Ἀσήκ' ἀπὸ τὴν κλίνη,
Χρυσό μου καναρίνι,
Ν' ἀκούσ' πῶς τραγουδῶ.

Πρόβαλλε, νὰ γροικήσης (νὰ γροικήσης.)
Τοὺς πόνους τῆς καρδιᾶς μου,
Τὰ πικροβασανά μου,
Ποῦ γιάτ' ἐσὲ περνῶ.

## III.

# SÉRÉNADE.

### PREMIÈRE SÉRÉNADE.

Un soir, seul avec ma guitare, je sortis pour me promener, et pour essayer de chanter; de chanter les peines que j'ai dans le cœur.

Mais toi, tu ne t'en soucies, et tu dors; tu dors doucement; tandis que tu me tourmentes, et que tu immoles mon âme.

Réveille-toi, et ne dors plus; ne dors plus, mon petit serin doré. Lève-toi de ton lit pour entendre comme je chante.

Avance à ta fenêtre pour écouter; pour écouter les plaintes de mon cœur, et les douleurs amères que tu me fais souffrir.

## Β΄.

Σ' αὐτὰ τὰ σπήτια τὰ μαρμαρένια καὶ τὰ ψηλὰ
Κάθονται μέσα μάννα καὶ κόρη, ποῦ ἀγαπῶ.
Τὴν μάννα τρέμω, τὴν κόρ' φοβοῦμαι νὰ τῆς τὸ 'πῶ·
« Κοκόνα 'λέγκω, κοκόνα 'λέγκω, σὲ ἀγαπῶ. —

---

## Γ΄.

Κάτω στὸν κάμπον τὸν 'ρημονῆσι
'πῆγ' ὁ Σουλτάνος νὰ κυνηγήσῃ·
Δὲν κυνηγοῦσε λάγους κι' ἀλάφια,
Μόν' κυνηγοῦσε μαῦρα τὰ μάτια.
Μαῦρά μου μάτια, κόκκινα χειλη,
Πρόβαλε, φῶς μου, στὸ παραθῦρι.

### DEUXIÈME SÉRÉNADE.

Dans ce palais si élevé, et tout en marbre, habitent une mère, et sa fille que j'idolâtre. J'ai peur de la mère, et je crains de parler à la fille : — Cokona Hélène, Cokona Hélène, je vous adore!

---

### TROISIÈME SÉRÉNADE.

Là-bas, dans les champs de l'île solitaire, le Sultan est allé chasser. Il n'a chassé ni les cerfs ni les lièvres. Il a chassé seulement les yeux noirs.

O mes beaux yeux noirs, ô mes lèvres de corail! montrez-vous, ô ma lumière, à votre fenêtre!

## SÉRÉNADES.

### COMMENTAIRE.

Ces chansons, que les Grecs nomment *Patinadès*, et qui doivent attirer à sa fenêtre la fiancée ou l'amante, ont une certaine affinité avec les distiques amoureux plus particulièrement réservés aux concerts nocturnes. Dans les Iles et le Bosphore, presque toutes les sérénades se donnent sur l'eau ; la jalousie orientale ne permettrait rien de plus mystérieux ou de plus direct. Or, pendant que la chanson glisse sur la mer comme la nacelle, l'hommage public ou l'intention cachée paraissent s'adresser à tous, et vont seulement chercher le cœur qui sait les comprendre. C'est bien assez alors d'un distique pour lequel les rames s'élèvent et font silence...

Combien de fois, sur les flots qui s'aplanissent

entre les antiques platanes de la prairie, première limite de la Vallée-Profonde (Buyuk-Déré) et le village de Sariéri qui la termine et la protége contre les courants ; combien de fois n'ai-je pas promené ma barque paresseuse, aux molles clartés de la lune réfléchie par ces ondes paisibles, mêlant aux chansonnettes de l'Italie et aux romances françaises les chants populaires des Grecs, et initiant ainsi ma voix barbare à leurs paroles sonores!... Souvenirs doux et mélancoliques de mes jeunes plaisirs!

La première de ces sérénades vient des îles de l'Archipel, la seconde et la troisième sont d'origine Constantinopolitaine. Bien qu'au lieu du palais de marbre qui cache madame Hélène, il n'y ait à Constantinople que des palais de bois, il faut remarquer le mot Cokona, qui signifie Colombe; c'est le titre des femmes qui ne sont pas filles de princes, mais qui, dans la hiérarchie grecque, viennent tout de suite après : et je répète encore une fois cette observation pour tous ceux qui feuilleteraient mon second volume des *Chants du Peuple* sans avoir ouvert mon premier tome des *Épisodes*, où elle se trouve déjà ; ce que, dans notre époque si peu préoccupée de littérature, je comprends et pardonne d'avance.

## Δ'.

## ΤΟ ΒΡΑΔΥ.

Γιὰ ἰδὲς τὶ ὡραῖον φεγγάρι, τὶ ἥσυχη βραδιὰ,
Τὶ σιγανὴ ἑσπέρα, τὶ ἄστρη λαμπερά.
Μὲ ἕνα βλέμα σου γλυκὺ, παύουν τὰ δάκρυά μου,
Παύουν αἱ λύπαι τῆς καρδιᾶς καὶ τὰ παράπονά μου.
Ἐλθὲ λοιπὸν, ὦ φίλη μου, μαζύ μου νὰ συζήσῃς,
Κι' εἰς τὸ ἑξῆς μὴν προσπαθεῖς τὰ πάθη μου ν' αὐξήσῃς.

## IV.

## LE SOIR.

Voyez quelle belle lune, quelle tranquille soirée! Quel calme, et quelles brillantes étoiles!

Avec un de vos doux regards, mes larmes s'arrêtent; mes soupirs et les chagrins de mon cœur cessent aussi.

Venez donc, ô mon amie, vous réunir à moi! et dorénavant n'essayez plus d'accroître mes maux.

## Ε'.

### ΚΑΚΑΙ ΣΥΝΝΥΜΦΑΔΕΣ.

Αἱ κακαὶ μοῦ συννυμφάδες ἀκαμάτραν μὲ φωνάζουν.
Κ' ἐγὼ γνέθω, τηλυγ' διάζω πέντε μῆνας, πέντ' ἀδράχτια,
Πέντε μῆνας, πέντ' ἀδράχτια! πότε τά 'γνεσ' ἡ καϊμένη.

### ΤΟ ΧΕΛΙΔΟΝΙ ΚΑΙ ΤΟ ΠΕΡΙΣΤΕΡΙ.

Χελιδονάκι θὰ γενῶ νὰ κάτσω 'ς τὸν λαιμόν σου,
Ἢ περιστέρι τρυφερὸ νὰ πετῶ 'ς τὸν ὦμόν σου,
Γιὰ νὰ φιλήσω τὴν ἐλιὰν π' ἔχεις 'ς τὸ προσωπόν σου.

V.

## LES MAUVAISES SŒURS.

Mes méchantes belles-sœurs m'appellent fainéante; tandis que je file, dévide et pelotonne tous les cinq mois cinq quenouilles toutes pleines. Cinq mois, cinq quenouilles! Puis-je donc mieux filer que cela, pauvre fille?

## L'HIRONDELLE ET LA COLOMBE.

Je deviendrai une petite hirondelle pour me poser sur ton cou, ou bien une colombe délicate pour voler sur ton épaule, et pour becqueter le signe que tu as sur le visage.

## ς'.

### ΤΡΑΓΟΥΔΙ ΠΡΟΣ ΤΟΥΣ ΞΕΝΙΤΕΥΜΕΝΟΥΣ.

Ξένε μου, τὸ μαντίλι σου γιὰ τί 'ναι λερωμένο; —
Ἡ ξενιτειὰ τὸ λέρωσε, καὶ εἶναι λερωμένο. —
Δός μοι το, ξένε, δός μοι το, δός μοι το, νὰ τὸ πλύνω. —
Ἐδῶ νερὸ δὲν βρίσκεται, σαπούνι δὲν πωλεῖται,
Ἄφες το, κόρη μ', ἄφες το, νὰ εἶναι λερωμένο. —
Δός μοι το, ξένε, δός μοι το, νὰ τὸ μαρμαροπλύνω·
Τὸ δάκρυ μου βάνω νερὸ, τὸ σάλι μου σαπούνι,
Τὰ στήθη μ' πλάκαν μάρμαρο βάνω καὶ τ' ἀσπροπλύνω,
Νὰ μὴ τὸ ἰδῇ ἡ μάνα σου, τὸ ἰδοῦν ἡ ἀδερφῆς σου,
Καὶ κλαῖν, καὶ λέν· 'ς τὴν ξενιτειὰν ὅσοι κι' ἂν ξενιτεύουν,
Κακοπαθοῦν, σὰν ὀρφανὰ παιδιὰ κακοπορεύουν!

## VI.

## CHANT POUR CEUX QUI VONT A L'ÉTRANGER.

Mon pauvre étranger, dis-moi pourquoi ton mouchoir est sale. — « Les pays étrangers l'ont sali, et il l'est encore. » — Donne-le-moi, étranger, donne-le-moi; donne, que je le lave. — « Il n'y a pas d'eau ici; on n'y vend pas de savon; laisse-le, ma fille, laisse-le comme il est. » — Donne toujours, étranger, donne toujours; je veux le rendre blanc comme du marbre. Mes larmes seront l'eau; ma salive, le savon; et mon sein, la table de marbre où il blanchira. Je ne veux pas que ta mère le voie ainsi, ni tes sœurs. Elles pleureraient, et diraient : « Voilà comme ils « souffrent loin du pays, tous ceux qui vont chez « l'étranger! Ils y passent la vie aussi mal que des « enfants orphelins. »

## LE SOIR. — LES MAUVAISES SOEURS. L'HIRONDELLE ET LA COLOMBE. CHANTS POUR CEUX QUI VONT A L'ÉTRANGER.

### COMMENTAIRE.

La chanson du *Soir* est d'un style plus relevé que les sérénades ordinaires; et elle m'est arrivée de l'Attique avec les deux tiercets plus communs qui la suivent.

Les *Méchantes sœurs* de la fileuse font souvenir de Psyché et de Cendrillon. J'ai emprunté ce fragment à l'*Hermès*, revue littéraire qui se publiait à Vienne en 1820, et que la révolution grecque a fait cesser.

Mes *Hirondelles* favorites ne m'entraînent-elles pas à une sorte de profanation lorsque, après le

couplet trop tendre peut-être où elles figurent, elles me font traduire le vœu de véritable misanthrope qu'elles ont inspiré à saint Grégoire de Nazianze?

Ἤθελον ἠὲ πέλεια τανύπτερος, ἠὲ χελιδὼν
Ἔμμεναι, κ. τ. λ.

« Je voudrais être, dit-il, une colombe rapide, ou « une hirondelle, pour fuir dans un désert l'approche « des humains, et pour y vivre au jour le jour sans « chagrin, sans travail, sans soucis, en commun « avec les hôtes des bois, compagnie plus sûre que « celle des hommes. »

Je suis assez porté à croire que des Pappas et des Caloyers, auteurs ou inspirateurs anonymes de plusieurs des chansons et des distiques populaires, en ont puisé parfois la pensée ou l'image dominante dans les productions du saint poëte. Souvent, en lisant ses méditations mélancoliques et ses pieuses élégies, il me semble entendre, en style rehaussé, les accents de la muse moderne; et ce rapprochement de deux idiomes si semblables me fait partager l'illusion que donnent à Vénus, dans la Lusiade, les langues latine et portugaise.

E na lingua, na qual quando imagina,
Com pouca corrupçâo crê que he latina.
Camões, *Lus.*, ch. 1, st. 33.

La scène vulgaire du *Voyageur*, qui revient de la terre lointaine, retrace dans sa vivacité la haine des pays étrangers, sentiment profond et inné chez les Grecs..... La compatissante blanchisseuse était-elle parmi ces jeunes filles de Naxos que je vis à mon retour de la montagne de Jupiter et de la fontaine d'Ariane?...

Je passais lentement près de leur lavoir quand une d'elles interrompit son labeur, et dit, croyant n'être comprise que de ses compagnes : « Cet étranger « est pâle et a l'air fatigué; il descend peut-être de « Dia la montagne. — Oui, jeunes filles, je viens de bien loin, et je suis un peu las. » Après un moment de surprise, « Tiens, me dirent-elles, voilà des « oranges, et un bloc de marbre pour t'asseoir à « l'ombre de ce platane. » J'acceptai cette hospitalité improvisée, et la conversation s'engagea. — C'est bien ennuyeux de laver ainsi tout le jour, n'est-ce pas? — « Mais non, c'est moins ennuyeux « que tes courses au grand soleil dans nos monta- « gnes, pour n'en rapporter que des pierres de la « grotte. En été, c'est presque un bain; on s'ar- « rête pour causer, et c'est là qu'on apprend toutes « les nouvelles du village. Puis on chante. » — Êtes-vous donc toujours seules? et vos frères ne viennent-ils jamais avec vous? — « Que viendraient-ils faire « ici? » — Se reposer, et vous regarder comme moi, — ici, un sourire parcourut tout le rang; et la

plus hardie répondit : « Ils ont bien assez de toute « la soirée pour nous voir. » — J'insistai. — Mais les frères des unes peuvent rencontrer ici les sœurs des autres. — Le rire redoubla, et la même laveuse me dit : « On voit bien que tu es étranger ; tu prononces, « comme tous les Francs, des paroles qui amusent « et qui trompent. »

Je me levai. — Adieu, *koritzia-mou* (mes chères jeunes filles)! puissiez-vous, en retournant à la maison, trouver sur votre chemin quelqu'un de vos frères pour vous aider à rapporter votre fardeau! — Et, comme on riait encore, on me cria : « Et toi, « *Xéné-mou* (mon cher étranger), puisses-tu trouver en « ton chemin une trompeuse qui te punisse de rire « aux dépens des pauvres filles de Naxie! » — Je retrouve ce dialogue sur le carnet qui ne me quitta jamais pendant ce voyage oriental, dont les moindres particularités plaisent tant à ma mémoire.

## Ζ΄.

## ΤΡΑΓΟΥΔΙ ΤΩΝ ΝΑΥΤΩΝ.

Μαῦρα μου μάτια καὶ γλυκὰ,
Διατί μοῦ πιάσετε κακία;

Πουλάκι μου, ὅταν ἔρχεσαι
Σὰν ἄγγελος μὲ φαίνεσαι.

(Καράβιμου, καράβιμου,
'ς ἐσὲν ἔχω τὰ θάρρημου.)

Ἀλησμονῶ καὶ πολλὴ ἀλλὴ,
Ξενιτευμένο μου πουλί.

Ἔλα, πουλί μου, μὴν ἀργῇς,
Τὸν δρόμο ν' ἄρθῃς νὰ μὲ δῇς.

Ἔλα, πουλίμου, θαρρετὰ,
Καὶ ὁ νοῦς μου σὲ χαιρετᾷ.

## VII.

## CHANSON DES MARINIERS.

O mes yeux noirs et doux, pourquoi vous fâchez-vous contre moi?

Quand vous êtes arrivée, mon petit oiseau, vous m'êtes apparue telle qu'un ange.

(O mon vaisseau, mon vaisseau, je n'ai plus d'espoir qu'en toi.)

J'oublie beaucoup d'autres amours pour vous, mon amour absent.

O venez, mon oiseau, ne tardez pas! Mettez-vous en route pour me voir.

Allons, courage, mon oiseau, venez! et tout mon cœur vous salue de loin.

(Καράβιμου τῶν καραβιῶν,
Στολίδι τῶν παλληκαρῶν.)

Ἂν δὲν τὰ λέγω ἀληθινὰ,
Βάλε, νὰ μ' ἔλθ' εἰς τὴν καρδιά.

Σερδίκιοϊ, ὄμορφο χοριὸ,
Τὸν ἔρημόν σου δὲν φοβῶ.

(Καράβιμου βενέτικο,
Μὴν εἶσαι χιανέτικο.)

Νὰ διές την νὰ τὴν ἄχαρη,
Εἶναι γλυκειὰ σὰν ζάχαρη.

(Καράβι καραβίσεται,
Καὶ 'π' ἀγάπα γνωρίσεται.)

Προβάλετε, προβάλετε,
μάτια ποῦ μὲ λολάνετε.

Ὅλος καϊμός μου εἶναι αὐτός.
Τς' ἀγάπης ἀναστεναγμός.

(O vaisseau des vaisseaux, tu es l'honneur de tes Palicares.)

Si je ne dis pas la vérité, frappez-moi d'un coup qui m'arrive au cœur.

Serdi-Keui, tu es un beau village, et je ne crains pas ta solitude.

(O mon vaisseau de Venise, ne va pas te faire renégat!)

Vois cette ingrate, elle est douce comme du sucre.

(Le navire est fait pour naviguer, et l'amour pour se montrer.)

Avancez-vous à la fenêtre, avancez-vous, beaux yeux qui me rendez fou!

Tout mon chagrin n'est que cela : un profond soupir d'amour!

## CHANSON DES MARINIERS.

### COMMENTAIRE.

Au printemps de 1818, un navire grec, se hissant sur ses câbles, remontait lentement les courants du Bosphore devant Thérapia, pour atteindre le golfe profond, *Buyuk-déré*, et de là passer dans la mer Noire, quand une forte brise du nord vint arrêter sa manœuvre. Il jeta l'ancre sous mes fenêtres; et bientôt j'entendis les matelots, réunis sur le pont pour le repas, chanter l'un après l'autre, et parfois tous ensemble, cette composition nautique, tout entrecoupée de soupirs amoureux et d'invocations au vaisseau, seconde passion du marin. Ces vers informes, dont j'eus quelque peine à régulariser la mesure parfois un peu forcée, ont toute l'apparence d'un impromptu. C'est sans doute l'inspiration de

l'équipage d'un vaisseau à l'ancre, ou emporté par une brise favorable; alors, chacun à son tour chante sur le même air, et pour le même refrain. Quand le vent est de travers et la mer houleuse, le matelot chante encore, mais pour lui seul et isolément.

Serdi-keui est un hameau du Bosphore qui borde la rade effilée de Sténia, asile imperturbable des navires grecs. C'est là qu'ils se reposent de l'orage, et qu'ils attendent le vent le plus favorable pour affronter l'Euxin. La fontaine de Serdi-keui, où j'ai si souvent puisé sans songer à ses magiques effets, est célèbre dans les traditions populaires, parce que ses eaux éteignent l'amour. (*Voir plus bas* le distique n° 6 de la 4e section.)

## Η'.

### ΝΑΝΝΑΡΙΣΜΑ.

Ἔλα, ὕπνε, κ' ἔπαρέ το,
Ἔλα κι' ἀποκοίμισέ το,
Νὰ τὸ πᾶς στ' Ἀγᾶ ἀμπόλια,
Καὶ στ' Ἀγᾶ τὰ περιβόλια,
Νὰ τὸ δῶσ' Ἀγᾶς σταφύλι,
Κ' ἡ Ἀγάδηνα τὸ ῥόδι,
Καὶ ἡ σκλάβα τὸ μυκῆκι.
Νάνι, τὸ πουλί μου, νάνι. —

## VIII.

## CHANT DES NOURRICES.

Viens, sommeil, viens le prendre;
Viens, sommeil, viens l'endormir.
Emporte-le dans les vignes de l'Aga,
Emporte-le dans les jardins de l'Aga.
L'Aga lui donnera du raisin;
La femme de l'Aga, des roses,
Et sa servante, des crêpes.
Fais dodo, mon fils, fais dodo.

## CHANT DES NOURRICES.

### COMMENTAIRE.

J'ai déjà, dans l'introduction, traité du *Nannarisme* à propos d'un passage de Théocrite où les savants ont voulu, peut-être malgré l'auteur, reconnaître le type de la chanson des nourrices antiques et modernes. J'ai quelque raison de penser que les nourrices en Orient chantent beaucoup plus qu'ailleurs, puisqu'il m'eût été facile de joindre à ce fragment de nombreux échantillons de leur savoir-faire. Faut-il en conclure que les poupons grecs sont plus difficiles à endormir? J'ai craint, en tout cas, qu'il n'en fût pas de même de mes lecteurs; et, sans plus approfondir le sujet, je me borne à citer une *Anannarédra*, chanson de berceuse, que j'ai recueillie dans l'île de Corse, et qui, dans son patois italien ou sicilien à demi, ressemble au chant grec par le titre comme par l'expression :

« Nininnà la mia diletta,
« Nininnà la mia speranza :
« Siete voi la mia barchetta,
« Che cammina con baldanza,
« Chiglia che non teme venti,
« Ni tempeste di lu mari...
« Addormentati per poco,
« Fate voi la ninnanì.

« Quando saréti majori,
« Passereti per li piani,
« L'erbi turneranni fiori,
« D'olio saran li funtani.
« Turnera balsami fini
« Tutta l'aqua di lu mari...
« Addormentati per poco,
« Fate voi la ninnanì.

« Faites nono, ma chérie; faites nono, mon espé-
« rance : vous êtes ma petite nacelle qui navigue avec
« audace ; poupe qui ne craint ni les vents, ni les
« orages de la mer. — Endors-toi un moment, faites
« donc nono, faites nono.

« Quand vous serez plus grande, et que vous
« passerez au milieu des plaines, les herbes devien-
« dront des fleurs, les fontaines de l'huile, et toute
« l'eau de la mer sera changée en baume précieux.
« — Endors-toi un moment. Faites donc nono, faites
« nono. »

## θ'.

## Ο ΛΗΣΤΗΣ.

Τὰ ζῶά μου ἀργὰ
Μ' ἐμὲ περνοῦσαν τὰ βουνὰ,
Ταῖς λιάκουραις καὶ τοὺς δρυμοὺς
Καὶ τοὺς στεναγμούς.
Κι' ἐξαίφνης παρευθὺς
Βλέπω λῃστὴν μὲ τὸ σπαθὶ,
Στεκόμενον εἰς τὰ νερὰ
Ἐκεῖ 'ς τὰ δροσερά.
Οἴμοι! τί ἔχω νὰ γενῶ,
Φοβοῦμαι μήπως καὶ χαθῶ
Ἐδὼ εἰς τὸ βουνό.

Ἀλλὰ τὸ σοβαρὸν
Ἀγέροχον καὶ τρομερὸν,
Ἦφος τ' ἀνδρὸς καὶ τὸ κορμὶ,
Μ' ἔσφαξε 'ς τὴν ψυχήν.

## IX.

## LE BRIGAND.

Mes bêtes montaient lentement avec moi la montagne au milieu des défilés, des forêts et des ravins : et voilà que tout à coup j'aperçois un voleur, le sabre à la main, posté près du ruisseau, là, dans ces fourrés humides.

Hélas ! que vais-je devenir ? J'ai bien peur d'être perdu pour jamais dans cette montagne.

La mine sévère, sauvage et effrayante de cet homme, comme sa haute taille, m'ont fait frissonner jusqu'au fond de l'âme ; et tout aussitôt six

Κι' ἐκεῖ ἀπ' τὰ κλαδιὰ,
Εὐγῆκαν ἓξ ἑπτὰ παιδιὰ,
Μ' ἐνδύματα πολλὰ λερὰ,
Καὶ μὲ σπαθιὰ γυμνά.
Φρίκη 'ς ἐμὲ τὸν δυστυχῆ,
Ὅστις εὑρέθηκα ἐκεῖ
Εἰς τὴν αὐτὴν στιγμή.

Κι' εὐθὺς μὲ τὸν ληστὴν,
Ὁρμοῦν 'ς ἐμὲ ὡς ἀετοὶ,
Τὰ χεριά μου εἰς τὰ κλαδιὰ,
Ἔδεσαν ταπεινά.
Πλὴν σὰν παρακαλῆς,
Ποσῶς δὲν πείθετ' ὁ ληστὴς,
Ὡς τύραννος προστάζ' εὐθὺς
Διὰ νὰ ἐκδυθῆς.
Οἴμοι ! κ. τ. λ.

Σοῦ βάζει καὶ φρουρὰν,
Ἕναν ἀχρεῖον μαχαιρᾶν·
Καὶ σοῦ ζητεῖ δι' ἐξαγορὰ,
Πέντε πουγκιὰ φλωριά.
Φρίκη σ' ἐμὲ, κ. τ. λ.

ou sept grands garçons sont sortis du bois, vêtus très-salement, et le sabre nu.

Ah! malheureux! malheureux! Quel effroi de me trouver là en un tel moment!

Ils se précipitent sur moi comme des aigles, avec le voleur, et ils attachent fortement mes mains avec des branches d'arbres. Puis, si vous vous adressez à lui pour essayer de l'attendrir, il ordonne, en vrai tyran, que l'on vous dépouille.

Hélas! que vais-je devenir? J'ai bien peur d'être là pour jamais perdu dans cette montagne.

Il vous donne en garde à quelque horrible épée, et vous demande pour rançon cinq bourses d'or.

Ah! malheureux! malheureux! Quel effroi de me trouver là en un tel moment!

## LE BRIGAND.

### COMMENTAIRE.

La cupidité du marchand et sa frayeur sont peintes au naturel dans cette chanson, dont le refrain, γύρισμα, est si lamentable. Il est à remarquer qu'il ne s'agit pas ici de Klephtes, mais de véritables détrousseurs de passants, de voleurs de grand chemin, comme on pourrait dire s'il y avait des grandes routes dans les montagnes de la Turquie; et pourtant l'intérêt s'attache bien plus au chef des brigands, qu'au négociant dévalisé.

« Ce négociant, » me disait le Grec qui m'a donné cette chanson, « manquait de prudence. Quand on « veut traverser les montagnes de l'Albanie, ou les « déserts des sables arabes, il faut faire d'avance la

« part du voleur, et ne pas oublier le vieux pro-
« verbe : »

« Au voleur comme au puissant, il faut tribut. »

Τοῦ κλέφτου καὶ τοῦ δυναστοῦ καθένας τοὺς χρωστάει.

C'est donc par exception que dans ce proverbe le mot *klephte* signifie *voleur :* en général, se faire klephte, gagner les montagnes, c'est se déclarer indépendant. Ces montagnes, ce sont le Pinde, les chaînes de l'Épire, surtout l'Olympe.

« Je suis le vieil Olympe, si renommé dans le
« monde; j'ai quarante-deux cîmes et soixante-deux
« sources; chaque source est un étendard, chaque
« rameau est un klephte. »

Ἐγ' εἶμ' ὁ γέρος Ὄλυμπος, στὸν κόσμον ξακουσμένος,
Ἔχω σαράντα δυὸ κορφαῖς, ἑξῆντα δυὸ βρυσούλαις·
Πᾶσα βρυσὴ καὶ φλάμπουρον, κάθε κλαδὶ καὶ κλέφτης.

## Ι'.

## Ο ΠΗΓΕΥΣ.

### Α'.

Σ' τὴν μέσην τὸ σπαθί μου,
Τὸ ἄλογο μάζη μου,
Καὶ σὰν πουλὶ πετῶ·
Σὰν ῥίψω τὸ τουφέκι,
Ἡ τύχη τί μὲ πλέκει
Ποτὲ μου δὲν ῥωτῶ.

### Β'.

Ἂν τώρα θέλ' ἡ τύχη
Τὸ βόλι νὰ μὲ τύχῃ,
Καλὰ τὸ καρτερῶ.
Ἂν αὔρι' ὅμως θέλῃ
Καὶ τότε δέν με μέλλει,
Κἀν τώρα θὰ χαρῶ.

## X.

## LE CAVALIER.

1.

Un sabre à la ceinture, mon cheval avec moi, je vole comme un oiseau; et, pourvu que je décharge mon fusil, je ne demande pas à la fortune ce qu'elle me garde.

2.

Si la destinée veut que je rencontre une balle maintenant, je l'attends de pied ferme. Si elle me la réserve pour demain, jusqu'alors je ne m'en soucie; et je ne me réjouis pas moins aujourd'hui.

Γ'.

Αὐτὸς ἂν κολακεύῃ,
Κι' ὁ ἄλλος ἂν δουλεύῃ
Κι' ὁ τρίτος τυραννεῖ.
Δὲν εἶν' ὁ στρατιώτης
Ἢ δοῦλος ἢ δεσπότης,
Κ' ἐλεύθερα φρονεῖ.

Δ'.

Ὅταν μὲ γνέφουν κόποι,
Ὅταν βροντᾷ τὸ τόπι,
Γελῶ καὶ τραγουδῶ.
Κι' ἀπάνω ς' τ' ἄλογό μου
Τοῦ σκοτεινοῦ μας δρόμου,
Τὰ βάραθρα πηδῶ.

Ε'.

Ὁ κόσμος ἐδικός μου,
Κ' ἐγὼ εἶμαι τοῦ κόσμου,
Καὶ ὡς περνᾷ περνῶ.
Καὶ 'ς ὅλα τὰ συμβάντα
Ἐμπρός μου βλέπω πάντα,
Κι' ὀπίσω δὲν γυρνῶ.

3.

Si celui-ci est un flatteur, si cet autre est un esclave, et le troisième un tyran; le guerrier n'est ni serviteur, ni maître : il est indépendant; il est libre.

4.

Quand les coups de sabre m'appellent, quand le canon gronde, je chante et je ris : sur mon cheval je brave et je franchis les précipices de nos routes les plus ténébreuses.

5.

Le monde m'appartient, et j'appartiens au monde; je vais comme il va. En toute rencontre, je regarde toujours en avant et ne retourne jamais en arrière.

## ς'.

Μὴν κλαῖς, ὡραία κόρη,
Ὀπίσ' ἀπὸ τὰ ὄρη
Ὁ δρόμος μ' ὁδηγεῖ.
Παντοῦ ὡραῖες βρίσκω,
Καὶ πούποτε δὲν μνίσκω,
Πατρίς μου εἶν' ἡ γῆ.

## ζ'.

Μιὰ τουφεκιὰ σφυρίζει,
Ὁ Χάρος δρεπανίζει·
Βουκέφαλ' ἐμπροστά.
Μολύβια ὅταν βρέχῃ,
Τὸ αἷμα ὅταν τρέχῃ,
Ἐμπρός! ποιὸς μὲ βαστᾷ;

## η'.

Κι' ἂν ἔφθασ' ἡ ἡμέρα
Ποῦ θὰ σφυρίζῃ ἡ σφαῖρα
Σ' τῆς μάχης τὴν βοήν.
Γελῶντας ὡς γελοῦσα,
Πεθαίνωντας ὡς ζοῦσα
Ἀφήνω τὴν ζοήν.

6.

Ne pleure pas, ma belle enfant, parce que ma route me conduit loin de nos montagnes; je trouve des belles partout, et ne m'arrête nulle part. Ma patrie, c'est la terre entière.

7.

La fusillade siffle; Charon promène sa faux. Bucéphale, en avant! Quand il pleut des balles, quand le sang coule, en avant! Qui donc pourrait m'arrêter?

8.

Et si le jour arrive où le monde doit finir au bruit de la bataille; riant comme j'ai toujours ri, mourant comme j'ai toujours vécu, je dirai adieu à la vie.

## ΙΑ΄.

## Η ΑΝΟΙΞΙΣ.

Τὴν γλυκυτάτην ἄνοιξιν πάντοτε τὴν στολίζουν
Καὶ τόσαι ἄλλαι ἐν ταὐτῷ χάριτες καλλωπίζουν.
Βλέπεις εἰς κάμπους καὶ βουνὰ, ὡραίας πρασινάδας
Κ' εἰς κάθε μέρος ἐξοχῆς φύσεως νοστιμάδας.
Φυτῶν καὶ δένδρων στολισμοὺς καὶ ἄνθη μυρισμένα,
Κι' ἄπειρες λουλουδιῶν θοργιαῖς ὡσὰν ζωγραφισμένα.
Στὰ δάση λιγυρώτατα ἀηδόνια κελαϊδοῦνε,
Ζέφυροι δροσεραῖς πνοαῖς, ὁποῦ ζωογονοῦνε.
Ἀφοῦ λοιπὸν ἡ ἄνοιξις, εὐθὺς ὁποῦ ἐμβαίνει,
Μὲ μύρια χαροποιὰ ὅλο τὸ πᾶν εὐφραίνει.
Πρέπει καὶ κάθε μιὰ καρδιὰ ν' ἀνοίξῃ σφαλισμένη,
Κι' ἄλλον ἁρμοδιώτερον καιρὸν ἂς μὴ προσμένῃ.

## XI.

## LE PRINTEMPS.

Voici le plus doux printemps, celui que toutes les grâces réunies ornent et embellissent! Voyez dans les plaines et sur les collines la verdure éclater, et partout les faveurs de la plus riche nature; partout, les parures embaumées des plantes et des arbres; partout, les couleurs si variées qui peignent les fleurs. Les rossignols enchantent les forêts de leurs voix harmonieuses, et les zéphyrs fécondent nos campagnes de leurs souffles humides.

Puisque, dès qu'il paraît, le printemps réjouit l'univers de ses mille présents, ouvrons-lui donc aussi nos cœurs fermés jusqu'ici, et n'attendons pas de saison plus favorable.

Τ' ἄψυχα καὶ τ' ἀναίσθητα φαίνονται πῶς γελοῦναι.
Καὶ πιὰ νὰ μὴν αἰσθάνωνται τὰ ζωντανὰ 'μποροῦναι.
Ἂς παύσῃ κἂν εἰς τὸ ἐξῆς μελαγχολίας πλάνη,
Κ' ἴσως κ' ἡ τύχη ἐντραπῇ, καὶ 'πῇ μονάχη, φθάνει.
Ἂν ἔχ' αὐτὴ στὸ χέρι τῆς ταῖς λύπαις μόν' νὰ φέρῃ,
Καὶ τὸ νὰ μὴ λυπούμεθα ἦν στὸ δικόν μας χέρι.
Κι' ὅτι λογῆς τ' ἀνθρώπινα ὅλα αὐτὴ τὰ παίζει,
Κι' αὐτὴν καθ' ἕνας ἂς γελᾷ, καὶ ἂς τὴν περιπαίζῃ.

Quand les objets inanimés et insensibles semblent sourire, comment les êtres animés ne seraient-ils pas sensibles aussi?

Cessons désormais de nous livrer à la mélancolie; peut-être la fortune rougira de nous poursuivre, et dira d'elle-même: « C'est assez. »

S'il dépend d'elle de ne nous apporter que des chagrins, il dépend aussi de nous de ne pas les accueillir: et quand elle se rit de l'humanité, pourquoi donc à notre tour ne pas rire d'elle?

## LE CAVALIER.

### COMMENTAIRE.

L'auteur très-civilisé de ce chant devenu populaire avait certainement lu nos célèbres chansons guerrières des armées de Fontenoy et d'Austerlitz. Celle-ci ne cède à aucune autre en verve ou en gaieté insouciante et philosophique. La poésie en est vive et pressée; on pourrait dire d'elle qu'elle a des moustaches, si la moustache n'était pas en Grèce un attribut bien moins militaire que civil.

## LE PRINTEMPS.

### COMMENTAIRE.

Encore une inspiration philosophique! Mais celle-ci n'a rien de guerrier. Elle s'empare des beautés de la nature, qu'elle retrace avec complaisance. C'est une production de l'Athènes moderne, où l'on reconnaît le tour, et même de temps en temps les expressions de quelques poëtes de l'Anthologie, ennemis jurés de la *fortune* par état, et ligués par dépit contre la *destinée;* c'est le même mot (Τύχη).

## ΙΒ'.

## Η ΩΡΑΙΑ ΤΟΥ ΧΙΟΥ.

Εἰς τοῦ βουνοῦ τοὺς πρόποδας, στὴν λάμψιν τῆς σελήνης,
'ς τὴν σιωπὴν τῆς μοναξιᾶς καὶ τῆς τερπνῆς γαλήνης,
Μία ὡραία 'κάθητο εἰς ἕνα πεζουλάκι,
Στὰ γόνατά της ἔχουσα ἕνα μικρὸν σκυλάκι.
Καὶ τὴν κιθάραν παίζουσα μὲ μέλος συμφονοῦσε,
Φωνήν της τὴν ἀγγελικὴν, γλυκὰ ἐτραγῳδοῦσε.
Ἂς ἤμουνε κιθάρα σου, ἂς ἤμουνε σκυλίσου,
Ἂς ἤμουνε, ἂς ἤμουνε φίλος καὶ ἐραστής σου.

## XII.

## LA BELLE DE SCIO.

Au pied de la colline, à la lueur de la lune, dans le silence de la solitude et le calme de la mer, une belle est assise sur un petit banc de pierre, et tient sur ses genoux un petit chien.

Elle accompagne son chant de sa guitare, et fait entendre une voix angélique. Oh! que ne suis-je ta guitare! Que ne suis-je ton petit chien! Que ne suis-je, oh! que ne suis-je surtout ton amant aimé!

## LA BELLE DE SCIO.

### COMMENTAIRE.

Je vois encore dans le miroir de ma mémoire, si fidèle pour les images helléniques, ce petit tableau tel qu'il m'est apparu à Scio. Aux rayons de la lune, qui répand une si douce lueur dans ces régions asiatiques, aux derniers bruits que la mer apaisée jette sur la plage, les filles de Scio venaient, sur le banc de pierre dressé à la porte de leur maison, écouter les plaintes et les déclarations d'amour des jeunes hommes, quelquefois mêler leurs voix aux chants

passionnés, au son du téorbe ou de la mandoline : or cette chanson n'est qu'un des soupirs recueillis au milieu de ces coutumes, qui proclamaient au loin l'antique réputation d'innocence attribuée, dans toutes les époques, aux belles habitantes de l'île devenue si misérable.

## ΙΓ'.

### ΤΟ ΑΗΔΟΝΙ ΚΑΙ ΤΟ ΡΟΔΟΝ.

Τὸ ἐρωτικὸν ἀηδόνι, τὸ πουλάκι τῆς αὐγῆς,
Μῆνας δέκα σιωπαίνει, τῆς μελόδους του φωνῆς·
Εὐθὺς ὅμως ὁποῦ νιόσει, τῆς ἀνοίξεως καιρὸν,
Πρασινάδας εἰς τὰ δένδρα καὶ μουρμουριτὸν νερῶν,
Τὴν ὑπομονήν του χάνει, στὴν φωλεάν του δὲν χωρεῖ,
Καὶ τὸν ἔρωτα νὰ κρύψῃ πάσχει πλὴν δὲν ἠμπορεῖ.
Καὶ χαρίεν ἄνθος κράζει, τῶν ἐρώτων ἡ φωλιὰ,
Καὶ τοῦ πάθους του αἰτία, μὲ τρεμουλιασθὴν λαλιά·
Καὶ ἐκεῖ ὁποῦ στενάζει, τελευταῖον θεωρεῖ,
Ῥόδον ὁποῦ τὸ προσμένει, κι' ὅλον ἕνα καρτερεῖ.
Στιγμὴν πλιὰ δὲν ὑπομένει παντελῶς δὲν σταματᾶ,
Ὅλον ἐνθουσιασμένον εἰς τὸ ῥόδον τοῦ πετᾶ.
Τί καρδιὰν ὅμως νὰ κάμῃ τὰς ἀκάνθας σὰν ἰδῇ,
Ὡς σπαθιὰ ξεγυμνωμένα εἰς τοῦ ῥόδου τὸ κλαδί.

## XIII.

## LE ROSSIGNOL ET LA ROSE.

L'amoureux rossignol, l'oiseau de l'aurore, fait taire pendant dix mois sa voix harmonieuse.

Mais dès qu'il sent arriver le printemps, dès que la verdure revient aux arbres, et aux eaux le murmure, il perd patience, quitte son abri, et ne peut plus dissimuler sa passion.

D'une voix tremblante, il appelle la fleur gracieuse, nid des amours et cause de sa souffrance : et là où il gémit, il aperçoit enfin la rose qui l'attend, et n'attend que lui.

Il n'hésite plus, il ne perd pas une minute, et, dans son enthousiasme, il vole vers elle. Mais que devient-il, quand il voit les épines entourer la tige comme des glaives hors du fourreau?

Μὲ τὸ κεντρωμένον στῆθος, μὲ πληγὴν εἰς τὴν καρδιὰν,
Μακρυὰ ἀπὸ τὸ ῥόδον, νὰ τοῦ λέγουν μακρυά.
Στάσου ἀηδονάκι μ' στάσου, ποῦ θαῤῥεῖς πῶς καταντᾷς,
Τὰς ἀκάνθας καὶ τὰ βέλη, τὸν ἐχθρὸν νὰ ἀπαντᾷς.
Διατί λόγον δὲν ἀκούεις, 'ς τοὺς κινδύνους μόν' τολμᾷς,
Ἀπ' τὸ πάθος τυφλωμένον, εἰς τὸ ῥόδον σου ὁρμᾷς.
Τὰ ἐμπόδια δὲν βλέπεις, μόν' μ' ἁπλότητα θαῤῥεῖς,
Τὸ ποθούμενον πῶς μέλλεις ἀκολύτως νὰ χαρῇς.
Τότε πιὰ τὴν μουσικήν του, εἰς τὸ πένθος τὴν γυρνᾷ,
Καὶ μακρόθεν τὸ καυμένον, στέκει μόνον καὶ θρηνᾷ.
Ἡ καρδιά του αἷμα στάζει, ἔνδοθεν αὐτὸ λαλεῖ,
Μὲ τὸ πένθιμόν του σχῆμα, σιωποῦν παρακαλεῖ.
Καὶ τὸ βλέμμα του τὸ τρέπει, εἰς τῆς τύχης τὸν τροχὸν
Δὲν 'μπορεῖ νὰ ὑποφέρῃ τὸ νὰ ἦναι μοναχόν.

L'âme désolée, le cœur blessé, il les entend lui dire : « Loin de la rose, loin d'ici! »

— Arrête, cher petit rossignol, arrête! Que vas-tu faire? Ces épines et ces dards que tu braves, c'est l'ennemi. Pourquoi ne pas écouter la raison? Pourquoi braver les périls? Aveuglé par l'amour, tu te précipites vers ta rose. Tu ne vois pas les obstacles; et tu crois, dans ta simplicité, que tu vas atteindre sans empêchement le but de tes désirs. —

Alors sa voix n'a plus d'harmonie que pour la douleur. L'infortuné se tient éloigné, seul, et se lamente. Son sang se refroidit; son cœur chante encore en lui-même; il demande à ses maux de cesser; et, tournant son regard vers la roue de la destinée, il succombe à son isolement.

## LE ROSSIGNOL ET LA ROSE.

### COMMENTAIRE.

Autre imitation de la poésie asiatique. C'est une de ces mille aventures des amours de la rose, « sultane du rossignol, » comme l'appelle lord Byron, aussi répandues en Arabie, s'il faut en croire lady Montague, que les vers d'Ovide le sont parmi nous. Ici l'auteur semble s'être caché lui-même sous l'allégorique rossignol, pour se lamenter des obstacles qui le séparent de sa bien-aimée, et pour mieux ex-

primer toute l'ardeur de sa passion. Ainsi le poëte Hafiz a dit du Bulbul :

« Gémis, ô rossignol, si, comme moi, tu es « éloigné de ton amie; — car nous sommes deux « amants infortunés, et notre sort commun est de « nous plaindre. »

Je possède encore, tracées par la main de la Cokonitsa Phroso, ces infortunes classiques du Rossignol. A la fin de ma tâche littéraire, puis-je espérer que mon lecteur n'en aura pas oublié le début, et qu'il comprendra tout le prix qu'a pour moi cet autographe?

## ΙΔ'.

## Η ΠΕΡΙΣΤΕΡΑ.

Ὦ κόρη γλυκυτάτη,
Ὡραία περιστερὰ,
Πῶς εἶσε 'σφαλισμένη
Τόσον λυπητερά;
— Βέβαια σφαλισμένη
Μέσα εἰς τὸ κλουβὶ,
Μὲ σίδηρα τριγύρω
Σὰν νἄσουνε πουλί. —
Ποθῶ κι' ἐπιθυμοῦσα
Ὡραία περιστερὰ,
Τὰ σίδηρα νὰ σποῦσα,
Νὰ 'βγῆς ἀπ' τὴν σκλαβιά.

## XIV.

## LA COLOMBE.

O ma douce jeune fille,
Charmante colombe,
Comment es-tu renfermée
Si tristement?
— Oh vraiment renfermée
Dans ma cage!
Je me remue sous mes barreaux,
Comme si j'étais un oiseau. —
Je veux et j'ai souhaité
Belle colombe,
Briser tes fers
Et te rendre la liberté.

Ποθῶ κι' ἐπιθυμοῦσα
Πουλί μου τρυφερόν,
Μὰ τί 'μπορῶ νὰ κάμω
Παρὰ μὲ τὸν καιρόν;
Λοιπὸν παρακαλῶ σε,
Λάβε ὑπομονήν,
Ὥστε νὰ ἔλθ' ἡ ὥρα
Κι' ἐκείνη ἡ στιγμή.
Θάνατον μὴ φοβῆσαι,
Γονεῖς μὴ λυπηθῇς,
Χαρούμενη νὰ ἦσαι
Κ' ἐμένα νὰ ποθῇς.

Je l'ai voulu et souhaité,
O mon tendre oiseau!
Mais que puis-je faire
Par le temps qui court?
Ainsi donc, je t'en prie,
Prends patience,
Jusqu'à ce que l'heure arrive
Et le moment favorable.
Ne redoute pas la mort;
Ne regrette pas tes parents :
Avec moi, tu seras
Contente et heureuse.

## LA COLOMBE.

### COMMENTAIRE.

La colombe, emblème de tendresse et de douceur, est ici l'oiseau familier des villes, et non le ramier sauvage des montagnes; et c'est, en effet, sous le titre de chanson de la plaine, que ces vers me furent communiqués par un de mes jeunes amis du Phanar. « Rien de plus facile, me disait-il, que de « retracer le pays originel de nos chants populaires, « et de distinguer, dans leurs expressions ou leur « allure, les produits des monts ou des campagnes, « des îles ou du continent. Ici, il s'agit d'un enlève- « ment. Or, les coutumes des Klephtes et des habi-

« tants des hauts lieux n'admettent pas ces procédés « d'un siècle corrupteur. »

Presque partout les montagnes sont l'asile de la pudeur et de la vertu. J'appelle en témoignage nos Béarnais, colons des Pyrénées, célèbres entre toutes les peuplades françaises par la pureté de leurs mœurs et leur longévité.

Dans une des soirées passées au pied du mont Olympe, où j'apprenais si doucement le grec, je soumis ces vers à Zoïtsa, qui voulut aussitôt les écrire en traits fins, rapides et presque illisibles, en même temps qu'elle riait de l'écriture lente, grosse et moulée dont je me servais pour imiter les caractères imprimés.

## ΙΕ'.

### ΤΡΑΓΟΥΔΙ ΕΙΣ ΕΑΡ.

Ὦ ζωογόνε ἄνοιξις, χαριεστάτη ὥρα,
Νεότης τοῦ ἐνιαυτοῦ, τῆς φύσεως ὀπώρα!
Οἱ εὐκραεῖς σου ζέφυροι, ὡς ἐκλεκτοὶ ζωγράφοι,
Πολυειδῶς ἐποίκιλαν τὸ δροσερὸν χωράφι.
Μοσχοβολεῖ ἡ δύοσμος, βασιλικὸς μυρίζει,
Εἰς τὸν ἀέρα φέρεται καὶ τὸν ἀρωματίζει.
Ὁ οὐρανὸς ἐγέλασεν, ἡ θάλασσα ἐχάρη,
Θεία φαιδρότης πρόδηλος εἰς ὅλα ἐνεσπάρη.
Οἱ ναῦται εἰς τὰ πλοῖά των τὴν ἄγκυραν ἐπῆραν.
Κ' εὐτυχῶς ἁρμενίζοντες ἀσμένως παίζουν λύραν.

## XV.

## CHANT AU PRINTEMPS.

O printemps qui donnes la vie, saison favorite de la nature, charmante jeunesse de l'année! tes zéphyrs féconds, comme des peintres habiles, émaillent de mille couleurs les champs humides de rosée. La marjolaine parfume l'air, le basilic l'embaume : le ciel rit, la mer étincelle. Une divine sérénité s'étend et se manifeste au loin. Les matelots ont retiré leurs ancres à bord; et, déployant leurs voiles heureuses, ils font résonner leurs lyres inspirées.

## CHANT AU PRINTEMPS.

### COMMENTAIRE.

Voici une véritable ode au printemps, presque digne d'Anacréon. Le Grec de Kourou-Tschesmé à qui on l'attribuait n'a pu être un homme illettré, ni un marin d'un rang vulgaire : je le soupçonne d'avoir eu sous la main la description assez peu connue d'une peinture du printemps qui, sous Manuel Paléologue, faisait à Constantinople l'ornement du palais impérial. Ce prince lui-même, émule de Philostrate, le Winckelmann de l'antiquité, en est l'auteur. On y remarque en prose les mêmes images et, pour ainsi dire, les mêmes mots que le poëte du Bosphore reproduit en vers rimés. C'est toujours la saison reine de l'année.

« Voilà le printemps, ses fleurs, cet air doux et se-
« rein qui se répand insensiblement autour d'elles,
« et augmente leur éclat. Par lui, les feuilles s'agi-

« tent mollement et murmurent, tandis que l'herbe « ondoie sous des haleines amies. »

Rien n'égale, en effet, la splendeur d'une journée du mois de mai au sein de Constantinople.

Le soleil se levant derrière l'Olympe pour illuminer les sept collines européennes; la montagne asiatique de Boulgourlou s'éclairant des premiers rayons; mille caïques légers sillonnant une mer unie; les grosses barques du canal de Thrace livrées à la rapidité des courants pour approcher des quais et des Bézestins; les voix de Muezzins appelant à la prière; le chant sonore et cadencé des matelots qui lèvent l'ancre; les cris des goëlands qui voltigent sur les eaux poissonneuses; tous les bruits de la ville et du port qui s'éveillent; les parfums de la végétation naissante des cyprès et des peupliers embaumant la mer, si voisine des jardins de la rive; enfin, les voiles nombreuses qui s'ouvrent aux souffles printaniers pour sortir de la rade étroite, et pour gagner les vastes parages de la Propontide : — Tout ce magique tableau se présente encore à mes yeux, tel que j'en ai si souvent joui. Et je dis, avec l'empereur Michel Paléologue : « Rien de plus gracieux à voir; « c'est bien là le printemps vainqueur de la tristesse, « ou, si vous l'aimez mieux, père de tous les plaisirs. (1) »

(1) Manuel Palæol., *Op.*, p. 447.

## ΙϚ'.

## Η ΠΑΤΡΙΣ.

Τῆς πατρίδος μου τὸ ἄσμα
Ἔχω πρῶτον εἰς τὰ χείλη,
Ἐρωμένη μου καὶ φίλη
Καὶ τροφός μου εἶν' αὐτή.

Κι' ἂν, πατρὶς, σ' ἀλησμονήσω,
Φλὸξ ῥαδία νὰ μὲ καύσῃ,
Καὶ τὸν πόδα μου νὰ θραύσῃ
Σμερδαλέος κεραυνός.

Εἰς τὸν ὕπνον μου τὴν βλέπω,
Ἐξυπνῶ, μακράν μου φεύγει·
Φεῦ τελείως δὲν μὲ θέλγει
Πόλις βάρβαρος αὐτή.

## XVI.

## LA PATRIE.

Oui, le chant de mon pays revient le premier sur mes lèvres. Ma patrie est mon amie, mon amante, ma nourrice aussi.

O ma patrie, si je t'oublie jamais, que la flamme aussitôt me consume! qu'un terrible coup de foudre mette mes pieds en cendres!

Je la vois dans mes songes, et quand je me réveille, son image s'enfuit. Hélas! cette ville barbare où je suis n'a pour moi nul attrait.

## LA PATRIE.

### COMMENTAIRE.

Le Grec qui, de l'île de Prinkipo, au sein de la Propontide, me conduisait dans l'île de Calki quand j'allais y visiter les vieux cyprès et les terrasses pittoresques du monastère de la Triade, chantait ces vers dans le port pour prendre patience et se désennuyer en attendant mon retour : je les écrivis sur mes genoux dans sa barque; et comme je n'étais pas suffisamment rassuré sur le purisme de mon matelot, je les soumis à la correction d'un littérateur grec à Constantinople, qui n'eut presque rien à y retoucher.

Un jour, comme je les lisais à un jeune Portugais envoyé de Lisbonne sur le Bosphore pour y apprendre les langues orientales; l'un et l'autre, le cœur plein du pays absent, nous observions dans ces

couplets modernes je ne sais quelle ressemblance avec le psaume qui fait tant rêver : *Super flumina Babylonis.* Et, après m'avoir récité le sonnet de Camoëns, « Brandas aguas do Tejo, » le plus mélancolique soupir qu'ait jamais inspiré l'amour de la patrie, mon ami y ajouta ces vers du même poëte dans sa sublime invocation du chant biblique :

« J'ai vu succéder au bien le mal, au mal le pire. « J'ai vu acheter à grands frais le repentir. Je n'ai vu « le bonheur nulle part, et maintenant je me vois « moi-même jetant au vent de tristes paroles : »

Vi o bem succeder mal,
E o mal muito peor.
E vi com muito trabalho
Comprar arrependimento.
Vi nenhum contentamento,
E vejo-me à mi, que espalho
Tristes palavras ao vento.

## ΙΖ'.

### ΠΑΡΕΛΘΟΝΤΑ ΚΑΙ ΠΑΡΟΝΤΑ.

Α. Ποιὸς εἶδε πράσινο δενδρί;

Β. Μαυρομματοῦσα καὶ ξανθή!

Α. Νὰ ἔχ' ἀσημένια φύλλα,

Β. Μαῦρα μάτια, μαῦρα φρύδια!

Α. Καὶ στὴν κόρφην μαλάγματα,

Β. Κοράσια μὲ τὰ κλαύματα!

Α. Καὶ στὴν ῥίζαν κρύαν βρύση.
Ποιὸς νὰ πιῇ, νὰ λησμονήσῃ;
Καὶ ἔσκυψα, νὰ πιῶ νερό.

Β. Μὰ τῆς ἀγάπης τὸν καϋμό!

## XVII.

## PRÉSENCE ET SOUVENIR.

LE PREMIER MATELOT : Avez-vous vu l'arbre vert?

LE SECOND : O belle blonde aux yeux noirs!

LE PREMIER : Qui a des feuilles d'argent,

LE SECOND : Aux yeux noirs et aux noirs sourcils!

LE PREMIER : De l'or à son sommet,

LE SECOND : Jeunes filles en larmes!

LE PREMIER : Et, à ses pieds, une fontaine où celui qui boit perd la mémoire. Je me suis baissé pour y boire,

LE SECOND : Ah! par l'amour qui me consume!

Α. Νὰ πιῶ καὶ νὰ γεμίσω,

Β. Μαῦρα μάτια νὰ φιλήσω.

Α. Μ' ἔπεσε τὸ μαντιλί μου,

Β. Πῶς καίει τὸ ἀχειλί μου;

Α. Τὸ βαρυξομπλιασμένο;
Μιὰ χαρὰ ἦτον τῷ καϋμένῳ!
Ἐκεῖ, ποῦ τὸ ἐκέντουσαν
Κοράσια ἐτραγῴδουσαν,
Τρία πάρθενα κοράσια,
Σὰν τοῦ Μάϊου τὰ κεράσια.

LE PREMIER : Pour y boire et pour y puiser.

LE SECOND : Laissez-moi baiser vos yeux noirs...

LE PREMIER : Mon mouchoir est tombé,

LE SECOND : Ah ! comme mes lèvres brûlent !

LE PREMIER : Mon mouchoir brodé de soie, mon mouchoir qui était ma joie à moi, pauvre malheureux ! car, là où on l'avait brodé, chantaient de jeunes filles ; trois jeunes filles vierges, pareilles aux cerises du mois de mai.

## PRÉSENCE ET SOUVENIR.

### COMMENTAIRE.

Pour bien comprendre la double chanson, il faut se rendre un compte exact de la scène telle que me l'a expliquée la Cokonitza de qui je tiens ce bizarre essai, unique peut-être dans son genre. Deux matelots la chantent, pendant qu'une jeune fille se rend à la fontaine. Le premier se plaint, en souvenir de son bonheur évanoui, d'avoir perdu le mouchoir que trois belles lui avaient brodé. Il représente le passé, et semble parler aux nuages. L'autre, qui figure le présent, cherche à lier de tendres relations avec la jeune fille marchant devant lui. Voilà le double drame.

L'heure du soir, le vaisseau à l'ancre; les deux matelots sur la rive, l'un regardant tristement les flots, comme s'ils emportaient ses plaisirs envolés, et leur jetant ses soupirs; le second, suivant des yeux la jeune fille : celle-ci, portant vide sur la hanche sa grande cruche de cuivre, et allant nonchalamment vers la fontaine où elle s'est arrêtée pour écouter; puis, l'épaule chargée de sa cruche remplie, droite et raide sous son fardeau, fuyant à pas précipités, tout en tournant la tête aux vives déclarations du chanteur : c'est un véritable tableau.

Il faut noter que ces vers, écrits comme un duo, ne se chantent pas ensemble, mais alternativement. Le premier chanteur jette son premier vers comme un défi; et, dans le second vers, le second chanteur doit improviser la rime. C'est sur deux airs dans le même ton, assez insignifiants l'un et l'autre, comme presque toutes les prétendues mélodies qui accompagnent en Grèce les textes les plus gracieux.

## ΙΗ'.

## Η ΣΥΜΒΟΥΛΗ.

### Α'.

Νέα μου τί περιμένεις;
Τί τὰ κάλλη σου μαραίνεις;
Πότε πλέον θὰ χαρῇς;
Τὸν καιρὸν μὴ παρατρέχεις,
Θαῤῥεῖς τάχα πῶς τὸν ἔχεις
Ὡς τὸ τέλος, μὴ θαῤῥεῖς.....

### Β'.

Ἡ νεότης ὡς τὰ ἄνθη
Μετ' ὀλίγον ἐμαράνθη,
Καὶ παρέρχεται, κυρά.
Ὡς τὰ ῥόδα τὰ ὡραῖα
Ὅπου σήμερον ἀκμαῖα,
Κι' αὔριον εἶναι ξηρά.

## XVIII.

## LE CONSEIL.

1.

Qu'attendez-vous, ma jeune amie? Pourquoi laisser se flétrir vos charmes? Pourquoi fuir le plaisir? Méfiez-vous du temps. Quand on croit le tenir pour longtemps, il échappe...

2.

La jeunesse ainsi que la fleur se flétrit et passe bien vite, madame; comme les plus belles roses qui brillent aujourd'hui et se dessèchent demain.

Γ'.

Ἀνθισμένα ἂν τ' ἀφήσῃς
Καὶ παρέλθῃς καὶ γυρίσῃς
Ἀμφιβάλλεις τ' εἶν' αὐτά·
Ῥόδα ἄρα γε εὐώδη
Ἦσαν ταῦτα τ' ἀκανθώδη;
Πῶς ὁ κόσμος καταντᾷ!

Δ'.

Ὅθεν φρόνιμος ἂν ἦσαι
Ἐλευθέρα πλέον ζῆσε
Χαῖρ', εὐφραίνου τὸ παρόν.
Γιὰ νὰ μὴ μετανοήσῃς,
Κ' ἀνωφέλευτα, ζητήσῃς
Τὸν χρονόν σου τὸν καιρόν.

3.

Les voilà fleuries; passez et revenez, vous ne les reconnaîtrez plus. C'étaient des roses parfumées; ce ne sont plus que des buissons épineux. Ainsi va le monde!

4.

Si donc vous êtes sage, vivez libre et contente. Jouissez du présent, de peur que le repentir ne vienne, et que vous ne regrettiez en vain votre beau temps doré.

## LE CONSEIL.

### COMMENTAIRE.

Imitation du style de Christopulos, l'Anacréon moderne. J'ai retranché les nombreuses stances qui se récitent, pour ne conserver que les quatre couplets les plus ordinairement chantés dans les cercles grecs de Bukarest ou du Phanar. Ces conseils intéressés sont les mêmes dans toutes les langues; Ronsard les prodiguait à sa *mignonne* dans sa délicieuse amplification du célèbre distique attribué à Ausone. *Collige, Virgo, Rosas*, etc., etc. Et l'Hellène, si bon conseiller, n'a-t-il pas détourné lui-même pour un

tout autre usage ces paroles mélodieuses qui ont retenti dans la chaire antique de son église patriarcale de Constantinople?

« La fleur du visage d'une femme est bien douce « à la vue, dites-vous : mais y a-t-il rien de plus « doux à voir sur la terre que les fleurs elles-mêmes? « et pourtant, elles se fanent et se dessèchent! »

Ἀλλὰ φαιδρὸν τὸ ἄνθος τῆς ὄψεως φησίν· ἀλλ' οὐδὲν τῶν ἀνθέων τῶν ἐπὶ γῆς φαιδρότερον· ἀλλὰ καὶ ταῦτα σήπεται καὶ μαραίνεται.

S. Jean Chrysostome, *Hom.* xiv.

## ΙΘ'.

### ΕΡΩΤΟΛΗΠΤΟΣ.

Ἐσηκώθην ὁ καύμενος
Μιὰν αὐγὴ μὲ τὸ δροσιό·
Καὶ σὲ περιβόλι μβαίνω
Γιὰ νὰ 'δῶ καὶ νὰ χαρῶ.
Βλέπω μιὰ μικρὴ πορτοῦλα
Ποῦ ἦτον μεσοανοικτὴ,
Κι' ἀπὸ μέσα μία κόρη
Εὔμορφη ζωγραφιστή.
Τὸ καπέλο μου τῆς 'βγάζω,
Καὶ τὴν διπλοχαιρετῶ,
Καὶ τῆς λέγω ἂν ὁρίζῃ
Δυὸ λογάκια νὰ τῆς 'πῶ.

## XIX.

## L'AMOUREUX MALTRAITÉ.

Malheureux que je suis! je me suis levé un beau matin avec la rosée; j'entre dans un jardin pour regarder et m'amuser.

J'y vois une toute petite porte qui demeurait ouverte à demi; et en dedans une jeune fille, belle à peindre.

Je lui ôte mon chapeau, la salue deux fois, et lui dis qu'avec sa permission j'aurais deux petits mots à lui dire.

Καὶ ἐκείνη μὲ προσβάλλει ....
Τὴν δὲ τζελετζοῦλα κλεῖ,
Καὶ ἡ δούλη της μὲ λέγει,
Δὲν εἶσ' ἄξιος γι' αὐτή.
Πίπτω κάτω λιγωμένος
Κ' οἱ γειτόνοι μὲ κρατοῦν·
Δὲν ἐβάσταξ' ἡ καρδιά της
Νὰ μηνύσ' ἑνὸς γιατροῦ.

Elle me repousse, ferme la porte au verrou ; et sa servante me dit : « Tu n'es pas fait pour elle ! »

Je tombe ; je m'évanouis ; les voisins s'emparent de moi. — Elle ne songea pas même à faire avertir le médecin.

## L'AMOUREUX MALTRAITÉ.

### COMMENTAIRE.

Le soir de notre entrée à Nicée, le pappas Stilianos, auquel l'archevêque de Nicomédie nous avait recommandés, après avoir trouvé, pour nous, quatre murs habitables à demi dans l'enceinte abandonnée de la ville, voulut bien prendre sa part du repas modeste qui terminait une fatigante journée. Ce repas, arrosé de quelques bouteilles de vin français introduites dans nos bagages par des mains prévoyantes et amies, fut long et joyeux. Vers sa fin, le chant se mêla au bruit du verre. Mon camarade, le secrétaire de la légation d'Espagne, en donna le si-

gnal par quelques couplets du Cid, et un boléro andalous d'une gracieuse mélodie commençant ainsi :

Una mañana
De primavera,
Muy placentera,
Fabio saliò.

Je payai ensuite mon tribut au concert avec *le jeune Troubadour* de D'Alvimare et *la Sentinelle*, chanson favorite de la grande armée, qui mérita vingt ans plus tard d'être traduite en grec moderne pour charmer les bataillons des Hellènes. Et c'est alors que le pappas Stilianos, encouragé par notre exemple, n'ayant encore (en 1819) aucun cri guerrier à nous faire entendre dans sa langue, chanta ces vers légers auxquels j'ai appliqué un titre, et qui étaient pour lui un souvenir de sa jeunesse.

## Κ'.

## ΤΡΑΓΟΥΔΙΑ ΤΩΝ ΡΟΔΩΝ.

### Α'.

Τώρα 'ς τὸ γλυκοχάραγμα,
'ς τὸν ὕπνον μου λιγάκι,
Μοῦ 'φάνηκε πῶς ἤμουνε
'ς ὡραῖον λιβαδάκι.
Ἐκεῖ ἤτονε ἡ ἀγάπη μου
Μ' ἄλλαις κορασιδούλαις,
Ποῦ ἔκοβαν τριαντάφυλλα
Καὶ δροσεραῖς μυρτούλαις.

Τότε ἐκάθησα κι' ἐγὼ
Ν' ἀναπαυθῶ λιγάκι,
'ς τοῦ πόθου τὴν ξεφάντωσιν
Νὰ πιῶ κρύω νεράκι.
Ἐκάθησ' ἡ ἀγάπη μου,
'ς τὰς ἀγκάλας της μὲ πέρνει,
Τὸ στόμα της 'ς τὸ στόμα μου
Σιμὰ σιμὰ τὸ φέρνει.

## XX.

## CHANSONS DES ROSES.

### 1.

Voilà qu'à la petite pointe du jour, comme je dormais légèrement, il me sembla que j'étais dans une belle petite prairie. Mon amie se trouvait là avec d'autres jeunes filles, ses compagnes; elles cueillaient des roses, et des myrtes chargés de rosée.

---

Je m'assis alors pour me reposer un moment avant de me livrer à ma joie, et pour boire de l'eau fraîche. Mon amie s'assit aussi, me prit dans ses bras, et approcha ses lèvres des miennes.

Ὅτ' ἤρχισε γλυκύτατον
Φιλὶ νὰ μὲ χαρίσῃ;
Ὁ ἔρωτας ὁ δίβουλος
Ἦλθε νὰ μ' ἐξυπνήσῃ.
Ἔρωτα τὶ σοῦ ἔφταιξα
Κι' ἦλθες νὰ μ' ἐξυπνήσῃς,
Ὁποῦ εἶχεν ἡ ἀγάπη μου
Φιλὶ νὰ μὲ χαρίσῃ.

---

Β'.

Ῥόδον εὔοσμον
Καὶ ἄνθος εὔμορφον
Τίς ἐπλησίανε
Καὶ σὲ ἐπιάσε
Κ' ἐμαράνθηκες,
Καὶ ἐξηράνθακές;
Γέρων μύρισε,
Γραῖα μ' ἐτήρησε,
Κ' ἐβασκάνθηκα,
Κ' ἐμαράνθηκα.

Et comme elle commençait à m'accorder le baiser le plus doux, un fripon d'Amour m'éveilla.

Amour, que t'ai-je fait pour me réveiller ainsi, quand mon amie avait un baiser à me donner?

---

2.

Rose odorante,
Fleur délicieuse,
Qui donc s'est approché,
Et t'a touchée?
Car tu es flétrie
Et desséchée maintenant. —
« Un vieillard m'a sentie,
« Une vieille femme m'a regardée.
« Ils m'ont jeté un sort :
« Et me voilà flétrie pour toujours. »

# CHANSONS DES ROSES.

## COMMENTAIRE.

Les chansons des roses m'amènent naturellement à donner le nom de Rosières aux femmes qui les chantent : or, je ne comprends pas sous le titre de Rosières les émules grecques de ces jeunes filles dont les roses voisines de Paris couronnent la vertu; sans doute les habitantes de la Thrace, dans leur innocence ou leur isolement, auraient *toutes ou du moins presque toutes* des droits à la même récompense. Je désigne par ce nom de Rosières, dans l'acception hellénique que je veux leur donner, les femmes des plaines de la Romélie qui se chargent de cultiver et de cueillir les roses destinées à embaumer les sérails asiatiques, et à perpétuer l'huile

de rose depuis l'Iliade (1) où elle figure jusqu'à nos boudoirs européens.

Quoi qu'il en soit, ces vers, plus significatifs peut-être dans leur intitulé que dans leur texte, sont quelques-uns des chants populaires qui président à ce genre de moisson. Ils me furent donnés à Andrinople, à la limite des campagnes chargées de fournir aux confitures, aux pastilles, aux sorbets, enfin à ces mille métamorphoses que les Arméniens ou les Juifs de Keusanluk, beaucoup plus ingénieux que nous à perpétuer le mérite des roses, multiplient pour les plaisirs des sultanes. Dans les plaines qui s'étendent des penchants de l'Hémus jusqu'aux remparts de la ville d'Adrien, sur les rives de l'Hèbre, vastes campagnes exposées, sous le climat tempéré de la Thrace, au soleil fécondant du Midi, et garanties par les hautes montagnes des souffles du Nord, la rose acquiert un parfum et des vertus que les autres contrées orientales lui dénient. Ce ne sont pas les roses bifères qu'on y cultive, comme semble le présumer M. de Choiseul; mais bien la rose des quatre saisons, la plus parfumée des roses, et la rose large, simple, d'un rouge foncé, négligée en France, qu'on y nomme communément rose d'Andrinople.

Je n'ai pas bonne grâce peut-être à parler des

(1) Homère, *Iliade*, ch. XXIII, v. 186.

champs couverts de ces belles fleurs, moi qui, les traversant au cœur de novembre, n'ai vu que leurs épines; mais, pour dédommager mes lecteurs de tout ce qui manque à mon commentaire sur la chanson des rosiers, je leur soumets en entier le charmant passage du *Voyage pittoresque*, auquel je viens de faire allusion.

« Dans les environs d'Adrianople, après avoir « admiré cette fertilité qui lutte contre tous les « abus du gouvernement, le voyageur surpris dé- « couvre tout à coup des champs d'une espèce « nouvelle : ses regards enchantés s'étendent à « perte de vue sur des moissons de roses. — Déjà « les beaux jours du printemps ont mûri ces ré- « coltes embaumées; il est temps d'enlever les fleurs « épanouies, et de faire place aux nouvelles géné- « rations de roses qui se succéderont tout l'été. De « jeunes filles, se tenant par la main, arrivent en « dansant; elles répètent des chants dont quelques- « uns ont été conservés à travers les siècles, dont les « autres célèbrent des amours plus récents, mais qui « nous rappellent, par des accents harmonieux, la « langue d'Homère et d'Anacréon. Les grâces dé- « centes de ces moissonneuses, leurs vêtements, les « longues tresses de leur chevelure, et ces voiles « qu'elles se plaisent à livrer au vent qui les sou- « tient en voûte sur leur tête, tout retrace les scènes « décrites par Théocrite et Virgile. Il n'est pas une

« de ces beautés dont vous ne croyiez déjà avoir vu « l'image sur quelque bas-relief, ou sur une pierre « antique. Un vieux berger semblable à Silène prend « sa musette; il s'anime lui-même des sons sortis de « l'outre qu'il enfle et presse tour à tour : il croit « aussi danser, et ses pieds appesantis par l'âge ré- « pètent sur une même place tous les mouvements « de la jeunesse folâtre qui bondit sur la prairie : « le vieillard sourit à leurs sauts légers. Ces belles « filles applaudissent à ses efforts, à sa gaieté, et ne « rient qu'en cachette de sa barbe touffue, de ses « joues enluminées. Mais le moment du travail est « arrivé, le signal se donne; elles entrent dans ces « vastes champs de fleurs; leurs corbeilles sont bien- « tôt remplies; des chariots reçoivent ces récoltes « odorantes; et de lourds buffles, au pas lent, à l'é- « paisse encolure, traînent avec gravité des gerbes « de roses. Elles allaient périr sans rien laisser d'elles : « l'art inventé dans l'Inde saisit et fixe leur parfum « fugitif; il les fait ainsi survivre à elles-mêmes (1). »

Cette Idylle antique, rêvée par l'académicien plutôt qu'observée par le voyageur, est le plus gracieux épisode issu de la plume de M. de Choiseul-Gouffier, dans sa vigueur comme dans sa décadence. Ce tableau si poétique est loué à bon droit par ses col-

(1) *Voyage pittoresque en Orient*, tom. II, p. 174.

lègues, ses biographes, et par tous ses illustres panégyristes.

Serais-je taxé d'irrévérence envers le noble ambassadeur qui m'a précédé et éclairé de son expérience dans l'Archipel comme dans les campagnes de Thrace, si j'ajoutais que j'ai eu quelque peine à reconnaître dans ces grâces décentes, empruntées à Horace d'ailleurs, dans ses longues tresses, et dans cette coquetterie du voile arrondi par les haleines printanières, les femmes de Schipka et de Koyanlou? Pauvres Bulgares, ramenant sur leur figure amaigrie leur lourd vêtement de laine rouge, trop court alors pour cacher à la fois leurs jambes et leurs cheveux hérissés sur leur tête! Enfin, les mouvements pesants et monotones de leur danse nationale me semblent retracer les sauts légers des Grecques de M. de Choiseul, tout aussi faiblement que mes chansons modernes rappellent les vers d'Homère ou d'Anacréon. Et pourtant, au lieu de cette folâtre jeunesse qui bondit, en style de Dorat, sur une prairie imaginaire, je retrouve fidèlement dans mes souvenirs la cornemuse bulgare que les bergers montagnards promènent dans les rues de Constantinople, et les buffles qu'on y voit attelés à de grossiers arabas. — « Mais voilà ce qui « nous arrive à nous autres petits auteurs, » disait Jean-Jacques; « en voulant censurer les écrits de « nos maîtres, notre étourderie nous y fait relever

« mille fautes qui sont des beautés pour des hommes « de jugement (1). »

Au reste, quand, à travers les plantations de roses de Zahara, je me dirigeais vers le Balkan, ma pensée, détachée des chansons des rosières, se repliait vers de plus antiques mémoires. Je me représentais l'avant-dernier roi de Macédoine, Philippe, gravissant, deux mille ans avant moi, les cimes de l'Hémus pour y chercher quelque inspiration stratégique dans sa malheureuse guerre contre les Romains, et pour y contempler la mer du Pont, l'Adriatique, le Danube et les Alpes, qu'une tradition répandue disait visibles en même temps.

« Les hommes qui connaissaient la montagne « avaient certifié qu'elle était inaccessible à une ar- « mée. » — Combien de fois les Russes n'ont-ils pas démenti l'assertion? — « Le roi, continue Tite-Live, « trouva d'abord peu de peine à franchir le bas des « collines : à mesure qu'il montait, le pays devenait « de plus en plus sauvage et dépourvu de sentiers. « On parvint ensuite à une région tellement encom- « brée de tiges d'arbres et de leurs rameaux mê- « lés, qu'on voyait à peine le ciel. En approchant du « sommet, des nuées épaisses créèrent une sorte « d'obscurité nocturne. Enfin, le troisième jour, le « point culminant fut atteint : et, au retour, les voya-

(1) Notes de la Lettre à d'Alembert.

« geurs ne contrediront en rien la tradition. Or « c'était, à mon avis « (c'est toujours Tite-Live qui « parle), bien plutôt pour ne pas laisser tourner en « ridicule le peu de succès de l'entreprise, que parce « qu'en effet des mers, des montagnes et des fleuves « si éloignés les uns des autres auraient pu s'aper- « cevoir ensemble d'un même endroit (1). »

Cette véridique histoire de l'ascension de Philippe de Macédoine ne rappelle-t-elle pas tant d'autres investigateurs de montagnes célèbres, partis, arrivés, et revenus aussi peu sincères que le roi?

Quant à moi, je pensais à tout ceci en grimpant, « à mon tour, au haut de l'Hémus de Thrace, où se « forment les tempêtes de Borée qui vont porter un « froid incommode aux hommes sans habit (2), » (expressions poétiques de Callimaque); et, respirant au milieu des neiges l'odeur d'un bouton tardif que j'avais cueilli à ma dernière halte, je suivais, en grelotant, mes bagages que je venais de surcharger à Keusanluk de roses déguisées de toutes les façons.

(1) Tite-Live, *Hist.*, liv. 40.

(2) Αἵμῳ ἔπι Θρήϊκι, τόθεν Βορέαο καταίξ
Ἔρχεται ἀχλαίνοισι δυσαέα κρυμὸν ἄγουσα.
CALLIM., *Hymne à Diane*, v. 116.

# CHANTS DU PEUPLE

# EN GRÈCE.

## SECTION NEUVIÈME.

## CHANTS BADINS.

## Α'.

### ΔΥΣΚΟΛΟΣ ΕΚΛΟΓΗ.

« Καλὴ μάννα, πάνδρευσέ με
Σπητονοικοκυρευσέ με! » —

« Νὰ σὲ δώσω μπασκαλάκι,
Ὄμμορφο παλληκαράκι. » —

« Καλὴ μάννα, δὲν τὸν θέλω,
Γιατὶ πέφτω καὶ παιθαίνω.
Δὲν τὸμ πέρνω τὸν μπασκάλη,
Ποῦ βρωμάει ἐλεαῖς καὶ λάδι. » —

« Νὰ σὲ δώσω μπερμπεράκι,
Ὄμμορφο παλληκαράκι. » —

## I.

## LE CHOIX DIFFICILE.

— Bonne mère, mariez-moi;
Donnez-moi un maître au logis. —

— « Je vais te donner le petit épicier;
« C'est un joli garçon. » —

— Bonne mère, je n'en veux pas.
J'en serais malade, et j'en mourrais.
Je n'épouse pas l'épicier,
Qui sent les olives et l'huile. —

— « Je te donnerai le petit barbier;
« C'est un joli garçon. » —

« Κάλη μάννα, δὲν τὸν θέλω,
Γιατὶ πέφτω καὶ παιθαίνω.
Ὅλη 'μέρα μπερμπερίζει
Καὶ τὸ βράδυ μουρμουρίζει. » —

« Νὰ σὲ δώσω 'να ραφτάκι,
Ὄμμορφο παλληκαράκι. » —

« Κάλη μάννα, δὲν τὸν θέλω,
Γιατὶ πέφτω καὶ παιθαίνω.
Ὅλη 'μέρα ράφτει, ράφτει,
Καὶ τὸ βράδυ μυΐαις χάφτει. »

— Bonne mère, je n'en veux pas.
J'en serais malade, et j'en mourrais.
Tout le matin il fait la barbe;
Et tout le soir il fait la moue. —

— « Je te donnerai le petit tailleur;
« C'est un joli garçon. » —

— Bonne mère, je n'en veux pas.
J'en serais malade, et j'en mourrais.
Tout le matin il coud, il coud;
Et le soir il prend des mouches.

## Β'.

## ΔΕΝ ΑΠΟΡΕΙ.

Ἀπάνω στόρεο τὸ βουνὸ,
Μάννα καὶ θυγατέρα δυὸ,

Μάζωναν τὸν ἀμάραντον
Καὶ τὸ μελισσοχόρταρον.

Μάκεῖ ποῦ τὸ μαζώνανε
Καὶ τὸ χεριοδιαλέγανε

Βρίσκουνε κἔνα νεόγαμβρο
Χώρι ἀπὸ τὴν νυφοῦλά του.—

« Μαννοῦλα μ', ἂς τὸμ πάρωμεν
Τὸν ξένο εἰς τὸ σπῆτί μας. » —

## II.

## ELLE A RÉPONSE A TOUT.

Là-haut, sur cette montagne,
Une mère et sa fille

Ramassaient ensemble
L'amarante et la mélisse.

Et comme elles les cueillent
Et les trient avec leurs doigts,

Elles trouvent aussi un jeune fiancé,
Sans sa fiancée.

— « Ma petite mère, si nous prenions
« Cet étranger dans notre maison? » —

Μώρ', 'μεῖς ψωμὶ δὲν ἔχομεν·
Τὸν ξένον τί τὸν θέλομεν; » —

« Μάννα, μ' τὸ μερδικοῦλί μου
Μὲ σών' ἐμέν' καὶ κείνονε. » —

« Μῶρ', 'μεῖς στρῶμα δὲν ἔχομεν·
Τὸν ξένον τί τὸν θέλομεν; » —

« Μάννα, μ' τὸ στρωματάκι μου
Μὲ σών' ἐμέν' καὶ κείνονε. »

— Folle! nous n'avons pas de pain.
Que veux-tu faire de cet étranger? —

— « Mère, ma petite portion
« Suffira pour moi et pour lui. » —

— Folle! nous n'avons pas de lit.
Que veux-tu faire de cet étranger? —

— « Mère, mon petit lit
« Suffira bien pour lui et moi. »

## LE CHOIX DIFFICILE.

### COMMENTAIRE.

J'aurais retranché de ce recueil cette boutade, dont je me dispense d'expliquer les obscurités, si je n'avais voulu donner une idée exacte et complète des mœurs des Grecs de toutes les classes. Ici figure la race industrielle et bourgeoise; c'est l'épicier, le tailleur, le barbier, habitant des villes. Aussi l'on peut y remarquer un style tout autre que celui de l'aristocratie, et même bien différent de l'idiome campagnard, dont le contact avec les grandes cités n'a pas encore altéré la simplicité et la pudeur.

Les deux chansons qui suivent sont, comme celle-ci, des échantillons de la plaisanterie érotique chez le peuple.

« La poésie érotique, » me disait, en 1824, M. de Bonald, « s'en va mourir. Les *Méditations* de notre « ami commun Lamartine lui ont porté le der- « nier coup. Le vers licencieux, composition si fa- « cile et si aimée du dix-huitième siècle, n'est pas « même, comme on l'a prétendu, l'enfance de l'art : « il en est tout au plus l'enfantillage. »

## ELLE A RÉPONSE A TOUT.

### COMMENTAIRE.

Mon hôte d'Éleusis, joyeux compagnon, tout fier d'avoir trouvé pour mon dîner, à force de recherches, deux œufs et la vieille poule qui venait de les pondre, vint s'accroupir en face de mon divan, à côté du tabouret, en guise de table, où elle figurait *avec sa mine étique*. Enhardi par quelques lampées du vinaigre athénien qu'il avait placé auprès de moi en qualité de vin, et dont je lui laissais le monopole, il se livra d'abord, avec de malins sourires, à de méchants propos sur les femmes d'Éleusis et de l'antique Mégare, qui depuis Aristophane n'ont pas cessé d'être en butte aux réflexions satiriques de leurs concitoyens, comme si Aspasie choisissait encore parmi elles ses confidentes. Ensuite, de plus en plus échauffé par le produit fermenté et résineux des vignes et des pommes de pin de ses coteaux, il fredonna quelques chansons légères. Je remarquai celle-ci, que je transcrivis aussitôt à la marge du journal portatif de mon voyage, et je négligeai le reste.

## Γ'.

### Ο ΔΟΥΛΟΣ ΖΗΛΕΥΩΝ.

Ἐγὼμαι ὀρφανὸ παιδὶ, — ὀρφανὸ παιδὶ,
Ἔχω καὶ χήρα μάννα, — τῆς Δομνίτσας παραμάννα.
Μὰ πῆγε καὶ μὲ σύμβασε — καὶ μὲ ῥόγιασε
Σὲ μιὰ κυρὰ κεπέλι . . . .
Ἐπῆγα καὶ ῥογιάσθηκα — καππαριάσθηκα
Σὲ μιὰ κυρὰ κοκόνα· . . . .
Δώδεκα χρόνους δούλευσα — μάννα μ' δούλευσα.
Στοὺς δεκατρεῖς τῆς λέγω, — τὴ ῥογίτσα μου γυρεύω.
Δός με κυρά μ' τὴ ῥόγα μου — τὴ ῥογίτσα μου
Δός με τὴν δούλευσί μου, — σὲ βαρέθηκε ψυχή μου.
Νὰ κουβανῶ κρυὸ νερὸ — στὸν κακὸ καιρό.
Ἀπ' τὸμ Πασιᾶ τὴν βρύσι· — ποιὸς τὴν κάμ' αὐτὴν τὴν βρύσι;
Νὰ πλένω τὰ ποδάρια της — τὰ ξηράδια της
Σὲ μιὰ χρυσὴ λεκάνι· — μαύρη γῆ νὰ τὰ ξηράνῃ!
Νὰ στρώνω δύο στρώματα — δυὸ 'παπλώματα
Καὶ ἄσπρα σινδονάκια, — νὰ κοιμοῦνται δυὸ κορμάκια.

## III.

## LE SERVITEUR MÉCONTENT.

Je suis un enfant orphelin, un enfant orphelin; j'avais pour mère une veuve, nourrice d'une Domnitza.....

Elle me mit d'abord dans la maison et aux gages d'une demoiselle; je passai ensuite au service d'une dame avec laquelle je tombai d'accord de mes gages. Je la servis douze ans, oui, douze ans, ma mère; et la treizième année, je lui demandai mon compte.

— « Donnez-moi mon compte, madame, et le « prix de mon service; car je n'y puis plus tenir. » —

Il faut lui porter pendant tout l'hiver de l'eau froide de la fontaine du Pacha. (Qui donc s'est avisé de construire cette fontaine?)

Il me faut lui laver les pieds, ses pieds décharnés, dans un bassin d'or. (Que la terre noire les dessèche!)

Il me faut étendre deux lits, deux matelas et deux draps blancs, pour y coucher deux cadavres.

## LE SERVITEUR MÉCONTENT.

### COMMENTAIRE.

On pourrait dire aussi bien serviteur jaloux ou envieux. C'est le type du domestique grec de Constantinople, élevé dans la maison des princes du Phanar et du Bosphore, qui, pour être plus qu'un esclave ordinaire, se croit quelque chose; et, fils de la nourrice d'une princesse, s'étonne de servir chez une Cokona d'un rang inférieur.

La *fontaine du Pacha* est un titre commun à mille sources en Orient, et n'en désigne ainsi aucune en particulier. Il est peu de pachas qui n'aient voulu, selon le style *préfectoral* de France, signaler leur passage dans l'administration des provinces par un bienfait éclatant, destiné maintes fois à couvrir bien des concussions et des injustices. Alors, ce pa-

cha procède ainsi : il se met en cherche de la fontaine la plus froide, et de la meilleure eau du pachalik : une fois trouvée, il y dresse une plaque de marbre qu'il surcharge de versets du Coran; il y scelle avec une chaîne de fer une écuelle d'airain qui sert aux passants, et fait partie inhérente du mobilier de la source. Puis elle se nomme Fontaine du Pacha, et continue à couler, sous ce titre, d'un peu plus haut et avec un peu plus de bruit qu'au temps de son obscurité.

Ainsi, j'ai vu la source du Pacha, à Rhodes, emplir de ses eaux salutaires de grands bassins, sous l'ombre des plus beaux platanes. Ainsi, j'ai bu dans l'île de Scio, près de l'école d'Homère, à la fontaine du Pacha, rendez-vous des jeunes filles et de leurs larges cruches. Peut-être est-il question ici de l'une des fontaines les plus remarquables de Constantinople, construite par le pacha Occhiali, le célèbre amiral, au bas du faubourg de Péra. Ses eaux sont recherchées pour leur pureté et leur fraîcheur dans ce quartier, creusé de nombreuses et d'insuffisantes citernes : et au-dessus s'élève, sur la rive intérieure du port, en face du Sérail, le dôme élégant de la mosquée de Topanhé.

## Δ.

## ΠΑΠΠΑΝΤΩΝΗΣ.

Μέστ' Ἀγᾶ τὸ περιβόλι
Κάθεται πουλὶ κι' ἀηδόνι
Καὶ γλεντᾷ τὸμ Παππαντώνη·
« Σουπα, μάννα, πανδρεψέ με
Σπητονοικοκυρεψέ με.
Γέρον ἄνδρα μή μου δώσῃς,
'τ' ὕστερα θὰ μετανοιώσῃς,
Γιάτ' ὁ γέρος τὰ ξετάζει·
Ποῦν τ' ἀλεῦρι; ποῦν τ' ἀλάτι;
Ποῦν ταὐγὰ τῆς ἑβδομάδας;
Τἀποτσήρουλα τῆς τάβλας;
'τι τοῦ γέρου τὰ παιγνίδια
Σὰ νερόβραστα κρεμμύδια.
'τι τοῦ γέρου τὰ κανάκια
Σὰ νερόβραστα σπανάκια.
'τι τοῦ νεοῦ τὰ παιχνιδάκια
Εἶναι μοσχοκαρυδάκια. »

## IV.

## PAPPANTONIS.

Dans le jardin de l'Aga, il y a un rossignol qui chante ainsi pour Pappantonis :

« Je vous l'ai dit, mère, mariez-moi; donnez-« moi un maître au logis. Ne me donnez pas un « vieillard, vous vous en repentiriez; car un vieil-« lard regarde à tout. — Où est la farine? où est le « sel? où sont les œufs de la semaine et ce qui « reste du souper?—Que sont les amusements d'un « vieillard? comme des oignons cuits à l'eau. Et « leurs mignardises? comme des épinards bouillis. « Que sont les cajoleries d'un jeune homme? Ce « sont de vraies noix muscades. »

## Ε'.

## ΚΥΡΑ ΜΑΡΙΟΡΑ.

« Ἂ κυρὰ Μαριόρα,
Ἄνδρας σ' πείνασε. » —
« Ἀμ' σὰμ πείνασε, καὶ τί;
Κι' ὁ χορὸς καλὰ κρατεῖ.
Τὰ παπούτσιά μου ξεσχῶ,
Τὸν χορό μ' δὲμ παρατῶ.
Τὸ ψωμὶ 'ναι στὸ ἀμπάρι
Καὶ ἂς πάγῃ νὰ τὸ πάρῃ. »

« Ἂ κυρὰ Μαριόρα,
Ἄνδρας σ' δίψασε. » —
« Ἂμ' σὰν δίψανε, καὶ τί;
Κι' ὁ χορὸς καλὰ κρατεῖ.
Τὰ παπούτσιά μου ξεσχῶ,
Τὸν χορό μ' δὲμ παρατῶ.
Τὸ νερὸ 'ναι στὸ καυκὶ,
Καὶ ἂς πάγῃ νὰ τὸ πιῇ. »

## V.

## MADAME MARIORA.

— Ah! madame Mariora, votre mari a faim. — « Eh! s'il a faim, que m'importe? La danse me « plaît par-dessus tout. Quand je déchirerais mes « souliers, je ne quitterais pas la danse. — Le pain « est sur la planche du grenier; qu'il aille en « prendre, s'il lui plaît. »

— Ah! madame Mariora, votre mari a soif. — « Eh! s'il a soif, que m'importe? La danse me plaît « par-dessus tout. Quand je déchirerais mes sou- « liers, je ne quitterais pas la danse. — L'eau est « dans la cruche; qu'il en aille prendre, s'il en veut. »

« Ἀ κυρὰ Μαριόρα,
Ἄνδρας σ' ψυχ' μαχεῖ. »
« Ἀμ' σὰμ ψυχ' μαχεῖ, καὶ τί;
Κι' ὁ χορὸς καλὰ κρατεῖ.
Τὰ παπούτσιά μου ξεσχῶ,
Τὸν χορό μ' δὲμ παρατῶ.
Ἡ θυμιάμα στὸ χαρτὶ,
Καὶ λαμπάδα στὸ καρφί. »

« Ἀ κυρὰ Μαριόρα,
Ἄνδρας σ' 'πέθανε. » —
« Ἀμ' σὰμ πέθανε, καὶ τί;
Κι' ὁ χορὸς καλὰ κρατεῖ.
Τὰ παπούτσιά μου ξεσχῶ,
Τὸν χορό μ' δὲμ παρατῶ.
Αἱ γυναῖκες ἂς τὸν κλάψουν,
Κ' οἱ παπποῦδες ἂς τὸν θάψουν. »

— Ah! madame Mariora, votre mari expire. —

« Eh! s'il expire, que m'importe? La danse me plaît par-dessus tout. Quand je déchirerais « mes souliers, je ne quitterais pas la danse. — « L'encens est dans le cornet de papier; et la lampe « pend au clou. »

— Ah! madame Mariora, votre mari est mort. —

« Eh! s'il est mort, que m'importe? La danse « me plaît par-dessus tout. Quand je déchirerais « mes souliers, je ne quitterais pas la danse. Que « les pleureuses le pleurent! — et que les prêtres « l'enterrent! »

## PAPPANTONIS.

### COMMENTAIRE.

Pappantonis est, chez le peuple grec, une sorte de personnage ridicule dans le genre de *Pulcinella* à Naples ou de *Karagueus* en Turquie. Ici, c'est un mari trompé à qui sa jeune femme, sous l'allégorie d'un rossignol familier, se plaint des misères de l'amour des vieillards. C'est un troisième échantillon badin de la même étoffe que les deux premiers, et j'ai entendu assigner pour patrie à ces sortes de chansons les îles Ioniennes, où l'on prétend que le voisinage et les relations habituelles avec l'Europe ont introduit une plus grande licence de mœurs, comme de langage.

« Mon amoureuse est petite comme une noix « muscade, » dit une chanson populaire de la Souabe. — Moscho est aussi un nom propre.

# MADAME MARIORA.

## COMMENTAIRE.

Après une longue chasse dans les grands bois environnant les aqueducs de Justinien et les *bendt*, (réservoirs) ménagés par les sultans pour abreuver la ville aux sept collines, je passai la nuit dans la moins petite maison du village de Beligradi, qui occupe le centre de l'impériale forêt. C'était cette même maison d'où Lady Montague voyait chaque soir, comme elle le raconte, se réunir à la fontaine, pour danser et chanter, ces femmes chrétiennes dont

l'habillement et la beauté retraçaient les nymphes antiques, comme ces majestueuses forêts de Beligradi lui rappelaient les champs Élyséens. Dans les loisirs de la soirée, en souvenir de la spirituelle Anglaise, on parla de danse et de chant. Des voisines averties par leurs voisins, des gardes fontainiers et les bûcherons réunirent leurs familles : la voix alternative des acteurs et des assistants tint lieu d'orchestre ; et quelques verres d'un punch dressé par nos mains européennes animèrent l'assemblée. — Alors, dans le milieu de la galerie, ou de la chambre principale de notre maison de bois, se formèrent les lentes ondulations de la Romaika, à l'aide du mouchoir blanc qui la dirige : je détachai bientôt un anneau de la chaîne qui continuait à serpenter, et je m'assis à côté du chanteur venant en aide aux danseurs essoufflés. Bientôt aussi l'orchestre s'arrêta, et le Grec m'adressa en souriant le dicton populaire :

« Celui qui est hors de la danse, sait bien des « chansons (1). »

C'est un proverbe qu'on applique aux drogmans et aux fonctionnaires émérites de Constantinople ; il signifie que les hommes sortis des affaires les connaissent mieux que ceux qui y entrent ou y restent.

(1) Ὅπ' εἶναι ἀπ' ἔξω τοῦ χοροῦ,
Πολλὰ τραγούδια ξεύρει.

Et aussitôt, pour confirmer le proverbe et me prouver sa science, le Grec se mit à entonner « madame Mariora, » accompagnée de gestes mimiques qui communiquèrent la gaieté dans tous les rangs. Or l'enthousiasme fut poussé si loin, que les premiers mots, sorte de refrain placé en tête de la chanson, contre l'usage qui les met en queue, furent répétés à pleins chœurs entrecoupés d'éclats de rire par toute l'assistance, tant madame Mariora était en faveur dans les villages grecs du Bosphore!

## ϛ'.

### ΠΑΙΔΙΚΟΝ ΤΡΑΓΟΥΔΙ.

Ἦταν ἕνας γέρος
Κ' εἶχ' ἕνα πετεῖνι,
Ποῦ λαλει καὶ ξύπνα
Τὸν ἔρμο τὸ γέρο.

Ἦρθε τὸ ἀλέπι,
Ἔφαγ' τὸ πετεῖνι,
Ποῦ λαλει καὶ ξύπνα
Τὸν ἔρμο τὸ γέρο.

Ἦρθε καὶ ὁ σκύλλος
Κἔφαγε τ' ἀλέπι,
Πῶφαγ' τὸ πετεῖνει,
Ποῦ λαλεῖ, κ. τ. λ.

Ἔπεσε τὸ ξύλο,
Σκότωσε τὸν σκύλλο,
Πῶφαγε τ' αλέπι, κ. τ. λ.

## VI.

## CHANT DE L'ENFANCE.

Il était un vieillard, lequel avait un coq qui chantait, et réveillait le vieillard solitaire.

Survint le renard, lequel mangea le coq qui chantait, et réveillait le vieillard solitaire.

Survint le chien, lequel mangea le renard qui avait mangé le coq qui chantait, et réveillait le vieillard solitaire.

Le bâton tombe et tue le chien, lequel avait mangé le renard qui avait mangé le coq, etc., etc.

Ἤρθε καὶ ὁ φοῦρνος,
Κἔκαψε τὸ ξύλο, κ. τ. λ.

Ἤρθε τὸ ποτάμι
Κἔσβυσε τὸν φοῦρνο, κ. τ. λ.

Ηρθε καὶ τὸ βῶδι
Κ' ἔπιε τὸ ποτάμι, κ. τ. λ.

Ἤρθε καὶ ὁ λύκος
Κ' ἔφαγε τὸ βῶδι, κ. τ. λ.

Ἤρθε κι' ὁ τζοπάνης,
Σκότωσε τὸν λύκο, κ. τ. λ.

Ἤρθε κή πανοῦκλα,
Πῆρε τὸν τζοπάνη,
Ποῦ σκότωσ' τὸν λύκο,
Π' ἔφαγε τὸ βῶδι,
Π' ἔπιε τὸ ποτάμι,
Π' ἔσβυσε τὸν φοῦρνο,
Π' ἔκαφε το ξύλο,
Ποῦ σκότωσ' τὸν σκύλλο,
Π' ἔφαγε τ' αλέπι,
Π' ἔφαγ' τὸ πετεῖνι,
Ποῦ λαλει καὶ ξύπνα
Τὸν ἔρμο τὸ γέρο.

Survint un poêle, lequel brûla le bâton qui avait tué le chien qui, etc.

Survint le fleuve, lequel éteignit le poêle qui avait brûlé le bâton qui, etc.

Survint le bœuf, lequel but le fleuve qui avait éteint le poêle qui, etc.

Survint le loup, lequel égorgea le bœuf qui avait bu le fleuve qui, etc.

Survint le berger, lequel tua le loup qui avait égorgé le bœuf qui, etc.

Puis vint la peste, laquelle emporta le berger qui avait tué le loup,

Qui avait égorgé le bœuf,
Qui avait bu le fleuve,
Qui avait éteint le poêle,
Qui avait brûlé le bâton,
Qui avait tué le chien,
Qui avait mangé le renard,
Qui avait mangé le coq
Qui chantait, et réveillait le vieillard solitaire.

## Ζ'.

### ΤΟ ΔΙΑΒΟΛΑΚΙ

Ἐσεῖς ποῦ τῆς ἀγάπης βυζάξετε τὸ γάλα,
Ἀκόμη δὲν μὲ λέτε νὰ πάθω ἔχω κι' ἄλλα;
Μικρὴ μικρὴ στὰ χρόνια ἀγάπησα μία νέα,
Τρέλλη 'σὰν χελιδόνι, 'σὰν πέρδικα ὡραία.
Δύο χρόνιά με παιδεύει, τὸ αἷμα μου τὸ πίνει,
Κοντά της δὲν μὲ θέλει, νὰ φύγω δὲν μ' ἀφίνει.
Τὴν λέγω « Ἔλα, ἔλα, χρυσό μου Ἀγγελλάκι, »
Κ' ἐκείνη. « Σκάσε, σκάσε, μοὶ λέγει, Λιαβολάκι. »
Τὴν ἀγαπῶ τὴν λέγω, τὸ στόμα μου στουπώνει,
Ἀγάπα με τὴν λέγω, κ' ἐκείνη μὲ κακιώνει.
Λαλῶ, τὴν πιάνει βοῦβα, σωπαίνω, μὲ κουφαίνει,
Γελῶ, τὰ κατεβάζει, θυμόνω, ξεθυμώνει.
Θεέ μου! πῶς λυσσιάζει, ἂν ὁμιλήσω ἄλλην!
Καὶ τί δὲν ὑποπτεύει, ἂν σιωπήσω πάλιν!
'στὸ πεῖσμά μου ἀκόμη 'στὸ πεῖσμα τὸ 'δικό της,
'στὸ στῆθος ἔχ' ἀγάπη, κι' ὀργὴ 'στὸ πρόσωπόν της.

## VII.

## LE PETIT LUTIN.

Vous que l'amour a nourris de son lait, me direz-vous si j'ai encore à souffrir d'autres tourments ? — J'ai aimé une petite fille, toute petite et tout enfant, étourdie comme une hirondelle, belle comme une perdrix. — Voilà deux ans qu'elle me tient et me tourmente; elle ne me veut pas près d'elle, et ne me permet pas de m'éloigner. — Je lui dis: « Viens, viens, mon petit ange. » Elle me répond: « Crève, crève, mon petit démon. » — Je lui dis que je l'aime, elle me ferme la bouche; je la prie de m'aimer, elle se fâche. — Je parle, elle reste muette; je me tais, elle m'assourdit. Je ris, elle s'emporte; je m'emporte, elle s'apaise. — Grands dieux! quelle rage quand je parle à quelque autre! et quels soupçons si je me tais alors! — En dépit de moi, et même en dépit d'elle, elle a l'amour au cœur et la colère au visage.

Ἀγάπη, ναὶ, ἀγάπη τὸ διαβολάκι ἔχει,
Ἀλλέως, ὅταν φεύγω, κατόπι μου πῶς τρέχει;
Πῶς κάμνει, πῶς κοιμᾶται διὰ νὰ τὴν κυττάξω;
Πῶς κάμνει, πῶς θὰ πέσῃ διὰ νὰ τὴν ἁρπάξω;
Τὴν λέγ', ὁρίστε τοῦτο! τὰ φρύδια κάτω σέρνει.
Νὰ τὸ κρατήσω κάμνω, τ' ἁρπάζει καὶ τὸ πέρνει.
Τὴν κυνηγῶ, μὲ φεύγει· μὲ κυνηγᾷ ἂν φεύγω,
Ἐμβαίνει πρὶν νὰ ἔμβω, κ' ἐβγαίνει πρὶν νὰ ἔβγω.
Καμώνεται πῶς φεύγει, καὶ πάντα εἶν' ἐμπρός μου,
Ἂν ἔλθω, λέγει· « Φύγε! » Ἂν φύγω· « Ποῦ πᾶς, φῶς μου!
Κοιμοῦμαι, μὲ φυλάγει μονάχη ἀπ' ἐπάνω,
Ἐξύπνησ' ἂν τὴν πιάσω, 'σὰν ἀστραπὴ τὴν χάνω.
Ἀλλοῦ ἐνόσῳ βλέπω, 'στὰ μάτια μὲ κυττάζει,
Ἐγύρισα τὴν εἶδα, τὸ βλέμμα της τ' ἀλλάζει,
Μὲ τέτοια μὲ παιδεύει παράξενα παιγνίδια,
Καὶ μ' ἔχει καθ' ἡμέρα 'στὰ βάσανα τὰ ἴδια.
« Δὲν πταῖς ἐσὺ, μικρό μου· Ἐγὼ ποῦ νὰ μὴ σώσω,
'ποῦ πῆγα τόσον νέα, εἰς πίκραις νὰ σὲ χώσω. »
'στὸ στόμα σου ἀκόμη ἐμύριζε τὸ γάλα,
Δὲν ἤρα ν' ἀγαπήσω, κορίτσια πιὸ μεγάλα.

Sans doute, sans doute, elle m'aime, cette petite furie! Pourquoi, quand je m'en vais, court-elle après moi? — Pourquoi fait-elle semblant de dormir, afin que je la regarde? Comment essaye-t-elle de tomber, pour que je la relève? — Quand je lui dis : « Prenez ceci ; » elle me refuse et fronce les sourcils; si j'essaye de le garder, alors elle le saisit et le prend. — Je la poursuis, elle fuit; si je fuis, elle me poursuit; elle entre avant que j'entre; elle sort avant que je sorte. — Elle fait mine de s'en aller, et elle est toujours devant moi; si je viens, elle dit : « Va-t'en; » si je m'en vais, « Où vas-tu, mon amour? » — Si je dors, elle me veille de près toute seule; je me réveille et veux la retenir, elle s'échappe comme un éclair. — Si je regarde ailleurs, elle me fixe dans les yeux; si je me retourne pour la regarder, elle retire son regard. — Elle m'exerce ainsi par les plus étranges caprices, et me cause chaque jour les mêmes chagrins. — « Ce n'est pas ta faute, « mon petit! c'est moi, sur mon âme, c'est moi qui « suis venue si jeune t'abreuver d'amertumes. » — Il est vrai que ta bouche sentait encore le lait... Que voulez-vous? je n'ai pas trouvé à aimer de plus grandes filles.

## CHANT DE L'ENFANCE.

### COMMENTAIRE.

Cette sorte d'échelle puérile est un des chants réservés à l'enfant par les nourrices, non pour l'endormir « quand, soutenant sa tête de leur coude, elles « lui font de leurs genoux un berceau, » comme dit si bien Nonnus (*Dionys*, ch. III, v. 395), mais pour le tenir éveillé, au contraire. Ce fredon progressif, dont l'air uniforme s'allonge à chaque couplet en même temps que les paroles, est de tous les pays; je l'avais connu en France sous le refrain de « Ah! « Robin-Robette, tu mangeras mes choux, » avant de le rencontrer en Grèce. Il se reproduit en Allemagne; et, bien qu'on lui donne une origine hébraïque, chaldaïque même, il n'en est pas plus sérieux, et n'est bon qu'à distraire et amuser les *enfantelets* de Clotilde de Surville.

# LE PETIT LUTIN.

## COMMENTAIRE.

Dans ces jolis vers, on voit figurer la coquetterie de toutes les nations et de tous les temps ; ou plutôt, c'est le caprice représenté dans toute son extension et ses diversités. Le rhythme particulier de cette chanson lui donne une vivacité singulière. Elle porte d'ailleurs un caractère semi-européen : peu d'images et beaucoup d'antithèses. On y rencontre encore, il est vrai, l'hirondelle et la perdrix : la première, comme l'emblème de l'étourderie ; la seconde, comme le type de la beauté : mais ce n'est plus ici un tableau champêtre ; c'est bien plutôt le miroir des ruses féminines, de l'enfantillage amoureux, et toutes les fantasques évolutions d'un vrai lutin.

## Η'.

## ΤΟ ΓΑΤΑΚΙ.

Εἶδες, φῶς μου, τὸ γατάκι
Ὅταν ἕνα κουρελάκι,
Ἀπὸ κάτ' ἀπ' τὸ τραπέζι
Εἰς τὰ νύχιά του τὸ παίζει;
Εἶδες πῶς τρυφῶς τ'ἁρπάζει,
Τὸ βαστᾶ καὶ τὸ τεινάζει,
Τὸ σικόνει τὸ δαγκάνει,
Μιὰ τ' ἀφίνει, μιὰ τὸ πιάνει;
Εἶδες πῶς τὸ σκοπετεύει,
Κ' ἔξαφνα πετᾶ, τὸ πέρνει,
Πῶς ξαπλόνεται; κυλιέται,
Πῶς διὰ μιᾶς πετιέται.
Καὶ ἀθῶα μὲν τ' ἁρπάζει
Ἀλλὰ πῶς τὸ κομματιάζει;

## VIII.

## LE PETIT CHAT.

Voyez-vous, mon amour, le petit chat jouer sous la table avec un petit chiffon entre ses griffes?

Voyez-vous comme il le caresse tendrement, le tient, le secoue, le mord, le quitte et le reprend?

Voyez-vous comme il le lance au loin, et court aussitôt le rattraper? comme il se couche et se roule avec lui? Puis, enfin, comme il saisit l'innocent chiffon, et le met en pièces?

Ἐσὺ εἶσαι τὸ γατάκι,
Καὶ ἐγὼ τὸ κουρελάκι,
Πῶς μὲ παίζεις πολυτρόπως
Εἰς τὰ χέριά σ' ἀδιακόπως.
Ὕβρεις, ὕβρεις μὲ ἀνοίγεις,
Ὕβρεις πιάνεις καὶ μὲ πνίγεις,
Μιὰ μὲ κάμεις, καὶ κακιόνω,
Πάλιν μιὰ, τὸ μετανοιόνω.
Τόρα μὲ τὰ κα εβάζεις,
Ὅμως πάλιν ἡσυχάζεις·
Τόρα ὅλ' εἶσαι κακία,
Μετ' ὀλίγον κολακεία.
Μὲ τὰ χάδια μὲ φονεύεις,
Ναὶ μὲ λέγεις, καὶ δὲν νεύεις,
Μὲ ἀνάπτεις, καὶ μὲ σβύνεις,
Φύγε λὲς, καὶ δὲν μ' ἀφίνεις.
Παιχνιδιάρικη θεά μου,
Παῖζε... παῖζε τὴν καρδιά μου,
Ἐωσοῦ μ' αὐτὰς τὰς πράξεις
Βαθμηδὸν νὰ τὴν σπαράξῃς.

1° Vous êtes le petit chat; et je suis le petit chiffon que vous ballottez incessamment dans vos mains. Je n'ai de vous que les affronts et les malices; les vraies malices dont vous m'accablez. Vous m'en faites une, je me fâche; une autre, et je me repens.

2° Tantôt vous m'excitez, et me calmez : tantôt vous êtes toute méchante; et, bientôt après, toute doucereuse.

Avec ces cajoleries, vous me tuez. Vous me dites, *oui;* et vous n'accordez pas. Vous m'enflammez, et m'éteignez. Vous me dites : *Va-t'en,* et vous me retenez près de vous.

O mon enjôleuse déesse, jouez donc, jouez avec mon cœur, jusqu'à ce que par ces façons vous l'ayez tout à fait brisé!

## Θ'.

### ΤΑ ΔΙΚΤΥΑ ΤΑ ΜΕΤΑΞΩΤΑ.

Μιὰ περδικοῦλα ν ἔβγαινεν
Ἀπ' τὸ λουτρὸ λουσμένη,
Κ' ἐκεῖ τὴν ἐχαιρέτησα,
Κ' ἐκείνη δὲν μοῦ κρένει.
Νὰ στήσω βρόχια 'ς τὰ βουνὰ,
Καὶ ξόβεργα 'ς τοὺς κάμπους,
Γὰ δίκτυα τὰ μεταξωτὰ
'ς τῆς μαρμαρένιαις βρύσαις.
Νὰ 'πάγ' ἡ πέρδικα γιὰ νερὸ,
Νὰ 'μπερδεισθῇ 'ς τὰ δίκτυα.
Καλῶς τῆνε τὴν πέρδικα,
Κι' ἂν ἔκαμε καὶ κόπον,
Ὁποῦ 'ρθε κ' ἐνοστίμησε
Τὸν ἔρημο τὸν τόπον.

## IX.

## LES FILETS DE SOIE.

Une petite perdrix venait se baigner ; je la salue comme elle sort du bain, et elle ne prend pas garde à moi.

Je vais tendre des baguettes dans les collines, des lacets dans les plaines, et les filets de soie aux fontaines de marbre.

La perdrix voudra y boire, et s'embarrassera dans les filets.

Bien venue soit la perdrix ! elle m'a donné de la peine. Mais enfin elle est arrivée ; et elle a embelli ce désert.

## LE PETIT CHAT.

### COMMENTAIRE.

Encore une inspiration tout européenne. Le type en est commun dans l'ancien chansonnier français.

L'un des drogmans de l'ambassade, qui connaissait mon goût pour les poésies romaïques, me rapporta un jour, du siége des hautes transactions politiques, la Sublime-Porte, cette chanson qui contrastait étrangement avec la gravité du lieu. Dans un de ses entretiens chez le Grand-Interprète, entre une affaire et l'autre, un Kiatib grec avait glissé quelques mots de littérature; et, la conversation se détournant peu à peu des intérêts diplomatiques, l'interlocuteur remit à notre drogman une copie de cette production toute nouvelle qui courait les divans, (j'ai failli dire, en style de Dorat, les boudoirs du Phanar et de Kalender.) — J'admirais comment, du sombre et redoutable laboratoire d'arrêts sévères et d'ordres sanglants, s'était échappé une fois, en ma faveur, l'écrit le plus léger et le plus frivole.

## LES FILETS DE SOIE.

### COMMENTAIRE.

Je n'ai jamais senti mieux qu'en traduisant cette petite idylle, combien la transformation des vers grecs en prose française leur ôte de charme et d'élégance, bien qu'elle rende l'interprétation plus fidèle et plus claire. Les traductions en vers des chants étrangers ne sont jamais que des paraphrases ou des imitations plus ou moins heureuses. Je n'ai pas tenté, même en idée, de versifier ceux-ci : persuadé d'abord qu'en l'absence de l'inspiration, à peu près superflue quand on ne fait que copier, le talent poétique m'eût certainement fait défaut; convaincu, d'autre part, que notre versification, dont la rime obligée fait presque toujours un travail pénible, aurait nui, dans son vocabulaire restreint, à la naïveté vagabonde et à la simplicité gracieuse de ce langage populaire, que la prose elle-même ne saurait reproduire toujours.

## Γ'.

## ΤΟ ΜΕΛΑΧΡΙΝΟΥΤΣΙΚΟ.

### Α'.

Μὰ ὅλα τὰ μελαχρινὰ
Φιλὶ μοῦ 'δῶσαν.
Κι' ἕνα τὸ μελαχρινὸ
Μοῦ 'δῶσε φιλὶ γλυκό.
Τὸ μελαχρινούτσικο!

### Β'.

Μὰ σὲ βουνὸ θὰ ἀνεβῶ
Νὰ στήσω κῆπο,
Κῆπο Καὶ παράκηπο
Καὶ ὡραῖον ἀμπελό.
Τὸ μελαχρινούτσικο!

## X.

## LA PETITE BRUNETTE.

1.

Ah! toutes les brunes m'ont donné un baiser. Et je n'ai trouvé doux que le baiser d'une seule brune. Oh! la petite brunette!

2.

Ah! je monterai dans la montagne pour y faire un jardin; un jardin et un verger, pour y planter une belle vigne. Oh! la petite brunette!

Γ'.

Γιὰ ν' ἄρχωνται ἡ μελαχρινᾶις
Νὰ τρῶν' σταφίλι,
Σταφίλι, μόσχο στάφιλο,
Ῥόδο καὶ τριαντάφυλλο.
Τὸ μελαχρινούτσικο.

Δ'.

Μὰ νὰ ταις 'ποῦ 'προβαλανὲ
Στ' ἄσπρ' ἐνδυμέναις,
Στ' ἄσπρ' καὶ 'ς τὰ κόκκινα,
Μὲ φίλημα στὸ χειλί.
Τὸ μελαχρινούτσικο!

Ε'.

Ἐκεῖ καυγὰ ἐστήσανε
Μελαχρινᾶις μὲ ταῖς εὔμορφαις,
Κ' ἐκέρδισ' ἡ μελαχρινὴ
'ποῦ ἦτον ἡ τύχη της καλή.
Τὸ μελαχρινούτσικο!

3.

Les brunes y viendront manger du raisin, et du raisin Muscat; cueillir des fleurs et des roses. Oh! la petite brunette!

4.

Ah! voilà qu'elles se montrent à la fenêtre, parbleu! vêtues de blanc; de blanc et de rouge; le baiser sur les lèvres. Oh! la petite brunette!

5.

Et la dispute s'échauffe entre les plus belles des brunes. C'est la brunette qui l'a emporté; c'était bien sa destinée. Oh! la petite brunette!

## LA PETITE BRUNETTE.

### COMMENTAIRE.

Je passais sur le canal d'Alexandrie pour atteindre le Nil dans ma Kandge arabe, en 1820. Mon équipage s'arrêta pour prendre quelque repos, et pour attendre la brise de la nuit à l'un des points les plus rapprochés des deux lacs Mahdié et Maréotis, que le nouveau canal honoré du nom du sultan Mahmoud côtoie et sépare.

C'était par une de ces belles soirées qui succèdent en Égypte, avec leur fraîcheur humide, aux plus accablantes chaleurs. Le soleil venait de se coucher derrière la ligne des sables libyques. On entendait le cri chevrotant des bécassines, que le crépuscule chassait des marais; et quelques flamants roses, s'é-

chappant des joncs flottants et des roseaux, cherchaient dans le milieu des lacs leurs asiles accoutumés. Des fellahs travaillaient encore à consolider les berges inachevées, tandis que d'autres réunis autour des tentes se délassaient des fatigues de la longue journée, et se préparaient au labeur du lendemain.

Je m'approchai d'une cabane, improvisée comme les tentes, où j'entendais le son d'un téorbe : c'était un Crétois, chef d'une brigade de fellahs, qui cherchait à distraire son auditoire, au grand ébahissement des figures cuivrées. On voyait luire des yeux ardents, et briller des dents blanches à chaque rire provoqué par les grimaces et les contorsions du chanteur, qui ne craignait pas de compromettre ainsi la dignité du commandement; sûr qu'il était de la reprendre quand il quitterait la guitare pour le fouet en peau d'hippopotame, faisant l'office du nerf de bœuf des Antilles.

J'allai m'asseoir à côté du Grec sur son banc; et, après quelques mots échangés entre nous, il continua ses fredons sauvages. Puis, encouragé par ma présence, il entonna un chant de son pays natal, qu'il accompagnait d'une pantomime plus caractérisée, et de gestes qu'il croyait de nature à attirer mon attention et mériter mes suffrages. C'était cette chanson crétoise de la Petite Brunette. Il voulut bien la répéter, et assez lentement pour qu'il me fût pos-

sible d'en crayonner à la hâte les paroles. Chaque fois que ce refrain burlesque, MÉLACRINOUTZIKO, qui donne une grace intraduisible à ce petit caprice poétique, revenait à la fin de l'air, il était prononcé avec tant de gaieté, de finesse et d'accent, qu'il faisait rire aux éclats et se trémousser de joie les fellahs accroupis.....

Je ne puis nommer le canal Mahmoudié, sans reporter ma pensée vers les gigantesques travaux qui ont signalé la renaissance de l'Égypte. Voici ce que m'en écrivait alors mon ami, le célèbre architecte Huyot :

« On peut considérer le canal Mahmoudié comme le travail le plus extraordinaire du siècle; et on doit le comparer aux plus grandes entreprises des anciens rois d'Égypte en ce genre. Même autorité, mêmes obstacles du sol, mêmes moyens d'exécution.

« A un ordre donné, les Kachefs se transportent au même moment, avec la population de leur district, sur les chantiers qui leur sont assignés. Ainsi, en dix mois, trois cent mille hommes désencombrent ou creusent un canal navigable de quinze lieues de long et de quatre-vingt-dix pieds de large: on fabrique des Couffes (panniers) avec les feuilles du dattier ou avec la paille du riz; on forge des pioches; et avec ces instruments seuls, on fouille, on terrasse, on fait les épuisements. Des soldats

étaient inutiles pour maintenir l'ordre. Le kaïmakan de chaque village suffisait (1).

« On ne peut se figurer l'activité et l'ardeur de ces travailleurs de corvée, stimulés par le désir de revoir plus tôt leurs familles. Quand je faisais prendre les nivellements pour constater la fin de la tâche, on les voyait attendre ma décision avec la plus vive anxiété; et quand je disais, *C'est assez*, le village chargé de la section terminée partait en poussant des hurlements de joie.

« Il faut l'avoir vu pour se représenter cette immense multitude en mouvement, travaillant toute nue; les cris et les chants qui dirigent ou excitent l'ouvrage; la musique discordante de chaque hameau, accompagnant et encourageant ses manœuvres; les commandements des chefs de brigade, et quelquefois leur fouet accélérant la mesure.

« Ce spectacle rappelait à ma mémoire les anciens Égyptiens, et leurs gigantesques monuments. Ces milliers de couffes remplies, portées au pas de course, et vidées en un instant; là, les hommes soulevant avec leurs mains les terres fangeuses qui échappaient à leurs pioches; plus loin, d'innombrables fellahs disposés par étages sur les berges, comme des maçons qui se passent le mortier, ou des couvreurs la tuile, rejetant les eaux infiltrées à

(1) Le *Kaïmakan*, sous-chef civil; en France, l'adjoint du maire.

l'aide de ces mêmes paniers suspendus à des cordes de dattier. Il n'y a point de mécanique qui puisse égaler la promptitude de cette dernière opération, si longue et si dispendieuse chez nous. Elle est dessinée fort exactement dans le grand ouvrage de la commission d'Égypte.

« Plus haut, on a établi sur le bord du canal douze ou quinze roues, comme celles qui servent à l'irrigation sur les rives du Nil. Des attelages les mettent en mouvement, et se succèdent. Les eaux réunies de ces machines forment un fleuve qui s'écoule dans le lac Maréotis. Près de là, sont les auges où ruminent trois cents bœufs, attendant l'heure du travail; et ces bœufs, à la fin de l'œuvre, doivent être immolés suivant l'usage turc, et distribués aux populations.

« Je regrette que vous n'ayez pas été témoin de ces travaux démesurés. Ils auraient frappé votre imagination, et vous auriez été tenté, j'en suis sûr, d'en conserver le souvenir à la postérité.

« HUYOT.

« *Smyrne*, 10 *décembre* 1819. »

Tel était le spectacle dont je ne vis que les dernières scènes. Tels sont les souvenirs que rappelle et la digression un peu sérieuse qu'autorise, même sous son titre badin, la chanson de la Petite Brunette. Le Crétois de qui je la tiens, après en avoir égayé les oreilles des Fellahs, crut devoir à ma civilisation

l'hommage d'un chant plus perfectionné : et, en me reconduisant vers ma kandge, il commença pour moi seul la chanson *du Miroir*, devenue si populaire.

Ἂς γένουμουν καθρεύτης,
Νὰ βλέπεσαι 'ς ἐμένα,
Νὰ μὲ συχνοματιάζῃς,
Νὰ βλέπῃς μὲ κ' ἐσένα.

« Que ne suis-je un miroir pour te réfléchir! Tu « me regarderais souvent, et tu nous verrais ainsi « tous les deux ensemble. »

Ce souhait emprunté d'abord à l'ode célèbre d'Anacréon; puis à une stance de la romance française « Que ne suis-je la fougère! » si vieille et pourtant si répandue; enfin à une imitation récente de Christopulos, dont il n'est qu'une parodie; ce couplet, dis-je, me paraît renchérir sur tous les vers modernes par un certain raffinement de coquetterie et de malice..... Or, ces ressemblances et dissemblances subtiles, ces citations en langues diverses, enfin ces bagatelles philologiques qui feraient dire encore à Martial, *Stultus labor est ineptiarum*, constituent en grande partie l'art du commentateur, si tant est qu'il y ait aussi un art pour les commentaires.

## ΙΑ΄.

## ΤΟΥ ΜΑΗ ΤΟ ΤΡΑΓΟΥΔΙ.

Ἐμβῆκ' ὁ Μάης, ἐμβῆκ' ὁ Μάης, ἐμβῆκ' ὁ Μάης κι' ὁ μῆνας,
Ὁ Μάης μὲ τὰ τριαντάφυλλα, κι' Ἀπρίλλης μὲ τὰ ῥόδα.
Ἀπρίλλ', Ἀπρίλλ' ἀφόρετε, Μάη μου κανάκαρη,
Ὅλο τὸν κόσμο γέμισες 'ς τ' ἄνθη καὶ 'ς τὸ λουλοῦδι,
Κ' ἐμένα περικύκλωσες 'ς τῆς κόρης ταῖς ἀγκάλαις·
Γιὰ μήνυσέ μου, λίγερη, γιὰ μήνυσέ μου, κόρη,
Νὰ δώσω τὸν χαιρετισμὸν, ὅσῳ 'π' ἀνθοῦν οἱ κάμποι,
Στεφάνια νὰ μᾶς πλέξουνε μὲ τ' ἀνθισμένο κλῆμα,
Νὰ στρώσουνε τὴν κλίνη μας μὲ τῆς μυρτιᾶς τὰ ἄνθη.

## XI.

## LA CHANSON DE MAI.

Mai commence, mai commence, le mois de mai commence; avril a les fleurs, et mai toutes les roses.

Avril, avril, va-t'en, maudit! Viens, mon gentil mois de mai; c'est toi qui remplis le monde entier de fleurs brillantes. C'est toi qui me livres celle que j'aime. Allons! avertis-moi, ma belle, avertis-moi donc, jeune fille; ne faut-il pas que j'aille saluer toutes ces fleurs de nos champs, pour qu'on nous tresse des couronnes avec leurs rameaux fleuris, et que notre lit soit jonché de bouquets de myrte?

## LA CHANSON DE MAI.

### COMMENTAIRE.

Ce mois de Mai, « joli mois des beaux jours, » que nos vieux poëtes ont célébré à l'envi, n'a pas inspiré à Ronsard des stances plus gracieuses que cette courte production de la muse hellénique. Elle me rappelle toujours la fête où je l'entendis chanter pour la première fois.

C'était dans la maison occupée pendant six mois de l'année, à Arnaout-Keui, au plus fort courant du Bosphore, par le Drogman de la marine, le Bey-Zadé Nikolaki Morusi, qu'attendait une fin si

prompte et si cruelle. Il avait voulu célébrer le jour de sa naissance, et à la fois le jour de son saint patron. L'avis en fut donné au Phanar; en ma qualité d'étranger qu'on croyait sensible aux belles manières d'Europe, je fus seul invité par un billet; et ce billet grec, gracieux et parfumé, que je conserve encore, était tracé par la main de la Domnitza Ralou Mavrocordato, belle-sœur du prince.

J'arrive à midi : quatre appartements sont déjà remplis de visiteurs et de jeux animés. Je suis reçu avec toutes les pompes de l'accueil officiel dans le salon principal. Là, se succèdent les boyards, les Tchélébis, la Noblesse, et le Commerce non moins empressé autour du protecteur de la mer.

Toutes les belles Grecques, richement vêtues à la mode orientale, et étincelantes de diamants, viennent exprimer, l'une après l'autre, leurs félicitations, et montent ensuite sur les divans circulaires pour s'y étendre ou s'y accouder. On ne voit ni filles, ni veuves; pas même les trois cousines du prince, si renommées par leur beauté. Ainsi le veut la coutume.

La conversation de ce salon est froide et languissante jusqu'au dîner. Le trajet difficile des caïques arrivant de tous les points du canal de Thrace et du Phanar, les flots soulevés par le vent du nord (nous sommes au 18 décembre), le temps neigeux, en font les frais; c'est comme en Europe.

Je jette un regard sur ce Bosphore qui se montre

sous toutes nos fenêtres comme un lac profond, resserré entre les collines de Kandili, de Bébek, et les deux châteaux des janissaires, si pittoresques avec leurs roches tapissées de lierre, leurs cyprès, leurs tombes musulmanes, et leurs vieilles tours : puis, je passe dans une salle voisine, où quelques dissertations politiques et littéraires s'engagent sans doute en ma faveur.

Bientôt le Grand-Interprète de la Sublime-Porte, le prince Yanko Callimaki, s'avance avec sa femme, tante de l'amphitryon : on leur rend les honneurs extraordinaires ; et, pendant la cérémonie des confitures et des parfums, de petits tabliers en cachemire sont jetés sur les genoux de leurs Excellences accroupies.

A l'entrée de la nuit, des pages en robes de soie turques, et en vestes brodées grecques, promènent à la ronde l'extrait du lentisque, le mastic de Scio : c'est le coup de cloche du dîner.

Sur une longue et large table, au milieu de girandoles ornées de mille colifichets en papier peint, et de petits oiseaux tournant et s'agitant suspendus à des fils, s'entasse sans ordre ni symétrie, en deux services, une multitude innombrable de mets divers : tout le gibier des plaines et des montagnes de la Thrace et de la Bithynie ; tout le poisson de toutes les eaux, accouru comme pour rendre hommage à son seigneur suzerain. Point de place d'honneur ; chacun

se met où il peut. Cependant, les matrones des familles princières se sont assises à côté les unes des autres : leurs frères, parents ou amis, se rapprochent d'elles. Les Cokonas du commerce se tiennent aussi ensemble et vis-à-vis, très-distinctement séparées. Le maître de la maison veut que je sois auprès de lui, et me prodigue ses soins : façons hospitalières que je dois à mon titre de *Xénos* (étranger).

Le vin, qui n'est autre que le plus vieux nectar de Chypre ou le muscat de Samos, coule à flots, et fait reconnaître le surintendant des îles de l'Archipel : le bruit redouble comme la gaieté ; les oiseaux s'envolent, porteurs de distiques grecs, et se laissent saisir par les joyeux assistants. Alors, au milieu de cris retentissants et confus, on porte la santé de notre hôte, de son beau-père futur, l'Hospodar de Valachie, et enfin la mienne sous le nom du Philhellène français.

Le repas est très-court ; les dames s'en échappent les premières et seules, comme elles sont venues seules aussi et les premières s'attabler. Les convives répandus dans les appartements sont poursuivis par des pages chargés de cuvettes d'argent ou d'étain, et de savon parfumé. Les Postelnicks, les Hatmans, les Protospathars (dignitaires des Cours grecques), trempent à loisir leur barbe dans l'écume savonneuse, et lavent leurs mains et leurs bras jusqu'au coude à côté des princesses, qui prennent part à ces ablutions sans les pousser si loin.

Puis, les pipes foisonnent; et l'air est tellement condensé par les vapeurs et la fumée du tabac de Lattaquie, qu'on respire à peine, et qu'une toux fréquente gagne le cercle entier.

On sert du café bourbeux, et sans sucre, dans de petites tasses turques, supportées par des soucoupes d'argent (zarft) en filigrane. La liqueur, ayant figuré déjà, ne reparaît plus après dîner.

Les maisons de bois grecques ou turques, percées de tant de fenêtres, n'ont ni cheminées ni poêles; le tendour solitaire eût été insuffisant pour réchauffer soixante frileux; quelques grands bassins d'airain seuls font reluire de petits charbons recouverts à demi de cendre; parfois les pelisses traînantes et les fourrures des promeneurs viennent s'y brûler en pétillant.

Un bal avait dû terminer la soirée; on avait garni de fleurs et d'arbres verts les portiques et les angles des salons; mais la mort de Schah-Zadé Suléiman a contremandé la danse. Ce second fils du Sultan vient de périr en bas âge, victime d'une maladie inflammatoire; d'autres disent, et je ne le puis croire, d'une combinaison politique née du mécontentement des janissaires. On assure que ceux-ci, par des raisons d'État, et par des considérations tirées de l'histoire ancienne et moderne de la maison ottomane, ne veulent pas voir à leur maître plus d'un héritier. Bref, le Sérail est en deuil, et on ne dansera pas chez

le Turdgiman de la flotte... Les jeux de cartes et de dés recommencent, pour durer toute la nuit.

Quelques Cokonas se retirent dans un salon, où se trouvent une guitare et un téorbe. Je les suis, et c'est là que la jeune épouse d'un boyard, récemment débarquée de Moldavie, me fait entendre, en face des collines chargées de neige, cette aspiration vers les fleurs et la verdure de la belle saison. Peu de jours après, j'en obtins une copie.

## ΙΒ΄.

## ΔΕΝΔΡΟ ΜΕ ΧΡΥΣΑ ΦΥΛΛΑ.

Δένδρον εἶ — μορὴ Διαμάντω,
Δένδρον εἶχα 'ς τὴν αὐλή μου.
Δένδρον εἶχα 'ς τὴν αὐλή μου,
Γιὰ παρηγοριὰ δική μου.
Καὶ δὲν ξέ — μορὴ Διαμάντω,
Καὶ δὲν ξέρω τὶ δένδρο 'ναι.
Καὶ δὲν ξέρω τὶ δένδρο 'ναι,
'π' ὤχει ὁλόχρυσα τὰ φύλλα,
'π' ὤχει ὁλόχρυσα τὰ φύλλα,
Κι' ἀσημένια τὰ κλωνάρια.
Καὶ 'ς τὴν ῥί — μορὴ Διαμάντω,
Καὶ 'ς τὴν ῥίζα κρυὰ βρύση.
Καὶ 'ς τὴν ῥίζα κρυὰ βρύση.
Ποιὸς τὴν κάνει τέτοια κρίσι!
Κ' ἐκ' ἔσκυψα νὰ πιῶ νερὸ,
Φιλῶ τὰ μάτια της τὰ δύο.
Νὰ πιῶ καὶ νὰ γεμίσω,
Καὶ τὴν κόρη νὰ φιλήσω.

## XII.

## L'ARBRE AUX FEUILLES D'OR.

Un arbre j'a — folle Diamanto,
Un arbre j'avais dans ma cour.
J'avais un arbre dans ma cour,
Qui était toute ma consolation.
Et je ne sa — folle Diamanto,
Et je ne savais quel arbre.
Et je ne sais quel arbre il est.
Car il a des feuilles d'or,
Car il a des feuilles d'or
Et des rameaux d'argent.
Et à sa ra — folle Diamanto,
A sa racine une fraîche fontaine;
Une fraîche fontaine à sa racine.
Qui donc me dira ce que c'est?
Je me suis penché pour y boire,
(J'aime ses yeux, ses deux beaux yeux,)
Pour y boire, y remplir mon tonneau,
Et donner un baiser à la jeune fille.

## ΙΓ'.

## Η ΚΡΥΦΗ ΣΥΝΟΜΙΛΙΑ.

Ο ΝΕΟΣ. Σὲ, μάτιαμου, ἐμπροβάλα·
Σὰν εἶσαι μαθημένη,
Τὸ μῆνα 'βγαίνεις μιὰ φορὰ,
Πέρδικα πλουμισμένη.

Η ΚΟΠΕΛΑ. Καὶ 'μβὰ πέρα! καὶ πέρδικα 'μαὶ 'γώ;

Ο ΝΕΟΣ. Δὲν 'σαὶ, μάτια μου, πέρδικα.
Μὰ ν' τὰ κάμωματά σου,
Καὶ καῦσαν, καὶ φλογίσανε
Αὐτὰ τὰ ψεύματά σου.

Η ΚΟΠΕΛΑ Μπὰχ! καὶ ψεύτισσα 'μαὶ 'γώ;

Ο ΝΕΟΣ. Δὲν 'σαὶ, μάτια μου, ψεύτισσα,
Καὶ 'γὼ ψεύματα λέγω.
Μὰ 'γὼ διὰ τὸ κορμάκι σου
Νύκτα καὶ 'μέρα κλαίγω.

Η ΚΟΠΕΛΑ. Ἂχ μπὰχ! καὶ διὰ τὶ κλαῖς;

## XII.

## LA CONVERSATION MYSTÉRIEUSE.

LE JEUNE HOMME. — Je vous rencontre enfin, ma belle; car vous sortez une fois en un mois comme on vous l'a enseigné, ma perdrix au beau plumage.

LA JEUNE FILLE. — Passe ton chemin! Est-ce que je suis une perdrix?

LE JEUNE HOMME. — Non, ma belle, vous n'êtes pas une perdrix : mais vous en avez les tromperies ; et vous m'avez enflammé et brûlé avec tous vos mensonges.

LA JEUNE FILLE. — Bah! est-ce que je suis une menteuse?

LE JEUNE HOMME. — Non, ma belle, vous n'êtes pas une menteuse; c'est moi bien plutôt qui mens : mais il est bien vrai que pour votre personne je pleure nuit et jour.

LA JEUNE FILLE. — Bah! et pourquoi pleures-tu?

Ο ΝΕΟΣ. Κλαίγω διὰ 'τὸ κορμάκι σου
Ποῦ εἶναι σὰν τὸ σύρμα.
'στὴν πόρτα σου θὰ κρεμασθῶ
Κ' ἔχεις ἐσὺ τὸ κρίμα.

Η ΚΟΠΕΛΑ. Μπὰχ! καὶ ποῖος εἶσ' ἐσύ;

Ο ΝΕΟΣ. Ἐγὼ 'μαὶ ὁ γνωρισμένος
Νέος ψηλὸς καὶ λιγνὸς,
Περιφήμος μέσ' τὴν γειτόνια
Καὶ παντοῦ χαδεύμενος.

Η ΚΟΠΕΛΑ. Μπὰχ! καὶ ποῖος σ' ἐχαδεύσεν;

Ο ΝΕΟΣ. Μ' ἐχαδεύσεν ἡ μαννά μου
Κ' ὅλη ἡ γεννεά μου,
Μὰ 'χω τὰ θάρρη μου 'στὸν θεὸν
Νὰ 'ρθῇς 'στὴν ἀγκαλιά μου.

Η ΚΟΠΕΛΑ. Ψεύμα λὲς, δὲν μὲ περώνης
'στὸ γῦρο τοῦ καπέλλου σου.
Ἐμένα λὲς πῶς μ' ἀγάπας,
Μὰ ἔχεις ἄλλην 'στὸ νοῦν σου.

Ο ΝΕΟΣ. Ὅσ' ἄστρα 'ναι 'ς τὸν οὐρανὸν,
Τόσα σπαθιὰ, κυρά μου,
Ἀνίσως καὶ δὲν σ' ἀγαπῶ,
Ν' ἐμβοῦν μέσ' στὴν καρδιά μου!

LE JEUNE HOMME. — Je pleure en raison de votre beauté, qui est comme une flèche. Je me pendrai à votre porte, et ce sera votre faute.

LA JEUNE FILLE. — Bah! et qui donc es-tu?

LE JEUNE HOMME. — Je suis un jeune homme fort connu, élégant et mince, célèbre dans le voisinage, et fort bien traité partout.

LA JEUNE FILLE. — Bah! et qui donc t'as bien traité?

LE JEUNE HOMME. — Ma mère d'abord, et toute ma famille ensuite. Mais j'ai mis ma confiance en Dieu, et je finirai par vous avoir.

LA JEUNE FILLE. — Tu mens, et tu ne me porteras pas comme une boucle à ton chapeau. Tu dis que tu m'aimes, et tu en as une autre dans ta pensée.

LE JEUNE HOMME. — Oh! madame, qu'autant d'épées qu'il y a d'étoiles dans le ciel me percent le cœur, si je ne vous aime!

## L'ARBRE AUX FEUILLES D'OR.

## LA CONVERSATION MYSTÉRIEUSE.

### COMMENTAIRE.

Cette interruption bizarre et le refrain capricieux s'arrêtant au milieu du chant, désignent sans doute, sous le joli nom de Diamanto, la jeune fille du dernier vers : et l'arbre aux feuilles d'or et aux rameaux d'argent pourrait être une de ces fiancées qui portent autour du cou, en monnaie d'argent ou d'or, un collier qui est leur dot, bien souvent la seule.

En Grèce, la beauté des femmes prend les termes de comparaison dans les objets qui frappent le mieux les sens sous un brillant climat. C'est, comme ici, la fontaine aux eaux limpides; le soleil aux rayons resplendissants; la lune, et sa lueur semblable aux visages pâlis, loin du grand air, sous les grilles du

Gynécée. Il en est de même chez nous, hommes du Nord ou de l'Ouest. Sous notre température glacée, c'est la blancheur du lait que prodiguent nos froides montagnes, ou plutôt « c'est un lis dans une prison de neige, » comme dit Shakspeare, en parlant du teint de Vénus.

En Orient, pour deviner l'énigme ou l'allégorie de l'arbre aux feuilles d'or, et pour dénouer le roman, on a recours aux Bohémiennes (Tziganes), habiles en tout pays à prophétiser la *bonne aventure;* celles-ci jouent aussi parfois le rôle d'entremetteuses, et prennent alors un nom assez peu honnête de la langue antique; bien que cette profession réhabilitée, et ces médiations, aussi nécessaires aux unions légitimes des Musulmans qu'aux mariages des Grecs et des Arméniens, soient la plupart du temps exercées par la nation juive.

Je ne dis rien de la *Conversation mystérieuse*, si ce n'est qu'elle est originaire de Smyrne, et que je ne pouvais clore ma série de chansons grecques par un plus gracieux dialogue.

A propos de tous ces vers grecs, qui, dans leurs mesures, leurs hémistiches et leurs désinences, se montrent sous des formes bien plus variées que les nôtres, et ne sauraient, dans leur diversité, se comparer qu'aux rhythmes allemands, j'aurais pu intro-

duire dans la préface de ces chants du peuple, ou plus loin dans le cours de mes commentaires, un abrégé de la prosodie hellénique; et j'étais d'autant mieux préparé à ce labeur, que j'en avais à Constantinople médité longtemps l'aride matière, avec le secours de quelques versificateurs habiles : j'en avais même étudié les secrets dans l'écrit, intitulé *Calliope*, d'un Hellène renommé pour les avoir le plus complétement dévoilés.

Qu'il me soit permis de le dire ici en terminant, et une fois pour toutes, je me suis refusé à moi-même la facile satisfaction de surcharger ce livre de tant de techniques détails, bagage obligé des grammaires et des lexiques. Je ne cherche pas, on le voit de reste, à donner des leçons de grec moderne; et je n'ai pas pris pour but d'enseigner à mes lecteurs les éléments de la langue hellénique : mais je me suis créé le devoir de faire briller à leurs yeux ses richesses populaires, de les intéresser de mon mieux à ce qui m'a tant intéressé moi-même, et surtout de leur épargner, s'il m'est possible, tout l'ennui que j'ai dû souvent braver pour eux.

# CHANTS DU PEUPLE

# EN GRÈCE.

## DISTIQUES

### DIVISÉS EN QUATRE CLASSES.

# AVERTISSEMENT.

Les chansons grecques, comprises sous le nom générique et européen de distiques, abondent dans l'Archipel et sur ses bords; elles portent les désignations de *Tsakismata,* fragments, *Kotzakia*, *Romaïka*, chansons de danse (ballades, autrefois hyporchèmes), maintenant appelées *Madhinadhès*, *Gyrismata*, chœurs ou refrains, etc., etc., suivant

leurs rhythmes, leurs consonnances plus ou moins rapprochées, leur origine et leur destination. On les confond sous le titre commun de *Tragoudiés*, où il est aisé de reconnaître la source étymologique de la *Chanson du bouc* (tragédie). Cette sorte de poésie, qui consiste en une pensée resserrée en deux vers, est particulière à la Grèce moderne, où elle est fort répandue; et il me paraît que M. Fauriel ne lui a pas donné dans son recueil l'importance qu'elle mérite, en sa qualité de chant essentiellement populaire.

Les distiques s'improvisent la nuit et le jour avec accompagnement du téorbe et de la guitare, le plus souvent sans accompagnement, tantôt au bruit des rondes, et au mouvement des danses lentes et cadencées, tantôt sur la mer pour aider à l'effort mesuré de la rame; et là, chaque rameur doit faire entendre son distique à son tour : parfois, dans les jours de fête (*Panégyris*, Πανήγυρις, fête, foire, ou marché public; c'est le même mot et la même chose que du temps d'Hérodote), sous l'ombre, et dans les prairies où se rassemblent les habitants des campagnes et des hameaux : quelquefois aussi, près du vase mys-

térieux des *Clidona*. Ce jeu du Clidona (je me hâte de le dire pour expliquer l'énigme), qui paraît avoir emprunté en partie à l'antique cottabe ses règles, et surtout son but traditionnel, ressemble au gage-touché de nos Jeux-Innocents. Chaque joueur doit, pour délivrer son gage, réciter ou chanter un distique qui est soumis aux commentaires malins des assistants. Le distique se trouve encore mêlé aux friandises du dessert, comme les devises de nos *Bons-bons;* et je me souviens d'en avoir vu et lu à la cour de l'hospodar de Valachie, suspendus au cou ou à la patte des chardonnerets et des serins qui, à un signal donné, s'échappaient des forteresses en sucre dont la table était chargée.

La plupart de ces distiques meurent avec les joies éphémères du festin, et s'envolent, au gré du vent qui les vit naître, dans les bois ou sur les flots. De temps en temps néanmoins, on les écrit, et on les communique d'une île à l'autre. C'est ainsi qu'ils se sont prodigieusement multipliés, soit qu'on les chante sur des airs sans rhythme fixe improvisés aussi, soit qu'on les applique aux mélodies de quelques chansonnettes plus ré-

gulières de Raguse et de Venise : ils varient à chaque îlot, à chaque village maritime : rustiques et naïfs dans les champs ou dans les ports; civilisés et à sentiment dans les villes et dans la capitale.

J'en avais réuni un grand nombre, les uns, dressés en deux vers égaux et rimés au bout; les autres, posés sur quatre lignes, dont la seconde et la quatrième riment seules entre elles. Il m'avait fallu d'abord déchiffrer les différentes écritures négligées pour la plupart, rétablir l'ortographe, retrouver le sens et parfois la mesure des distiques qui m'avaient été dictés; enfin, ce n'est pas sans peine que je suis parvenu à élaguer de ces informes manuscrits des répétitions ou des niaiseries, à les classer par rang de matière, et à en former ce choix. Dieu veuille qu'il ne paraisse pas à des yeux plus sévères insuffisamment élagué, classé imparfaitement, et médiocrement choisi!

Pour présenter à mon lecteur une idée, plus juste que toutes mes définitions, des chants monotones qui accompagnent ou soutiennent le débit des distiques, je prends, au hasard, le n° 9 de la première partie (Ἄθελα 'γὼ). Je l'ai entendu psal-

modier, pour ainsi dire, dans les rues grecques de Constantinople. On faisait suivre chaque vers d'un refrain turc fort à la mode, qui s'appliquait à beaucoup d'autres distiques également.

Ghèl, Ghèl! Effendim, aman, aman!

« Allons, allons! Monseigneur, grâce, grâce! »

J'ai noté l'air dans les lignes qui suivent; mais je crains, en lui faisant subir nos tons, demi-tons et notre mesure artistiques malgré lui, de lui avoir ôté quelque chose, si ce n'est de son mérite, au moins de son caractère *natif*.

On remarquera sans doute, au milieu de bien

d'autres imperfections, que cet air, pour nos oreilles civilisées, a le tort de ne pas finir. Quelques Européens, revenus de l'Orient encore plus enthousiastes que je ne suis, et c'est difficile, ont beau prétendre que cette suspension de la mélodie est un effet de l'art, calculé pour faire attendre et désirer la répétition : ils signalent vainement, dans les sons affranchis de nos formes consacrées, dans les tiers et quarts de tons ignorés de notre gamme conventionnelle, des vestiges de l'harmonie antique, et les éclats plus libres et plus vifs de la passion; je m'obstine à n'y voir qu'une réunion de notes discordante et peu agréable à notre goût discipliné. En un mot, ce sont des cris plus ou moins sauvages; mais ce n'est pas du chant.

# ΔΙΣΤΙΧΑ.

## ΠΡΩΤΟΝ ΜΕΡΟΣ.

## ΔΙΣΤΙΧΑ ΗΘΙΚΑ.

### Α'.

Νὰ κάμω θέλω μιὰν καρδιὰν πίκραις νὰ μὴν λογιάσῃ,
Καὶ ὅπως τὸν νρίσκει τὸν καιρὸν ἔτζι νὰ τὸν περάσῃ.

### Β'.

Τί νὰ τῆς πῶ τῆς Μοίρας μου; ποῦ μ' ἔφταιγε κ' ἐκείνη,
Κι' ἂν μ' ἔφταιξε ἄλλος κανεῖς ὁ θεὸς νὰ τοῦ τὸ κρίνῃ.

### Γ'.

Τοῦτον τὸν χρόνον χαίρομαι τὸν ἄλλ' ὁ θεὸς τὸ ξεύρει,
Γιὰ θὰ πεθάνω γιὰ θὰ ζιῶ γιὰ θὰ πάω 'ς ἄλλα μέρη.

# DISTIQUES.

## PREMIÈRE PARTIE.

## MAXIMES ET PENSÉES.

1.

Je vais tenter de me créer un cœur qui ne s'abandonne pas à des pensers amers, mais qui sache prendre le temps comme il vient.

2.

Que puis-je dire de ma destinée? Elle seule est coupable envers moi; si je souffre par la faute de tout autre, que Dieu lui en tienne compte!

3.

Je suis en joie, cette année; quant à la prochaine, Dieu seul le sait : dois-je mourir? dois-je vivre? dois-je quitter mon pays?

Δ'.

Δὲν εἶναι πρᾶγμα, ἀδελφοὶ, τερπνὸν 'ς αὐτὸν τὸν βίον
Ὁποῦ νὰ μὴν ἀπέρασεν, ὡσὰν πουλὶ, ἢ πλοῖον.

E'.

Ὅποιος θέλει νὰ ζήσῃ τὸν κόσμον νὰ χαρῇ
Ἀγάπην νὰ μὴν κάμῃ ὅλην του τὴν ζωήν.

Ϛ'.

Ὅποιος θέλει νὰ ἀγαπήσῃ πρέπει νὰ 'ναι γνωστικὸς,
Νὰ ἔχῃ ἀπομονὴ ὀλίγη, κ' ὄχι τόσον βιαστικός.

Z'.

Ὅποιος δὲν βαστᾶ τοὺς ὅρους τῆς φίλιας σταθερὰ,
Νὰ μὴν ἔχῃ σ' τὴν ζωήν σου οὔτε μίαν στιγμὴν χαρά.

H'.

Χαίρετ' ἀπελπισία! δὲν ἀπελπίζομαι,
Ὁ κόσμος εἶναι σφαῖρα, ὅλοι γυρίζουνε.

Θ'.

Ἤθελα 'γὼ ν' ἀπόθνησκα κι' ὁ Χάρος νὰ κοιμᾶται,
Καὶ πάλιν ν' ἀναστήνομαν, ναϊδῶ ποιὸς μὲ λυπᾶται.

4.

Frères, il n'y a pas de jouissance en cette vie qui ne passe rapide comme l'oiseau ou la nacelle.

5.

Celui qui veut vivre agréablement et jouir du monde, doit, pendant toute son existence, fuir l'amour.

6.

Pour aimer avec succès, il faut de l'esprit, un peu de patience, et ne pas se presser.

7.

Celui qui ne sait pas être ferme et fidèle en amitié, ne mérite pas en sa vie une seule minute de bonheur.

8.

Arrière le désespoir! Pourquoi donc désespérer? Le monde est rond; tout change et tourne.

9.

Je voudrais mourir, puis profiter du sommeil de Charon pour m'échapper de l'autre monde, et voir qui me regrette dans celui-ci.

Ι'.

Ποῦ πάρει χίλια πήρπυρα καὶ κακουδιὰ γυναῖκα,
Τὰ χίλια πᾶν στ' ἀνάθεμα, κ' ἡ κακουδιὰ 'πομένει.

ΙΑ'.

Καλλίτερον ὁ ἄνθρωπος νὰ ἦτον κρύα πέτρα,
Παρὰ ὅπ' ἔχει αἴσθησιν καὶ φρόνησιν καὶ μέτρα.

ΙΒ'.

Ἀπάνδρευτος σὰν πανδρευθῇ, δὲν πρέπει νὰ χορεύῃ,
Μόνον σακὶ στὸν ὠμόν του κριθάρι νὰ γυρεύῃ.

ΙΓ'.

Πόσον γλυκὺς ὁ θάνατος ὁποιὸν γεννᾷ τὸ βόλι,
Τὸν θάνατον στὸν πόλεμον, θρίαμβον λέγουν ὅλοι.

ΙΔ'.

Ἡ κάθε λύπη δέχεται κάποιαν παρηγορίαν,
Ἢ καὶ ξεχνᾶται παντελῶς μὲ τὴν πολυκαιρίαν.

ΙΕ'.

Τῶν γυναικῶν ἡ συμβουλὴ καὶ ἡ δροσιὰ τοῦ Μαΐ
Εὐθὺς ὁ ἥλιος ποῦ ἰδῇ τὴν χάνεται καὶ πάει.

10.

Si vous prenez des milliers d'écus et une femme méchante, les écus s'en vont au diable; et la méchante vous reste.

11.

Ne vaudrait-il pas mieux que l'homme fût né semblable à une roche insensible? A quoi lui servent la raison, le jugement et l'intelligence?

12.

Quand un vieux célibataire se marie, il n'a pas raison de danser; mieux vaudrait, pour lui, mettre sur son dos sa besace, et aller chercher son pain.

13.

Combien est douce la mort que donne une balle! La mort dans les combats, c'est un triomphe.

14.

Chaque chagrin reçoit du temps une certaine consolation, si même le temps ne l'efface tout à fait.

15.

La pensée d'une femme est comme la rosée de mai : dès que le soleil la regarde, il la fond et s'en va.

## ΙΓ'.

Καὶ τὰ τραγούδια λόγια 'ναι· τοὺς νεοὺς παρηγοροῦνε,
Σὰν ταῖς ψυχαῖς ποῦ καρτεροῦν παράδεισον ναϊδοῦνε.

## ΙΔ'.

Καθόλου μὴ καυχᾶσαι πῶς εἶσαι εὐειδὴς,
Ἡ ὡραιότης μόνη συχνὰ εἶν' ἀηδής·
Ἂν θέλῃς εἰς τὸν κόσμον νὰ εἶσαι ζηλωτὴ,
Τὴν συναναστροφήν σου καθένας νὰ ζητῇ,
Τὸ ἄγριόν σου ἦθος, ψυχρὸν καὶ σοβαρὸν
Νὰ ἀποβάλῃς πρέπει γιατ' εἶναι ὀχληρόν.
Ἡ ὡραιότης εἶναι τῷ ὄντι ἐφετὴ,
Πλὴν νὰ φρονῇς δὲν πρέπει ὅτ' εἶναι ἀρετή·
Γιατ' ὅποιος ἔχει γνῶσιν καὶ κόσμου δοκιμὴ,
Μίαν ἀσχημην μὲ πνεῦμα πάντοτε προτιμεῖ·
Καὶ ποῖος δὲν προκρίνει πνεύματος τὴν στολὴν,
'ποῦ διὰ πάντα μένει χωρὶς μεταβολήν;
Ὠφέλιμον τὸ κάλλος μὴ τὸ θαρρῇς λοιπὸν,
Χωρὶς καλλιεργείας δὲν δίδ' αὐτὸ καρπόν.

16.

Les chansons ne sont que des mots; et pourtant elles font prendre patience aux jeunes hommes, qui sont comme des âmes attendant le paradis.

17.

Ne vous enorgueillissez pas d'être si belle à voir; la beauté toute seule est souvent sans agrément.

Si vous voulez que dans le monde on vous souhaite, et que chacun désire votre présence, changez ces manières brusques, froides et dédaigneuses qui déplaisent.

La beauté est, en effet, fort recherchée; mais n'allez pas vous imaginer que c'est une vertu.

Un homme de sens et d'expérience lui préférera toujours une spirituelle laideur.

Qui donc ne mettrait au-dessus d'elle les ornements de l'esprit, qui restent et que rien n'altère?

Ne croyez donc pas la beauté toute seule un avantage; c'est un arbre qui, sans culture, ne saurait donner aucun fruit.

# REMARQUES.

## PREMIÈRE PARTIE. MAXIMES ET PENSÉES.

### 1.

Sorte de répétition rimée et chantée d'un proverbe grec, rimé aussi, que je rapportai de Naxos.

« Riez de moi, comme je ris de vous; ainsi se passe « le temps. »

Γέλα μὲ νὰ σὲ γελῶ,
Νὰ περνῶμεν τὸν καιρό.

### 2.

Ce distique semble inspiré par le fatalisme turc; et le mot qui le termine est sans cesse dans la bouche des Ottomans.

### 3.

Paraphrase de la célèbre sentence de Lucien, empruntée à je ne sais quel poëte dramatique : « Hors « de Dieu, il n'y a point de bonheur pour l'homme. »

Θεοῦ μὲν ἐκτὸς οὐδεὶς εὐτυχεῖ βροτός.

6.

« De nuyct et jour fault estre adventureux,
« Qui d'amour veult avoir biens plantureux. »
Marot, *Rondeau* 41.

8.

Voici le plus répandu de tous les distiques. Je l'ai rencontré, soumis dans son premier vers à mille variantes, à Scio, en Chypre, à Athènes, à Constantinople : mais dans le second, bien qu'il rime assez mal avec l'autre, c'est toujours le monde qui tourne, et emporte avec lui les chansons, les chanteurs, Galilée, et ses juges.

9.

C'est un résumé moral de la chanson des *Braves en Enfer,* que j'ai rapportée parmi les légendes. Je donnai ce distique à Londres à M. de Chateaubriand, qui en voulait faire l'épigraphe d'un chapitre sur la misanthropie. L'ambassadeur était également frappé d'un adage grec moderne qu'il me faisait répéter parfois :

« Vîtes-vous jamais des noces où on ne pleure pas,
« et un enterrement où on ne rie? »

Εἶδες γάμον ἄκλαυστον, καὶ νεκρὸν ἀγέλαστον ;

10.

A côté des épigrammes tragiques d'Euripide et

des diatribes de Simonide contre les femmes, on trouve aussi dans les conseils de Phocylide ce vers inspirateur du distique moderne :

« Ne soyez pas l'esclave de votre épouse en con-
« sidération du poids de sa dot. »

Λατρεύης δ' ἀλοχῷ λυγρῆς χάριν εἵνεκα φερνῆς.

11.

« Ne penser à rien, c'est la plus douce existence, » disait Ajax à son fils.

Ἐν τῷ φρονεῖν γὰρ μηδὲν, ἥδιστος βίος.

13.

C'est le début de la traduction d'un chant martial de Tyrtée : (Τεθνάμεναι γὰρ καλὸν, κ. τ. λ.). Elle est, je crois, de l'Hellène Tricoupi, d'écrivain devenu diplomate. Ces deux métiers de notre siècle s'enchaîneraient-ils donc l'un à l'autre? Répondez, Chateaubriand, Canning, Martinez de la Rosa, et vous Lamartine, qui avez aussi imitée Tyrtée!....

« Oui, le Dieu des mortels est le Dieu des combats;
« Le carnage est divin, la mort a des appas. »

*Dern. chant de Ch.-Harold.*

14.

« Avec tout cela, Sancho, répondit don Qui-
« chotte, si n'y a-t-il point de ressentiment que le

« temps n'efface, ni de douleur dont la mort ne « guérisse. » Cervantes, *Don Quichotte*.

17.

Une nuit, par un de ces beaux clairs de lune qui, sur les rives du Bosphore, prolongent les promenades et les rendent si douces, j'entendis ces distiques, récités plutôt que chantés par la voix d'une jeune femme qui frappait en même temps les cordes d'une guitare en arpéges, et à intervalles seulement, pour soutenir l'intonation. Je m'approchai de la fenêtre entr'ouverte d'où s'échappait la voix, et j'écoutai attentivement. C'était une maison obscure, plus rapprochée de la rue silencieuse du village de Sarieri que des quais tumultueux de Buyuk-Déré. « Cette maison, » me dit un boyard grec qui m'accompagnait, « est habitée par la veuve du célèbre « Dimitraki Morusi ; et c'est une de ses filles qui vient « de nous faire entendre ces vers composés par le « malheureux père. Ils sont, ainsi que d'autres écrits « plus sérieux de cet illustre prince, fort répan- « dus et fort appréciés parmi nous. »

Je vis plus tard l'aimable princesse, dont je n'avais jusqu'alors connu que la voix : jamais femme ne fut moins intéressée à chercher des compensations pour la laideur.

# ΔΙΣΤΙΧΑ.

## ΔΕΥΤΕΡΟΝ ΜΕΡΟΣ.

## ΔΙΣΤΙΧΑ ΕΡΩΤΙΚΑ.

### Α'.

Ὡς περπατοῦν τὰ σύννεφα καὶ τὸν καιρὸν κλωθοῦνε,
Ὡς τρέχουνε τὰ μάτιαμου ὅταν σὲ θυμηθοῦνε.

### Β'.

Μοίρα, δὲν τὰ βαρέθηκες τά μ' ἔχεις καμωμένα;
Ὅλον θέλεις νὰ τὰ σφαλῇς, τὰ μάτια μου κλαμμένα.

### Γ'.

Ποτὲ νὰ μὴν εἰπῇ ἄνθρωπος, ἡ ἀγάπη πῶς παλαιόνει,
Ὅταν νὰ μίξουνε τὰ δυὸ, σὰν τὴ φώτια φουντόνει.

# DISTIQUES.

## DEUXIÈME PARTIE.

## DISTIQUES AMOUREUX.

1.

Comme les nuages volent par les airs, et suivent le temps; ainsi mes yeux courent vers toi, et mes souvenirs te cherchent.

2.

O Destin, ne te lasses-tu pas des maux que tu m'as faits? Tu ne veux donc qu'une chose? fermer à jamais mes yeux épuisés de larmes!

3.

Que personne ne dise : L'amour vieillit. Quand on en mêle deux ensemble, il s'étend comme le feu.

Δ'.

Πουλάκι μου ἀθάνατό, ποὺ τὴ θεὸ μ' ἐλπίδα,
Ἀφ' οὗ καὶ ἐχωρήσαμεν χαρὰ πλέον δὲν εἶδα.

Ε'.

Ἐπλήθυνε ἡ ἀγάπη μας, πουλίμου ἀναχάμμενο,
Καὶ σὰν φάντασμά φρικῶδες ὁ θάνατος ὀμπρός μας.

Ϛ'.

Καρδιά μ' ἀπαρηγόρητη παρηγορήσ' ἀτή σου,
Κ' ἄλλαις πολλαῖς τὸ πάθανε, δὲν εἶσαι μοναχή σου.

Ζ'.

Ἔρωτα, πονηρὸ πουλὶ διατὶ νὰ μὲ γελάσῃς;
Νὰ πάρῃς τὴν καρδίτζαν μου, νὰ μὴν τὴν ἡσυχάσῃς;

Η'.

Σὰν ἀπεθάνω, βάλτεμε σ' τὸ μνῆμα μου ἕνα ἄνθη
Κοντὰ μου ἕνα ἰασεμὶ, σ' τὸ χείλι μου πικροδάφνη.

Θ'.

Ὁ χωρισμὸς ἀγάπης εἶναι σὰν τὰ βουνὰ
Ποῦ πᾶνε τὰ πουλάκια καὶ κλαῖνε θλιβερά.

4.

O mon immortel amour, ô mon éternelle espérance, depuis notre séparation je n'ai pas eu un seul instant de joie.

5.

Notre amour, ô mon oiseau perdu, a accompli sa destinée : et voilà que la mort, comme un fantôme effrayant, est devant nous.

6.

O mon cœur désolé, console-toi de tes peines! Tu n'es pas seul dans la misère; bien d'autres ont souffert comme toi.

7.

Amour, enfant malin, pourquoi me tromper? Pourquoi t'emparer de mon cœur, puisque c'est pour y porter le trouble?

8.

Quand je mourrai, mettez dans ma tombe quelques souvenirs; du jasmin près de moi, des lauriers amers sur mes lèvres.

9.

L'absence en amour est comme ces montagnes où se rassemblent les petits oiseaux pour y gémir tristement.

## Γ'.

Δὲν θυμῆσαι ἀπὸ πότε ἄρχησα νὰ σ' ἀγαπῶ,
Καὶ τὸ ξέκασες δι' ὅλον, καὶ προσμένης νὰ τὸ πῶ.

Φεγγαράκι ἦτον τότε, καλοκαιρινὴ βραδιὰ,
Ποῦ ἐτόξευσεν ὁ Ἔρως τῆν ἄθλια μου καρδιά.

Τὰ ἀηδονάκια κελαΐδουσαν τότες μ' ἄκραν ἡδονὴν,
Ταῖς φοναῖς κ' ἐπεριπλάκαν 'ς τὴν ἐδικήνσου καλλόνην.

## ΙΑ'.

Τὴν ὥρ' ὁποῦ ἀξιοθῶ νὰ σὲ ἰδῶ, ψυχή μου,
Τότε μόνον με φαίνεται πῶς ἔχω τὴν ζωήν μου.

Καὶ τὸν ἐπίλοιπον καιρόν, ὁποῦ σὲ ὑστεροῦμαι
Σῶμα νεκρὸν χωρὶς ψυχὴν, κ' ἀναίσθητος μετροῦμαι.

## ΙΒ'.

Στὰ στήθη μου ἔχω φωτιὰ κι' ἀνάπτει στὴ καρδιά μου.
Ὁ ἔρως μοῦ τὴν ἄναψε, χωρὶς τὴν ἄδειά μου.

## ΙΓ'.

Ἂν ἤθελες νὰ μ' ἀρνηθῇς, γιὰ τὶ νὰ μ' ἀγαπήσῃς;
Πρῶτα ν' ἀνάψῃς τὰ φωτιὰ κ' ὕστερα νὰ τὰ σβύσῃς;

10.

Tu ne te souviens plus du temps où j'ai commencé à t'aimer; tu as tout oublié, et tu attends que je te l'apprenne.

C'était un soir d'été, par un beau clair de lune, que l'amour a percé de ses flèches mon cœur infortuné.

Les rossignols chantaient délicieusement, et entremêlaient leur voix pour mieux célébrer ta beauté.

11.

O mon amour, l'heure où j'ai mérité de te voir est la seule où je crois vivre. Le reste du temps quand je suis privé de ta vue, je le mesure sans le sentir; et je suis comme un corps sans âme.

12.

Je porte en mon sein un feu qui consume mon cœur. L'amour l'y alluma, sans m'en demander congé.

13.

Si vous vouliez me repousser, pourquoi m'avez-vous aimé d'abord? Pourquoi donc allumer le feu que vous deviez éteindre?

ΙΔ'.

Φεγγάρι μου λαμπρότατον κ' ἅγιο Κωνσταντινάτο,
Τὰ κάλλη σου δὲν εἶδ' ἐγὼ στὸν οὐραν' ἀποκάτω.

ΙΕ'.

Ἀπόψε στὰ μεσάνυκτα σηκώθηκα νὰ γράψω,
Καὶ κονδυλιὰ δὲν ἔσυρα χωρὶς ν' ἀναστενάξω.

ΙϚ'.

Ὅταν σὲ πρωτοίδανε τὰ μάτια τὰ 'δικά μου.
Ἤτον τὸ στῆθος μου ἀνοιχτὸ κ' ἐμβῆκες στὴν καρδιά μου.

ΙΖ'.

Ἀγάπα με σὰν σ' ἀγαπῶ, θέλε μὲ σὰν σὲ θέλω.
Ταχυὰ θὰ 'ρθῇ ἕνας καιρὸς, νὰ θὲς καὶ νὰ μὴ θέλω.

ΙΗ'.

Εἶσαι ὡς μία βασίλισσα κι' ὅλον τὸν κόσμ' ὁρίζεις,
Κὰν θέλεις, πέρνεις ταῖς ψυχαῖς, κὰν θέλεις ταῖς χαρίζεις.

ΙΘ'.

Μία φορὰ ἤμουν ἄγγελος, τῶρ' ἀγγελίζουν ἄλλοι.
Στὴν βρύσιν ποῦ 'πινα νερὸ, τῶρα τὸ πίνουν ἄλλοι.

14.

O mon éclatante Lune, ô mon riche Bijou! je n'ai rien vu sous le soleil de plus brillant que toi.

15.

Hier au soir, vers minuit, je me suis levé pour écrire; et je n'ai pas tracé une ligne sans y joindre un soupir.

16.

Quand vos yeux me regardèrent pour la première fois, ma poitrine se trouvait ouverte, et vous êtes entrée dans mon cœur.

17.

Aimez-moi comme je vous aime, et veuillez-moi comme je vous veux. Un temps viendra bientôt où vous voudrez, et je ne voudrai plus.

18.

Tu es vraiment comme une reine à qui le monde appartient. Quand tu le veux, tu t'empares des âmes, et leur fais grâce quand tu le veux.

19.

Je fus ange un jour, d'autres le furent après *moi*. A la fontaine où je buvais, d'autres se désaltèrent.

## Κ'.

Φύγετε, γλυκεῖς ζέφυροι, λαβέτ' ἐπὶ πτερύγων
Τοὺς στεναγμοὺς τοῦ στήθος μου σκορπίσατε ὀλίγον.

## ΚΑ'.

Εἰς τὸ τραπέζι τῆς ζωῆς τὸ πεῦκι μου πρὶν στρώσω,
Σ' ἕνα ποτῆρι' 'θέλησα τὸ χέρι μου ν' ἁπλώσω·

Ἡ Μοῖρα μοῦ τὸ 'πρόσφερε κ' αὐτὸ φαρμακομένο,
Στὰ χείλη μου τὸ ἤγγιζα, κ' ἀπὸ σπασμοὺς 'παιθαίνω.

## ΚΒ'.

Κόρη στρογγυλοπρόσωπη, παιχνίδι τῶν ἀγγέλων,
Ἐσὺ ἦσ' ἡ κορώνα τους τῶν ἀλλονῶν κοπέλων.

## ΚΓ'.

Τὰ μάτια μου τῆς ὄρφανης νὰ εἶχε μου τὰ γυρέψῃς,
Ἔβγαλα καί σου τἄδιδα, γιὰ νὰ μὴν ταξιδεύψῃς.

## ΚΔ'.

Τὸ κυπαρίσσι 'ρέγομαι τὸ μυρισμένο ξύρο,
Ὅπου σου 'μοιάζει, μάτια μου, στὸ μάκρος καὶ τὸ ψῆφο...

Τὸ κυπαρίσσι τὸ λιανὸ ὁ ἀέρας τὸ ζευλώνει,
Τὴν κοπελιὰν τὴν ἀγριὰν ὁ νεὸς τὴν ἡμερώνει.

20.

Partez, ô doux zéphyrs, prenez sous vos ailes les soupirs de mon cœur, et dissipez-les un moment.

21.

Avant d'étendre mon tapis au banquet de la vie, j'ai voulu approcher ma main d'une coupe. La destinée me la présenta. C'était aussi du poison; à peine je l'ai portée à mes lèvres, et voilà que je meurs.

22.

Jeune fille au visage arrondi, instrument des anges, vous êtes une couronne au milieu des autres vierges.

23.

Ah! si vous me demandiez mes yeux à moi, pauvre fille, pour vous empêcher de partir! je les arracherais pour vous les donner.

24.

J'aime le cyprès et son bois parfumé; il vous ressemble, ô mes amours, en beauté et en élégance.

Ce cyprès mince, le vent le courbe; cette beauté farouche, un jeune homme peut l'adoucir.

## ΚΕ'.

Ἔρωτας καὶ Ἀφροδίτη ἐσυμφώνησαν τὰ δυό·
Καὶ σ' ἔκαμαν τόσ' ὡραῖα καὶ μαραίνεις κάθε νιό.

## ΚϚ'.

Καλημερίζω μία νεὰ καὶ τὄνομα δὲν λέγω,
Κι' ἀνίσως κι' εἴπω τὄνομα, ἂχ κάθομαι νὰ κλαίγω.

## ΚΖ'.

Ἀπὸ τὴν πόρτα σου περνῶ τ' ἀχνάρι σου γνωρίζω
Σκύφτω καὶ τὸ γλυκοφιλῶ, δάκρυα τὸ γεμίζω.

## ΚΗ'.

Δὲν εἶναι κρῦμα κι' ἄδικο ἡ βρύση νἆν' ἐμπρός μου,
Νερὸ νὰ μὴν 'μπορῶ νὰ πιῶ νὰ ἦν ὁ θάνατός μου;

## ΚΘ'.

Τὸ θάρρος τῆς ζωῆς μου στέκει σε μιὰ κλωστὴ,
Τύχη νὰ τὸ βοηθήσῃ νὰ μὴν ἀπελπίσθῃ.

## Λ'.

Ὁ ἥλιος βασιλεύει στὰ παραθύρια σου,
Κ' ἡ πούλια ἀνατέλλει μέσα στὰ φρύδια σου.

25.

L'Amour et Vénus se sont mis d'accord; et tous les deux ne vous ont faite si belle, que pour désespérer les amants.

26.

Je salue de loin une jeune fille dont je ne dis pas le nom. Si je le disais, hélas! il faudrait m'arrêter et pleurer.

27.

Je passe à votre porte, j'y reconnais vos traces, je m'incline, les baise tendrement, et les mouille de mes larmes.

28.

N'est-ce pas grand dommage d'avoir une source devant moi, et de n'oser y boire, de peur de mourir?

29.

Le bonheur de ma vie ne tient qu'à un fil. Fortune, viens à mon aide, et empêche-moi de perdre tout espoir.

30.

Le soleil se couche derrière les fenêtres de votre maison; et les Pléiades se lèvent au-dessous de vos sourcils.

ΑΑ'.

Ζῆσαι, κι 'γω ἂς πεθάνω, τὶ τὴν θέλω τὴ ζωή;
'στὸν κόσμον ἕνα μνῆμα, κ' ἄλλη νὰ σὲ χαρή.

ΑΒ'.

Ἔχετε 'γειὰ ψηλὰ βουνὰ καὶ κάμποι μὲ τὰ ῥόδα,
Βρυσούλες μὲ τὰ κρύα νερὰ, κι' ἐγὼ μισεύω τώρα.

ΑΓ'.

Σ' ἀγαπάω, σ' ἀγαπάω, δὲν τὸ 'ξευρ' ἄλλος κανείς,
Παρ' ἐγὼ καὶ σὺ, θεά μου, καὶ τὸ ἄστρον τῆς αὐγῆς.

ΑΔ'.

Ὦ οὐρανὲ, ποὖσαι ψηλὰ, κατέβα κάμε κρίσι!
Ἀγάπη δώδεκα χρονῶν γυρεύει νὰ μ' ἀφίση.

ΑΕ'.

Σήμερα τὰ ματάκια μου, ἔκλαψαν τὰ καϋμένα
Διατὶ ἐθυμηθήκανε πράγματα περασμένα.

ΑϚ'.

Καρσὶ στὸ παραθῦρισου θὰ κτίσω 'να σχολεῖο,
Γιὰ νὰ πηγαίν' ὁ Ἔρωτας μὲ τὸ χρυσὸ βιβλιό.

31.

Vis, et moi je mourrai! Que puis-je demander à la vie? une tombe pour moi, et pour ton cœur une autre amante.

32.

Adieu, montagnes élevées, champs couverts de roses, et vous, petites fontaines aux eaux fraîches, je vais vous quitter.

33.

Oh! je t'aime, je t'aime, et personne autre que toi ne le sait, ô ma déesse, si ce n'est l'étoile du matin.

34.

Dieu du ciel, descends d'en haut, et sois notre juge. Un amour de douze ans cherche à m'abandonner.

35.

Aujourd'hui, mes pauvres yeux ont bien pleuré en songeant à tant de choses passées.

36.

En face de ta fenêtre je compte bâtir une école, afin que l'amour y vienne avec son livre d'or.

## ΛΖ΄.

Ἡ ἄνοιξις μ' ἐφάνη ἐφέτος σὰν χειμῶνας,
Ἡμέρα χρόνος ἔγινεν, καὶ χρόνος σὰν αἰῶνας.

## ΛΗ΄.

Ἡ Νιόβη τὰ δεινά μου ἂν ἐζοῦσε νὰ ἰδῇ,
Ἤθελε πλέσν νὰ παύσῃ ἀπ' τὸ νὰ μελαγχολῇ.

## ΛΘ΄.

Θέλω, διστάζω, σκέπτομαι, τολμῶ, πάλιν φοβοῦμαι,
Μετανοῶ, θαῤῥεύομαι, ἐλπίζω, παραιτοῦμαι.

## Μ΄.

Φωτιὰ τὸν ἔρωτα τὸν λὲν, γιατὶ καθὼς ἐκείνη,
Καὶ τοῦτος δὲν εἶν' δυνατὸν κρυμμένος ν' ἀπομείνῃ.

## ΜΑ΄.

Ἐγ' ἀγαπῶ σε μὰ τὸ ναὶς! ὁ κύριος τὸ κατέχει,
Ἐκεῖνος ἀποῦ συνεφιᾶ κ' ἀποβροντᾷ καὶ βρέχει.

## ΜΒ΄.

'ς τὸ ἄνθος τῆς νεότητος ἐκόμπαζες μεγάλως,
Πλὴν τώρα σὲ παρακαλῶ, ἐσὺ εἶσαι ἢ ἄλλος;

37.

Pendant cette année d'absence, le printemps m'a paru l'hiver, le jour un an, et l'an un siècle.

38.

Si Niobé avait assez vécu pour voir mes malheurs, elle eût cessé de s'affliger des siens.

39.

Je veux, je balance, je réfléchis; j'ose, puis je redoute; je me ravise, je prends courage, j'espère, et je finis par désespérer.

40.

On appelle l'amour une flamme, parce que, comme elle, il brille et ne peut rester caché.

41.

Je t'aime, je le jure. Le Seigneur le sait : ce Seigneur qui fait les nuages, le tonnerre et la pluie.

42.

Tu t'enorgueillissais de la fleur de la jeunesse; et maintenant, je te prie, es-tu toi-même ou une autre?

Ἰδοὺ λοιπὸν τὰ πράγματα, ποτὲ δὲν ἔχουν στάσιν,
Καὶ εἰς κανένα παντελῶς ποτὲ μὴ βάζεις βάσιν.
Ἔρχονται, καὶ παρέρχονται, ὡσὰν τροχὸς γυρίζουν,
Μᾶς ὠφελοῦν, μᾶς βλάπτουσι, τὶ τάχα μᾶς χαρίζουν;
Πάρεξ τὸ ὅτ' ἀφίνουσι μίαν μνήμην αἰωνίαν,
Διὰ νὰ βασανήζουσι τὴν μαύρην μας καρδίαν.

— Voilà donc comme tout change, et comme on ne doit se fier jamais à rien !

Les choses viennent, s'en vont, et tournent comme une roue : elles nous servent, nous nuisent, ou nous plaisent bien peu de temps ; et ne nous laissent d'elles un souvenir immortel, que pour mieux tourmenter notre âme infortunée.

# REMARQUES.

## DEUXIÈME PARTIE. DISTIQUES AMOUREUX.

### 4.

C'est l'imitation de ce distique d'une chanson arabe :

« Dieu m'est témoin que je vous désire sans cesse, « et que, depuis votre éloignement, je n'ai pas donné « d'assoupissement à mes paupières. » Expression biblique : *si dedero somnum oculis meis, et palpebris meis dormitationem.* (Psalm. CXXXI, vers. 4.)

### 6.

Ici vient encore l'imitation d'une pensée qui a si bien l'air d'un vers de Virgile :

*Et solamen miseris socios habuisse malorum.*

### 8.

Je ne sais pourquoi je m'imagine que le jasmin dont le distique grec fait ici un emblème d'inno-

cence est le jasmin blanc, symbole européen de la candeur. Et, loin de le confondre avec ses frères, le jasmin jaune qui signifie, en langage oriental, première langueur d'amour, ou le jasmin familier qui grimpe autour de nos berceaux pour en doubler la verdure, je veux y voir le jasmin si odorant, cultivé en petits taillis, dont les campagnes de Cannes et de Fréjus s'embellissent, pour accroître les trésors de la ville de Grasse de leurs tributs embaumés.

9.

Sens indécis, ou plutôt pensée inachevée. Le chantre de l'absence a pris une douloureuse inspiration de son cœur pour l'ajuster aux cordes de son téorbe, sans se donner la peine d'expliquer suffisamment la similitude.

10.

Ici, le distique prend des ailes, et s'élève à la hauteur d'une chanson d'amour à couplets. L'amant-poëte ne s'est pas contenté d'un seul soupir; il en a lié plusieurs en un bouquet qu'il dépose aux pieds de sa Psyché (son âme.)

Pendant une nuit obscure, une nacelle qui passait lentement sous les fenêtres des palais grecs de Thérapia me fit entendre ces distiques, dont je profitai, bien qu'ils fussent destinés à d'autres oreilles. J'en connus l'objet dès le lendemain; et j'assistai plus

tard, avec le patriarche Grégoire, à la fin nuptiale du roman.

11.

C'est la romance de Jean-Jacques Rousseau :

« Que le jour me dure
« Passé loin de toi ! »
Etc., etc.

15.

Ce *Saint-Constantin* du texte grec, qui se trouve encadré dans une déclaration amoureuse, est de nature à embarrasser le traducteur. On pourrait croire d'abord qu'il est question des images de Saint-Constantin représenté dans toute sa gloire, et la tête couronnée de cercles d'or : mais j'aime mieux penser qu'il s'agit seulement ici des monnaies anciennes et des précieuses médailles qui portent l'effigie de Constantin le Grand, et dont les jeunes filles parent leurs cheveux et leurs fronts en les entrelaçant aux Mahmoudiés.

16.

Ce distique sonore faisait retentir dans les gorges des monts Géraniens les échos de leurs solitudes, lorsque pendant une halte de mon voyage à Corinthe, auprès d'une source de leurs forêts, quelques bergers le dictèrent à mon crayon de voyageur.

17.

Celui-ci, qui porte, bien au contraire, le cachet d'une coquetterie toute spirituelle, était chanté dans les réunions grecques de la capitale pendant les ondulations de la Romaika. Il répétait un adage fort à la mode : « Prends-moi quand tu me trouves, pour m'a- « voir quand tu me veux! »

Πάραιμε ὅταν μ' εὑρῇς,
Δία νὰ μ' ἔχῃς ὅταν θέλεις.

19.

« Elle m'aima : ce fut sa fantaisie;
« Mais celle-là ne lui dura qu'un jour. »

C'est la pensée toute française du chef-d'œuvre de Moncrif, revêtue de couleurs orientales.

« Qui plaît est roi; qui ne plaît plus n'est rien. »

21.

Étendre son tapis au banquet de la vie, c'est la touchante image du poëte Gilbert, l'infortuné convive. Le style figuré et l'allégorie s'entremêlent ici au souvenir biblique de la plainte de Jonathas, *gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior!*

24.

La bien-aimée, en raison de sa belle taille, est assimilée au cyprès : comparaison Turque et Grecque à la

fois. Ὡς ἀναδενδρὰς, ὡς κυπάριττος νεὰ (Th. Prodrome, *Rhod. et Dos.*, liv. II). « Jeune fille semblable au « cyprès, et à la vigne qui s'enlace aux arbres. »

J'ai entendu épuiser la nomenclature des arbres, des arbustes et des fleurs du plus riche jardin, dans ces invocations aux *inhumaines* : et, sans parler de la rose chère à tous les chansonniers depuis Anacréon, de la tulipe de Saadi, et du palmier homérique, j'ai noté dans les chants populaires, comme dans les innombrables distiques, ces appellations horticoles inventées par les plus tendres amants.

« Mon œillet, — mon basilic, — mon rameau, — « ma pomme, — mon lis, — ma violette, — mon « orange, — mon petit citron. »

Parmi les oiseaux :

« Mon aigle, — ma perdrix, — mon serin doré, « — mon rossignol, — mon épervier, — ma tour- « terelle et surtout ma colombe; » — voire même, « mon oie, » dont nous avons fait un trait satirique contre la démarche des modernes Athéniennes, — et « mon petit canard, » tendres et triviales désignations renouvelées d'Aristophane.

Enfin, dans le genre minéral,

« Mon diamant, — ma perle, — mon roseau d'ar- « gent, — ma prunelle d'or, — et mon émeraude, » Smaragdi, qui est aussi un nom propre, et s'associe dans mes plus doux souvenirs aux trophées de Marathon. (Voir *Souvenirs de l'Orient*, t. II.)

25.

Style de Dorat, qui aura passé la mer Icarienne dans le bagage de quelque commis voyageur des pays helléniques.

26. 27. 28.

Ces trois distiques, spécialement destinés aux sérénades, me furent donnés avec quelques autres dans l'île de Milo. L'un des plus jeunes primats, qui venait de me céder la statue de Vénus, et qui savait écrire, les copia, pour m'être agréable, sur le cahier en lambeaux et à peine lisible des chansons qu'emportaient les insulaires des deux sexes, quand ils allaient danser sous les arbres du monastère de Saint-Élie; recueil formant à lui seul la bibliothèque publique de la ville escarpée de Six-Fours.

30.

Les Pléiades, ce sont ici deux yeux bleus de la couleur du ciel. Le peuple grec, qui ne sait pas leurs titres astronomiques, et qui pourtant observe et aime les étoiles, si belles pendant les nuits de l'Orient, nomme communément les Pléiades, *les Oiseaux* (τὰ πούλια), ou, comme ici, l'*Oiseau* (ἡ πούλια) : et c'est aussi sous la dénomination de *la Clouque*, mot (grec lui-même, κλωσή, signifiant *la glousseuse*), que nos laboureurs gascons signalaient le groupe des Pléiades à ma mémoire enfantine, et me le

montraient dans l'ombre de la nuit, bien avant qu'Ovide m'eût appris les noms des six filles d'Atlas. La septième, dit-il, est à peine visible, soit que ce fût Mérope épousant Sisyphe, vil mortel, tandis que ses sœurs s'unissaient à des dieux, et consentant ainsi à sa propre obscurité; soit que ce fût Électre plaçant devant ses yeux, pour ne pas voir les malheurs de Troie, la main qui l'empêche elle-même d'être vue. (Ovide, *Fastes*, liv. IV, v. 175.)

32.

Ainsi disait Philoctète aux fontaines de Lemnos, dans ses touchants adieux :

Νῦν δ', ὦ κρῆναι, γλύκιόν τε ποτὸν,
Λείπομεν ὑμᾶς, λείπομεν ἤδη.

33.

Ces deux vers sont une espèce de contrefaçon raccourcie du fragment d'une chanson déjà connue :

« L'étoile s'est abaissée, l'a dit à la mer; la mer « l'a dit à la rame, la rame au matelot; et le matelot « l'a chanté à la porte de sa belle. »

Καὶ τ' ἄστρον ἐχαμήλωσε, τῆς θάλασσας τὸ εἶπε,
Θάλασσα τὸ εἶπε τοῦ κουπιοῦ, καὶ τὸ κουπὶ τοῦ ναύτη,
Κ' ὁ ναύτης τὸ τραγούδησε σ' τῆς λυγηρῆς τὴν πόρτα.

38.

L'idée-mère de ce distique est dans le dernier

chant de l'Iliade. Achille cherche à consoler Priam par l'exemple de Niobé plus malheureuse que lui; et le poëte moderne, exagérant ses propres maux, veut à son tour consoler Niobé.

## 42.

Ces couplets philosophiques, originaires de Bukarest, et empreints d'une mélancolie plus européenne qu'hellénique ou populaire, me furent donnés sur les rives de la Dumbovitza, pendant les jours rapides que j'y passai auprès du Prince Aleko Soutzo, hospodar de Valachie, au milieu des fêtes qui précédèrent de si peu de temps sa mort.

# ΔΙΣΤΙΧΑ.

## ΤΡΙΤΟΝ ΜΕΡΟΣ.

## ΔΙΣΤΙΧΑ ΚΟΙΝΑ.

### Α'.

Ἄφσε τὸν μῦλον ἂς βροντᾷ καὶ τὸ νερὸ νὰ τρέχῃ.
Ἄφσε τὸν νέον νὰ σ' ἀγαπᾶ ποῦ διαφορὰν δὲν ἔχει.

### Β'.

Τὸ κυπαρίσι 'κάηκε, ἡ ῥίζατου μυρίζει.
Ποιὸς ἔχει ἀγάπη σ' τὴν καρδιὰ ὁ κόσμος τὸ γνωρίζει.

### Γ'.

Ὁ ἥλιος ἐβασίλεψε, κι' ἡ γῆ ἀκόμα βράζει.
Ποιὸς ἔχει ἀγάπη σ' τὴν καρδιὰ καὶ δὲν ἀναστενάζει.

# DISTIQUES.

## TROISIÈME PARTIE.

## DISTIQUES VULGAIRES.

1.

Laissez le moulin bruire comme un tonnerre; laissez l'eau couler; laissez le jeune homme aimer. Il n'y a là nulle différence.

2.

Quand le cyprès a brûlé, sa racine embaume. Dès qu'un cœur est amoureux, tout le monde s'en aperçoit.

3.

Le soleil est couché, et la terre brûle encore. Quand l'amour est au cœur, le cœur ne cesse pas de soupirer.

Δ'.

Ἡ ἀγάπη σου εἶναι ψεύτικη σὰν τὸ Χαόνη χιόνι,
Ὁποῦ τὸ ῥίχνει ἀπ' τὸ βραδὺ καὶ τὸ ταχὺ ποῦ λυόνει.

Ε'.

Καρδιὰ, πῶς ἀποφάσιζες καὶ ἄφσες νὰ ῥιζώσῃ
Τέτοιο δένδρο 'ς τὴν μέσην σου, ποῦ θὰ σὲ θανατώσῃ.
Αὐτὸ 'χει φύλλα βλαβερὰ, καρπὸν φαρμακευμένον,
Καὶ ἀπὸ τὴν ῥίζαν ὡς τὴν κορφὴ μὲ φίδια φορτωμένον.

Ϛ'.

Τῆς Χίου περιστέρια, τῆς Σμύρνης τὰ πουλιὰ
Ἤλθανε καὶ μὲ εἶπαν τὴν νέαν σου φιλιά.

Ζ'.

Συμπούλι μου ὡραῖον, κρινάκιμ' ἀνοιχτὸ,
Ξεύρεις χωρὶς ἐσένα σ' τὸν κόσμον τὶ φιλῶ;

Η'.

Νέαν ἔκαμα ἀγάπην, δὲν πρέπει νὰ τὸ 'πῶ.
Μόνον τῆς ῥοδοδάφνης τὰ φύλλα νὰ μασσῶ.

Θ'.

ΑΠΟΚΡΙΣΙΣ.

Ἐσὺ μ' αὐτὴν τὴν γνώμην χαῖρι δὲν θὰ διῆς,
Μόνον τῆς ῥοδοδάφνης τὰ φύλλα νὰ μασσῆς.

4.

Ton amour est trompeur comme la neige du Chaon qui tombe le soir, et qui est toute fondue le matin.

5.

O mon cœur, quelle résolution! Comment as-tu laissé s'enraciner chez toi un tel arbre qui te donnera la mort? Arbre qui ne porte que des feuilles nuisibles, des fruits empoisonnés, et qui, de sa racine à son sommet, se couvre de serpents!

6.

Les colombes de Scio, les oiseaux de Smyrne sont arrivés; et ils m'ont raconté ton nouvel amour.

7.

O ma belle jacinthe, ô mon petit lis ouvert, sais-tu, sans toi, ce qui me resterait à aimer au monde?

8.

Je me suis fait une amie. Mais cela ne vaut pas la peine de le dire; c'est comme si j'avais cueilli les feuilles amères du laurier-rose.

9.

RÉPONSE.

Avec une telle pensée, tu n'obtiendras pas merci; et tu resteras avec ton laurier-rose et ses feuilles amères.

Ι'.

Τὸ φεγγάρι μὲ τὸν ἥλιον μαλώσανε τὰ δυὸ.
Δὲν ἀλλάζω τὸ πουλίμου μὲ τοῦ βασιλεῖ τὸν υἱό.

ΙΑ'.

Δὲν μὲ λέτε τὶ νὰ κάμω μὲ τὸ τωρινὸ σεβδά,
Ὁποῦ ὁ λογισμὸς μὲ φέρνει, διὰ νὰ πάρω τὰ βουνά.

ΙΒ'.

Εἰς τὸν ἄδην θὰ κατέβω καὶ τὸν Χάρον θὲ νὰ εὑρῶ,
Π' ὄχω 'να ριτζὰ νὰ κάμω, δυὸ λογάκια νὰ τον 'πῶ.
Χάρεμου, περικαλῶσε, ἄχ! τὸν νέον π' ἀγαπῶ
Εἰς τὸν ἄδην νὰ τὸν φέρῃς, ἴσως τὸν στεφανωθῶ.

ΙΓ'.

Ὡς κ' ἐκείνη πικροδάφνη ὁποῦ φαίνεται ροδιὰ,
Ὡς κ' ἐκείνη κοκκινίζει, μά 'ν' τὰ φύλλα της πικρά.

ΙΔ'.

Μαῦρα θέλω νὰ φορέσω, καὶ δερβίσης νὰ γενῶ,
Καὶ 'ς τὴν ἔρημιὰ νὰ πάγω γιὰ τς' ἀγάπης τὸν καϋμό.

ΙΕ'.

Νὰ 'χω τὰ βουνὰ γειτώνια καὶ τὰ ὄρη συντροφιὰ,
Τὰ μικρὰ χελιδονάκια θάρρος καὶ παρηγοριά!

10.

Le soleil et la lune se sont brouillés ensemble. Je ne donnerais pas ma bien-aimée pour être fils de roi.

11.

Ne me demandez pas ce que je deviens dans un tel esclavage. Si j'étais raisonnable, je m'enfuirais aux montagnes.

12.

Je veux descendre aux enfers pour y trouver Charon, lui adresser une prière, et lui dire deux petits mots : « Ah! mon cher Charon, je t'en sup-« plie, emporte aux enfers ce jeune homme que « j'aime! peut-être qu'alors il m'épousera. »

13.

Elle est comme ce laurier sauvage qui ressemble au grenadier. Elle est rouge comme sa fleur, amère comme ses feuilles.

14.

Je vais me vêtir de deuil, et me faire derviche. Je veux me rendre au désert; car ton amour me dévore.

15.

Que ne suis-je près des collines! que n'ai-je pour compagnie les montagnes, et les petites hirondelles pour me donner courage et consolation!

ΙϚ'.

Ὡσὰν τὰ δενδρουλάκια ποῦ κάμνουν ταῖς ἐλαιαῖς,
Ἔτζι εἶναι τὰ ματάκια γεμάτα μαριολιαῖς.

ΙΖ'.

Ἐσὺ στὸ παραθῦρι, κ' ἐγὼ στὸ λιακωτό.
Τὰ χέρια σταυρωμένα καὶ σὲ περικαλῶ.

ΙΗ'.

Ἀφίνω σου, καλὴ νυκτιὰ, στρῶσε πλατειὰ, κοιμήσου,
Καὶ στ' ὄνειρο σου νὰ μ' ἰδῇς σκλάβον καὶ δουλευτήσου.

ΙΘ'.

Ἐγέρασαν τὰ πάθη μου σὰν τοῦ Χιαλμοῦ τὸ χιόνι,
Π' ὁσου νὰ λυώσῃ τὸ παλαιὸ, καινοῦργιο τὸ πλακόνει.

Κ'.

Ὁπ' ὤχει δυὸ 'γαπητικαῖς ἔχει χαρὰ μεγάλη,
Ἂν τὰ χαλάσῃ μὲ τὴ μιὰ, φεύγει καὶ πᾶ στὴν ἄλλη.

ΚΑ'.

Χίλια μαχαίρια καὶ σπαθιὰ χαμαὶ στὴν γῆν στρωμένα
Γλακοπατῶ τὰ καὶ περῶ, κ' ἔρχομαι μετ' ἐσένα.

ΚΒ'.

Αὐτοῦ ποῦ πᾶς, πουλάκιμου, τὸ φίδι ν' ἀπαντήσῃς,
Στὴ στράτα 'νὰ μὲ θυμηθῇς, καὶ πίσω νὰ γυρίσῃς.

16.

Comme les petits arbustes qui font les olives, ainsi sont tes petits yeux tout pleins de tromperies.

17.

Tu es à ta fenêtre; je suis sur la terrasse de ma maison : je tiens les bras en croix, et je t'implore.

18.

Je te quitte, bonne nuit : fais ton lit large, et dors-y bién. Puisses-tu me voir, dans tes songes, ton serviteur et ton esclave!

19.

Mes chagrins ont fait comme la neige du Chialmos; à peine l'ancienne se fond, qu'il en tombe une nouvelle.

20.

Celui qui a deux amoureuses a bien du plaisir; s'il se brouille avec l'une, il sort, et va trouver l'autre.

21.

Pour venir à toi, je passerais et marcherais au travers de mille poignards, et d'autant d'épées dressées à terre.

22.

Puisque vous partez, ô mon petit oiseau, puissiez-vous rencontrer sur votre chemin un serpent, penser à moi, et revenir!

## ΚΓ'.

Καρσὶ στὰ παραθύρια σου θὰ κτίσω τὸν ὀντά μου,
Κἂν σὲ μάλωσ' ἡ μάννα σου, κίνα κ' ἔλα κοντά μου.

## ΚΔ'.

Στὸ παραθῦρι κάθεσαι καὶ μῆλο καθαιρίζεις,
Καὶ κόβεις τὸ χεράκι σου, κ' ἐμένα φοβερίζεις.

## ΚΕ'.

Ἐσ' ἀπ' αὐτοῦ κ' ἐγ' ἀπ' ἐκεῖ, κι' ὁ τοῖχος μέσ' τὴ μέση,
Τάξε κηρὶ στὴν Παναγιὰ νὰ κρεμνισθῇ νὰ πέσῃ.

## ΚϚ'.

Τάσσω σου, Παναγία μου, ὀκάδες τὸ λιβάνι,
Νὰ μᾶς ἐβάλῃς τῶν οἴ δυὼ, στὴν κεφαλὴν στεφάνι.

## ΚΖ'.

Τὸν τοῖχον θὲνα 'ναλεκτῶ, νὰ πάω, νὰ βρῶ τὸν γέρο.
Καὶ μὲ καλὸ καὶ μὲ κακὸ τὴν κοπελία του θέλω.

## ΚΗ'.

Τὰ μάτια σου τὰ μαῦρα δὲν τἄχει ἄλλη μιὰ,
Οὐδὲ στὴν Πόλιν μέσα οὐδὲ στὸ Γαλατά.

## ΚΘ'.

Τὸ κάστανο θέλει κρασὶ καὶ τὸ καρῦδι μέλι,
Καὶ τὸ κορίτσι φίλημα πουρνὸ καὶ μεσημέρι.

23.

Je vais bâtir une chambre pour moi en face de ta fenêtre; si ta mère te gronde, fuis, et viens me trouver.

24.

Te voilà à ta fenêtre : en voulant peler ta pomme, tu as fait saigner ta petite main; et tu m'as fait grand'peur.

25.

Vous êtes d'un côté, moi de l'autre; le mur est entre nous deux. Vouez un cierge à la Panagia, si elle jette ce mur à terre.

26.

Je vous consacre, ô ma chère Panagia, des livres entières d'encens, si vous faites placer sur nos deux têtes la couronne nuptiale.

27.

Je sauterai par-dessus le mur : j'irai trouver le vieillard; et, bon gré mal gré, j'aurai la fille.

28.

Des yeux noirs comme les tiens, on ne les trouve ni à Constantinople ni à Galata.

29.

La châtaigne appelle le vin : la noix veut le miel, et la jeune fille le baiser matin et soir.

Λ'.

Στὴν Ἀραπιὰν θέλω νὰ πάω νὰ πάρω ἴναν' ἀράπη,
Νὰ κάθωμαι νὰ τὸν 'ρωτῶ, πῶς πιάνετ' ἡ ἀγάπη.

ΛΑ'.

ΑΠΟΚΡΙΣΙΣ.

Ἀπὸ τὰ μάτια πιάνεται, στὰ χείλη καταβαίνει,
Κ' ἀπὸ τὰ χείλη στὴν καρδιὰ, καὶ στὴν καρδιὰ' πομένει.

ΛΒ'.

Τὶ νὰ τῆς κάμω τῆς μικρῆς, ποὖναι μικρὴ καὶ κλαίγει,
Κι' ἂν τῆς εἰπῶ ἕνα κρυφὸ, τῆς μάννας της τὸ λέγει.

ΛΓ'.

Ἂν μ' ἀγαπᾷς μέσ' στὴν καρδιὰν, δεῖξέ μου σημαδάκι,
Ὅταν κρατοῦμεν στὸν χορὸν, σφίγξε μου τὸ χεράκι.

ΛΔ'.

Τὸ Μ, καὶ τοῦ Α καὶ τοῦ Ρ, καὶ δυὸ ψηφιὰ ἀκόμα
Μ' ἐκάμανε τὸν ὀρφανὸ νὰ κοίτωμαι στὸ στρῶμα.

ΛΕ'.

Ὦ πολ' ἀγαπημένη μου, τὸ μποϊσοῦ 'ναι σελβίνι,
Καὶ τὸ ῥοζαναμέντοσου μέλι μὲ ζάκκαρ' εἶναι.

ΛϚ'.

Ἀπόψ' εἶδα στὸν ὕπνον μου πῶς μὤκλεψαν μιὰν κοῦπα
Γεμάτη τὸ βασιλικὸ, καὶ τὴν ἀγάπη ποὖχα.

30.

Je compte aller en Arabie, pour y consulter un sorcier, et pour lui demander comment l'amour se gagne.

31.

RÉPONSE.

Il se prend par les yeux, il descend aux lèvres, et des lèvres au cœur, où il reste.

32.

Que puis-je faire de cette petite, qui est si petite, et qui pleure? Si je lui dis un secret, elle court le raconter à sa mère.

33.

Si tu m'aimes du fond du cœur, fais-le-moi connaître en me serrant la main quand nous nous rencontrons à la danse.

34.

C'est un *M*, un *A* et un *R*, accompagnés de deux autres petites lettres, qui m'ont fait, moi, pauvre orphelin, rester au lit malade.

35.

O mon adorée, ta taille est un cyprès; et ta parole est du miel combiné avec du sucre.

36.

J'ai rêvé ce soir qu'on m'avait volé un vase plein de basilic, et en même temps la fille que j'aime.

## ΛΖ'.

Αὐτὰ τὰ μαῦρα ποῦ φορεῖς, δὲν τὰ φορεῖς γιὰ λύπη,
Μόν' τὰ φορεῖς γιὰ ἐμμορφιὰ, καὶ γιὰ τὸ ζαριφλίκι.
Πάλι τὰ μαῦρα φόρεσες, πάλ' ἐμμορφιαῖς γυρεύεις,
Πάλι τὸν Τοῦρκον ἀγαπᾷς, καὶ τὸν Ῥομαιὸν δὲν θέλεις.

## ΛΗ'.

Τοῦ πανδρευμένου δὸς φιλὶ τ' ἀπάνδρευτου μιὰ πέτρα,
Νὰ πάρῃ καὶ τὴν ἐντροπὴ, νὰ πᾷ νὰ 'νρῇ γυναῖκα.

## ΛΘ'.

Λιγνὸ κυπαρισσάκι μου μὲ κόκκινο κορφάτο,
Ποιὸς θέλει νὰ μὴ κοιμηθῇ στὸν ἴσχιον σ' ἀποκάτω;

## Μ'.

Βασιλικὸς πλατύφυλλος μὲ τὰ σαράντα φύλλα,
Σαράντα σ' ἀγαπήσανε καὶ πάλι' γὼ σὲ πῆρα.

## ΜΑ'.

Τὶ σοῦ εἶπα καὶ μὲ χόλιασες, λαμπάδα μου γραμμένη;
Γιᾶ 'να φιλὶ ποῦ μοῦδωσες, καὶ στέκεις πικραμμένη.

## ΜΒ'.

Τὶ σᾶς ἔκαμ' ὁ καϋμένος, καὶ μὲ λέγετε φονέα;
Μὴν ἐσκότωσα κανένα; μὴν ἐφίλησα καμμία;

37.

Vous ne portez point vos habits noirs pour cause de deuil; mais seulement pour paraître plus belle, et par coquetterie.

Vous voilà encore en noir, et toujours coquette. Décidément c'est au Turc que vous en voulez, et vous ne vous souciez pas du Grec.

38.

Donnez un baiser au marié : jetez une pierre au garçon; il aura honte, et il ira chercher femme.

39.

O mon jeune cyprès élancé, à la tête rouge, qui ne voudrait sommeiller à votre ombre?

40.

Basilic aux larges feuilles, avec tes quarante feuilles tu as eu quarante amours; et pourtant je t'ai choisi après tant d'autres.

41.

Que vous ai-je donc dit pour me gronder, ô ma lampe brillante? Faut-il tant de colère parce que vous m'avez donné un baiser?

42.

Que vous ai-je fait, malheureux que je suis, pour que vous m'appeliez assassin? Ai-je tué quelqu'un? Ai-je donné un baiser à quelqu'une?

## ΜΓ'.

Ὁπ' ἀγαπᾷ στὴν γειτονιὰ, ἔχει χαρὰ μεγάρη,
Ἔχει τὸν ὕπνον διάφορο καὶ τὰ πάπούτσια χάρι.

## ΜΔ'.

Πῶς νά 'ηταν νὰ σ' ἀντάμωνα νὰ σοῦλεγα δυὸ λόγια,
Κι' ἂν δὲν σοῦ γύριζα τὸν νοῦν, ἂς μου 'κοβαν τὴ γλώσσα.

## ΜΕ'.

Τὸ λεϊμονάκι τἄγουρο τρίβε το κι' ἂς μυρίζῃ,
Καὶ τὴν γειτονοπούλα σου φίλει την κι' ἂς σὲ' βρίζῃ.

## ΜϚ'.

Τὸν φράγκον δὲν τὸν θέλω, γιατὶ φόρει καπέλλο,
Μόν' θέλω τὸν Γεωργάκι, ὁποῦ φόρει καλπάκι.

## ΜΖ'.

Κύρ' Γεώργη μ' ποιάναν ἀγαπᾷς; κ' ἐμένα δὲν τὸ μαρτυρᾷς;
« Τὴν Πανλαποῦλα τὴν Δουδού, αὐτὴ μὲ τρέλλανε τὸν νοῦ. »

## ΜΗ'.

Χελιδονάκι θὰ γενῶ νὰ κάτζω 'ς τὸν λαιμόν σου,
Γιὰ νὰ φιλήσω τὴν ἐλιὰν π' ἔχεις 'ς τὸ πρόσωπόν σου.

43.

Celui qui aime près de son logis est doublement heureux ; il y gagne de dormir davantage, et d'user moins ses souliers.

44.

Si je vous rencontrais, je ne voudrais que vous dire deux mots ; et qu'on me coupe la langue, si je ne gagne pas votre cœur.

45.

Frottez le petit citron qui n'est pas mûr, jusqu'à ce qu'il embaume ; et caressez votre jeune voisine jusqu'à ce qu'elle se fâche.

46.

Je ne veux pas du Franc, parce qu'il porte un chapeau : je ne veux que Georgeaki, parce qu'il porte un kalpak.

47.

Monsieur Georges, quelle est celle que vous aimez? Pourquoi ne pas me le dire?

— C'est la fille de Pavlaki, la jolie Doudou, qui me fait perdre l'esprit.

48.

Je deviendrai une petite hirondelle pour me poser sur votre cou, et pour baiser le signe que vous avez sur le visage.

ΜΘ'.

Βασιλικὸν ἐφύτευσα 'ςτὸ στρώμα ποῦ κοιμᾶσαι,
Νὰ κόπτης νὰ μυρίζεται, κι' ἐμένα νὰ ἐνθυμᾶσαι.

Ν'.

Μηγάρις ἐγεννήθηκα στὰ φίδια, καὶ φοβᾶσαι;
Κ' ἐμμενα μάννα μ' ἔκαμε· σκύλλα, δὲν μὲ λυπᾶσαι.

ΝΑ'.

Ὁπ' ἀγαπᾷ 'ναι γνωριστὸς ἀπ' τὴν περπατηξιὰν του,
Ἐμπρὸς κι' ὀπίσω του τηρᾶ νὰ ἰδῇ τὴν 'πιθυμιάν του.

ΝΒ'.

Μαυριδερή μου σ' εἶπανε, νὰ μὴ σοῦ κακοφάνῃ,
Μαῦρο εἶν' καὶ τὸ γαρύφαλο, πουλιέται μὲ τὸ δράμι.

ΝΓ'.

Ἔλα ποῦ νὰ μὴν ἔρθῃς! τρεῖς ὥραις καρτερῶ,
Τὸ ἔρμο παραπόρτι ἀφίνω ἀνοικτό.

ΝΔ'.

Μῖλα μου, μερντανόχειλη, καὶ μὴ μοῦ κάμῃς νάζι,
Γιὰτ' ὁ Θεὸς τὴν ἐμφορφιὰ σὰν ἄνθη τὴν τεινάζει.

49.

J'ai planté du basilic sur le lit où tu reposes; tu le cueilleras pour le sentir, et tu penseras à moi.

50.

Suis-je donc né parmi les serpents, pour me redouter? Une femme m'a donné aussi le jour. Chienne, vous n'avez de moi aucune pitié.

51.

On reconnaît un amoureux rien qu'à sa démarche. Il regarde toujours devant et derrière, pour essayer de voir ce qu'il désire.

52.

On m'a dit que tu étais un peu brune; ne va pas t'en fâcher : le girofle est noir aussi, et il se vend bien cher.

53.

Viens donc! comment n'arrives-tu pas? J'attends depuis trois heures, je laisse ouverte la petite porte dérobée.

54.

Parle-moi, jeune fille aux lèvres de corail; et ne fais pas la mijaurée. Dieu fait tomber la beauté comme les fleurs.

## ΝΕ΄.

Ἂχ, οὐρανὲ, μὴ βρέξῃς πλέα, κάμε μ' αὐτὴν τὴν χάρι,
Κάθε πρωῒ στὴν πόρταν της φυτρώνω σὰν χορτάρι.

## ΝϚ΄.

Ἤθελα νὰ σ' ἐρωτήσω Τοῦρκα εἶσαι γιὰ Ῥωμιὰ
Γιὰ Ἠγγλέζα γιὰ Φραντσέζα, πῶχεις τόση ἐμμορφία.

## ΝΖ΄.

Οὖλα τὰ μικρὰ κορίτσια τῶρα βασιλεύουνε,
Πιὸ καλὰ 'πὸ ταῖς μεγάλαις ξέρουν καὶ χορεύουνε.

## ΝΗ΄.

Μαῦρα εἶν' τὰ ματάκια σου, μαῦρα καὶ μαλλιά σου,
Μαῦρο εἶν' καὶ τὸ γιασεμὶ, ἐμπρὸς εἰς τὴν θωριά σου.

## ΝΘ΄.

Ἀγάπα τὴν ἀγάπην σου, καὶ μὴν τὴν κάμεις νάζι,
Γιατ' ὁ Θεὸς τὴν εὐμορφία 'σὰν τ' ἄνθη τὴν τιναζει.

## Ξ΄.

Στὸ παραθύρ' ὁποῦ 'σαι σὺ, εἶναι κ' ἄλλαις κοντά σου,
Ἐσὺ 'σαι ἡ γαρουφαλία, κ' αἱ ἄλλαι τὰ κλονιά σου.

55.

O ciel, retiens ta pluie, fais-moi cette grâce ! Sinon, un beau matin, je pousserai à sa porte comme de l'herbe.

56.

J'avais envie de te demander si tu es Turque ou Grecque, Anglaise ou Française, pour être si belle ?

57.

C'est maintenant le règne des petites filles; elles savent tout, et dansent mieux que les grandes.

58.

Tes yeux sont noirs, tes cheveux sont noirs aussi; comparé à ton teint, le jasmin lui-même est noir.

59.

Aime qui t'aime, et ne fais pas la petite bouche; Dieu abat et flétrit la beauté comme les fleurs.

60.

A la fenêtre où tu parais, d'autres sont auprès de toi. Tu es la giroflée, et les autres ne sont que tes rameaux.

ΞΑ'.

Θαῤῥεῖς πῶς ἀπεθαίνω, θαῤῥεῖς πῶς σὲ γελῶ,
Μέρα μὲ τὴν ἡμέρα, σὰν τὸ κερὶ ἀνελῶ.

ΞΒ'.

Ο ΝΕΟΣ.

Ἀνάθεμα τὴν μάνα σου, τὴν σκύλα τὴν ἑβραία,
ποῦ δὲν σ' ἀφίνει νὰ σε ἰδῶ, μόνον σὲ κρύπτει μέσα.

ΞΓ'.

Η ΚΟΠΕΛΑ.

Ἀνάθεμα τοὺς μαραγγοὺς, ποῦ κάμουν τὰ καράβια,
Καὶ χάνονται τὰ νοστιμὴ, κ' εὔμορφα παλικάρια.

ΞΔ'.

Δὲν εἶδαν τὰ ματάκια μου τέτοιαν μαυροματοῦσαν,
Τέτοιαν ξαχαρόμηλην, καμαροπερπατοῦσαν.

ΞΕ'.

Ξεφτιλίσατε τὰ φῶτα καὶ ἀνάφτε τὰ λαμπρά,
Θα χορεύσῃ μία νέα ποῦ πρέπει νᾷν' θεά.

ΞϚ'.

Συλλογισμένος περπατῶ, κι' ἀτὸς μου τὸ θαυμάζω,
Πῶς δὲν ῥαγίζουν τὰ βουνὰ ὅταν ἀναστενάζω.

61.

Vous croyez tantôt que je meurs pour vous, tantôt que je vous trompe : la vérité, c'est que je fonds comme la cire.

62.

LE JEUNE HOMME.

Maudite soit ta gardienne, cette chienne de Juive qui ne permet pas que je te voie, et te cache toujours!

63.

LA JEUNE FILLE.

Maudits soient les charpentiers qui construisent les vaisseaux, et nous font perdre les beaux et aimables palicares!

64.

Je ne vis jamais de femme aux yeux plus noirs, plus pomme-sucrée, et plus minaudière en sa démarche.

65.

Doublez les mèches des lampes, et allumez les lustres! — Une jeune fille va danser, qui égale une déesse.

66.

Je me promène en y réfléchissant, et je m'étonne en moi-même que les montagnes ne se fendent pas quand je soupire.

## ΞΖ'.

Σύντας βάνης τ' ἄσπρο φέσι, καὶ τὴ φούντα τὴ χρυσὴ,
Τρέμ' ὁ οὐρανὸς νὰ πέσῃ, μὲ τὰ ἄστρα του μαζῆ.

## ΞΗ'.

Τί σοῦ εἶπα καὶ μοῦ τὸ 'ραψες τὸ στόμα σου μὲ σύρμα,
Θέλω νὰ πᾶω νὰ κρεμισθω, κ' ἔχε τὸ, σὺ, τὸ κρίμα.

## ΞΘ'.

Μωρὴ Μαριόλ' ἀμυγδαλια, π' ἀνθίζεις τὸ χειμῶνα,
Καὶ δὲν προσμένεις τὴ ἄνοιξι, ν' ἀνθίσωμ' ὅλ' ἐντάμα.

## Ο'.

Βασιλικὸς στὴν γειτονιὰ καὶ 'μεῖς τὴν 'πιθυμοῦνε,
Κ' ἔρχοντ' ἀπ' ἄλλη γειτονιὰ καὶ τὸν κορφολογοῦνε.

## ΟΑ'.

Κατσίβελος ψυχομαχάει, καὶ κατσιβέλα κλαίει.
Ἐσὺ παιθαίνεις, ἄνδρα μου· τὸ παιδὶ ποῦ θὰ ζήσει;

## ΟΒ'.

Καλησπέριζ' ἂν κάθησαι, καλὴ νυκτι' ἂν κοιμᾶσαι,
Καλά σου ξυμερώματα, 'στὴν κλίνην ποῦ κοιμᾶσαι.

67.

Quand tu mets ta calotte blanche et ta houpe d'or, le ciel tremble, et va tomber avec toutes ses étoiles.

68.

Que t'ai-je donc dit, pour que tu couses ainsi ta bouche avec du fil? — J'irai me pendre, et tu en auras la faute.

69.

Trompeur amandier, que tu es insensé de fleurir en hiver! Que n'attends-tu le printemps, où nous fleuririons tous ensemble?

70.

Nous avions dans notre voisinage un basilic qui faisait notre envie : d'autres voisins sont venus, et ont coupé sa tige.

71.

Le Bohémien est à l'agonie : la Bohémienne pleure, et dit : « Tu meurs, mon mari. Et notre « enfant, où vivra-t-il? »

72.

Bonsoir, si vous êtes encore debout : bonne nuit, si vous êtes couchée. Puissiez-vous vous réveiller heureuse dans le lit où vous dormez!

# REMARQUES.

## TROISIÈME PARTIE. DISTIQUES VULGAIRES.

### 4.

Est-ce le Chaon du Péloponnèse, frère du mont Lycone, et père du fleuve Erasinus, surnommé, on ne sait trop pourquoi, *Ingens* par Ovide (*Metam.*, liv. 15, v. 276)? Ou bien le Chaon de l'Épire? Tous les deux n'offrent à mon distique qu'une neige de très-courte durée. C'est cet adage ironique que la rieuse Sébastitza opposait à mes galanteries européennes sur le rivage de son île, aux grands applaudissements de ses compagnes (*Souvenirs de l'Orient*, t. I, p. 206); et quand elle parlait de la neige qui dure si peu à Samos, c'est qu'à Scio, si l'on en croit l'antique tradition comme la moderne, la neige ne tombe jamais.

### 7.

La Jacinthe est le symbole de la passion la plus

profonde et la plus triste : elle signifie, dans la langue orientale des fleurs : « vous m'aimez, et votre « amour me tue. »

8. 9.

Le laurier-rose est l'emblème de l'amour malheureux, soit en raison des infortunes de Daphné qui lui donna la moitié de son nom grec (Rhodo-Daphné), soit parce que ses feuilles sont un poison pour les animaux : Lucien le témoigne, et Pline l'avait dit avant lui, en certifiant par deux fois qu'elles sont pour les hommes un antidote aux morsures des serpents. Il a été avéré, depuis, que le laurier-rose est mortel pour tout le monde; et l'on m'a montré en Corse la vallée où, vers la fin du dernier siècle, un bataillon bivouaquant fut décimé pour avoir fait rôtir ses vivres, en les embrochant avec des tiges de laurier-rose. J'ai vu les vigoureux rejets de ces arbustes homicides dans les montagnes qui séparent le golfe de Saint-Florent de la ville de Bastia.

10.

La morale du texte est celle-ci : Les amours des grands ne durent pas.

« J'aime mieux ma mie, ô gué!
« J'aime mieux ma mie. »

11.

S'enfuir vers les montagnes, ou prendre la mon-

tagne, comme un Grec qui se fait klephte et indépendant; c'est, en style figuré, se révolter contre la tyrannie.

12.

*Xaïri* signifie bonheur, *Sebda* penchant, *Ritza* prière. Ces mots, qu'on lit dans les quatre derniers Distiques, sont autant d'emprunts faits à Constantinople par les hommes du peuple à la langue turque, et que les efforts journaliers des Grecs d'Athènes tendent à lui restituer.

14.

« Puisque de vous je n'ay aultre visage,
« Je m'en vais rendre hermite en un desert. »

L'ermite de Marot est devenu le derviche du palicare.

16.

Allusion à la récolte des olives, qui trompe si souvent l'espoir de l'agriculteur.

18.

Dans cette même chambre où l'amoureux palicare est venu courtiser sa belle, celle-ci étend des matelas à terre pour dormir : coutume depuis longtemps orientale, que signale Nonnus.

Λαοὶ δ' ἔνθα καὶ ἔνθα χαμαίστρωτων ἐπὶ λέκτρων.
*Dionys.*, ch. XXV.

19.

Pour rencontrer le Chialmos, j'ai fait toutes les perquisitions géographiques imaginables; et je jette ma langue aux chiens, puisque ainsi le veut madame de Sévigné. Il me reste pourtant une lueur d'espérance et une ombre de consolation. Le Chialmos ne serait-il pas la montagne nommée *Kamila* dans le canton de Zagori, l'ancienne Perrhébie? M. Pouqueville m'en a parlé comme du sommet le plus élevé du Pinde, et, à ce titre, presque toujours couvert de neige.

Ces neiges qui succèdent aux neiges, comme les chagrins aux chagrins, ressemblent aux Amours d'Anacréon, l'un touchant l'autre, toujours prêts à éclore, sortis du nid, ou s'envolant; c'est aussi, sur un ton plus tragique, la plainte de Clytemnestre.

« Avant qu'une plaie se ferme, une autre s'ouvre. »

Πρὶν καταλῆξαι
Τὸ παλαιὸν ἄχος, νέος ἰχώρ.
Eschyle, *Agamemnon*, v. 1480.

22.

C'est une superstition populaire commune à bien des pays. Un serpent qui rampe sur la route est un présage de bonne fortune; un lièvre qui traverse est un signe de malheur.

24.

La pomme dans ce distique est, comme dans la troisième églogue de Virgile, une sorte de déclaration, ou tout au moins une agacerie badine. Les Galatées modernes, du haut de leurs fenêtres grillées, jettent une pomme ou une fleur sous les pieds d'un passant qu'elles veulent arrêter, surprendre ou séduire; et c'est le manége de la coquetterie vulgaire.

25.

Ce Distique est tout un tableau. Il me représente Thisbé et Pyrame, avant leur catastrophe.

« Un vieux mur entr'ouvert séparait leurs maisons :
« Le temps avait miné ses antiques cloisons;
« Là, souvent, de leurs maux ils déploraient la cause.
« Les paroles passaient; mais c'était peu de chose. »

La Fontaine, *Filles de Minée.*

28.

*Galata*, faubourg de Constantinople, ou plutôt petite ville à côté de la grande, située sur la rive gauche du golfe Chrysocéras, en face du Sérail, et entourée de hautes murailles, comme le Sérail lui-même. Elle fut fondée par les Génois, qui y régnèrent jusqu'à la conquête des Turcs, et qui, maîtres de la navigation de l'Euxin, faisaient trembler la capitale, comme le remarque Gibbon. Aujourd'hui

c'est le quartier des magasins et des comptoirs commerçants de l'Europe entière.

29.

On compose dans la Thrace, avec des noix et du miel, une sorte de friandise qui a de l'analogie avec la pâte renommée que les Osmanlis intitulent *rahat-loukoum*, délices du palais. Le vin et la châtaigne attirés l'un par l'autre sont en France, comme en Grèce, le régal du peuple, ou, pour mieux dire, de toutes les classes.

30.

Les sorciers arabes rivalisent de réputation avec les *Tziganes* bohémiens, que les Hellènes nomment Γύφτης, Égyptiens, comme les Anglais et les Espagnols, *Gipsy*, *Gitano*.

34.

Marie.

35. 39.

Ces deux Distiques portent plus particulièrement le cachet oriental. C'est presque de la poésie turque. Constantinople, où je les ai recueillis, est la véritable patrie des cyprès : ces beaux arbres y forment exclusivement les noirs et profonds ombrages du grand champ des morts de Scutari; et nulle part Cyparisse, le favori d'Apollon, du sommet de sa tige élégante ne considère de si près les astres et le ciel. J'em-

prunte cette expression à Ovide, sans me mettre en peine du calembour. (Ovide, *Métam.*, liv. X, v. 140.)

37.

Ce premier Distique grec se termine par le mot turc *tzarifliki*, qui signifie coquetterie. Si une Française le lit jamais, elle demandera en elle-même au traducteur comment il se fait que la langue grecque, habituellement si riche, ait dû recourir à une voisine pour un terme assez usuel, et se soit adressée de préférence à l'idiome du pays où la chose doit être peu connue.

Je préviens l'objection, et j'essaye d'y répondre. Je dis donc que la vertu féminine dont il s'agit trouve à s'exercer chez les Osmanlis comme ailleurs; et que si, en France, la coutume honore de ce joli nom de coquetterie les tentatives d'une seule femme pour plaire à vingt ou trente hommes successivement ou à la fois, ce n'est pas le profaner, sans doute, que de l'appliquer, en Orient, aux efforts de vingt ou trente femmes pour séduire un homme seul, surtout quand cet homme est leur mari.

40, 41, 42, 43, 44, 45, 46.

Ces distiques, où la passion se mêle trivialement à la plaisanterie, étaient chantés en 1818, par un vieillard aveugle, à la fête de l'île de Prinkipo. J'y assistais. Le chanteur s'était placé avec son téorbe dans la petite prairie qui précède l'avenue ombra-

gée et montueuse du monastère de Christos. On forma bientôt un cercle autour de lui : peu à peu on en vint à répéter en chœur ses paroles; puis les jeunes gens commencèrent, en chantant eux-mêmes avec le vieillard, la danse du *Syrtos*, espèce de branle que mène le plus habile. Insensiblement l'auditoire les suivit. Moi-même, après avoir pris ma part de l'entraînement universel, je m'arrêtai, tout essoufflé, pour penser à Démodocus, à l'hospitalité des Phéaciens, et à Homère. Or voilà que maintenant, comme si la nature variée du Distique autorisait toute sorte de digression, j'emprunte pour citer les vers de l'Odyssée, que le Syrtos me rappelle, une vieille traduction française du temps de Henri IV, qui repose toute poudreuse dans ma bibliothèque héréditaire.

Luy se place en avant; et toute la *Noblesse*
Qui, jeune, a de dancer et l'usage et l'adresse,
Se met autour de lui, et à ses divins sons
Accorde sa cadance et ses belles chansons.
D'un art émerveillable et divine science,
Balans dedans la sale ils font valoir la dance;
Et Ulysse estonné admire grandement
Leur disposition, leur art, leur mouvement,
Leurs sauts entre-coupés, leurs passepieds volages,
Et la diversité de leurs gentils passages.

48.

C'est l'antique chanson qui fait encore retentir

les échos de la Garonne : je l'ai apprise traditionnellement dans mon enfance, des marins qui m'enseignaient à manier la rame. Ceux-ci l'avaient apportée des côtes de Bretagne, et la reproduisaient torturée sous leur patois et leur prononciation.

« Si j'étais l'hirondelle;
« Que je pusse voler;
« Sur votre sein, ma belle,
« J'irais me reposer. »

Et c'est aussi le vœu renouvelé des chœurs tragiques: « Que ne suis-je un oiseau, pour passer les « montagnes et la mer! » Vœu si naturel, qu'il a traversé, sans effort, les siècles pour se reproduire, dans toute sa naïveté, chez les fils de Sophocle et d'Euripide.

50.

Pour ennoblir ce mot de *chienne*, je n'aurai point recours à Racine, et à la Jézabel d'Athalie; je vais droit à Homère, père de tous les dialectes grecs : et j'y vois d'abord (*Iliade*, liv. VI, v. 344) qu'Hélène s'applique modestement à elle-même cette épithète; un peu après (*Iliade*, liv. VIII, v. 433), qu'Iris, la messagère des dieux, en apostrophe avec d'autres injures accessoires la sage Minerve; enfin (*Iliade*, liv. XXI, v. 481), que Junon, toujours en style de bonne compagnie, la jette à la face de la chaste Diane; et cela me suffit.

50.

Ainsi disait Anacréon :

« Les amoureux, je les reconnais à la première « vue. »

Ἐγὼ δὲ τοὺς ἐρῶντας
Ἰδὼν ἐπίσταμ' εὐθύς. Od. 55.

52.

Voilà un jeune Palicare plagiaire, sans s'en douter, de l'antique Théocrite :

« On prétend que tu es brûlée du soleil. Moi seul « je soutiens que tu es blonde comme du miel doré. « La violette est brune, la hyacinthe aussi, avec la « lettre qu'elle porte dans sa fleur : et pourtant elles « tiennent le premier rang dans les bouquets. »

Théocr., Id. 10, v. 28.

53.

Pour chanter ce distique, le matelot de qui je le tiens prenait une voix de femme, et s'interrompait par des éclats de rire, comme l'un des héros d'Ovide :

..... *Fœmineâ modulatur carmina voce.*

Ovide, *Métam.*, liv. XIV, v. 341.

55.

J'ai sauvé ce distique dans la mêlée de bien des imitations ou paraphrases de ce fragment d'une chanson turque.

— Dun guidjé ïar kapou-sounda
Iasdidjighun tach idi.
Altum toprak, ustum tchamour,
Gueunlum khoch idi.

« La nuit dernière, à la porte de mon amie, une « pierre fut mon humble chevet. J'avais sous moi « la terre, sur moi la boue; et pourtant mon cœur « était heureux! »

56.

C'est le dicton français : *Il n'y a plus d'enfants*, plaisamment paraphrasé.

59.

Le Palicare philosophe qui, dans le début de ce distique, parle terre à terre, pour ainsi dire, et emprunte un mot turc aux coquetteries du sérail, se relève dans le second vers, répété du 54e distique, et semble imiter la pensée ainsi que l'harmonieux langage de Saint-Clément d'Alexandrie :

Ὥσπερ οὖν τὸ κάλλος, οὕτω καὶ τὸ ἄνθος τέρπει βλεπόμενον. Αὐτίκα δὴ μᾶλα διελέγχεται τὸ ἐφήμερον αὐτῶν. Ἀμφῶ γὰρ μαραίνετον, καὶ τὸ ἄνθος, καὶ τὸ κάλλος. Ἀλλὰ καὶ τοὺς θιγγανόντας αὐτὸν, τὸ μὲν ἐνέψυχεν, τὸ δὲ ἐξέκαυσεν. St-Clém. d'Alex., *Pæd.*, liv. II, ch. 8.

« Comme la beauté, la fleur enchante le regard; « tout aussitôt leur courte durée se manifeste : « toutes les deux se fanent; mais de ceux qui les

« ont touchées, la fleur a rafraîchi les uns, et la « beauté a brûlé les autres. »

60.

Parmi les fleurs emblématiques, la giroflée représente la beauté durable.

61.

« Ma peau est sèche sur mes os;
« Je suis fondu comme du plomb,
« Par amour pour toi, bel œil de paon. »
*Chanson arabe.*

64.

« La langue grecque moderne a hérité de l'an- « cienne la faculté de réunir plusieurs adjectifs en « un, et même de les créer pour son besoin. C'est un « privilége dont, chez nous, tout le monde use à sa « fantaisie, les écrivains et les gens des hautes clas- « ses, comme les improvisateurs vulgaires et le peu- « ple surtout. »

— Ainsi me disait, dans un des palais de bois de Thérapia, un Hellène que les lettres consolaient de quelques disgrâces politiques; et il cita ce distique à l'appui de son observation :

« Voilà, ajouta-t-il, trois longues épithètes que « nous comprenons tous à la première vue, et que « nos hôteliers ne chantent pas sans sourire. Vaine- « ment les chercheriez-vous dans nos Dictionnaires les

« plus complets; et vous-même, à qui je les explique, « vous aurez peine à les traduire. Tel s'est perpétué, « à travers les siècles, le génie de notre bel idiome! »

66 et 67.

Ces hyperboles amoureuses sont encore tout à fait dans le goût oriental; elles ont passé des poésies turques, persanes et arabes, dans les inspirations helléniques; elles imitent aussi, à trois siècles de distance, les boursouflures qui ont signalé notre école littéraire du moyen âge.

69.

Le mot *Moré*, qui précède immédiatement l'adjectif italien *mariola*, si répandu en Grèce, appartient à la langue antique : c'est ce mot que, sous les peines les plus rigoureuses, l'Évangile défend d'adresser à son frère. L'idiome moderne le prend dans une acception moins offensante; il est devenu un terme fort usuel, qui implique un blâme ou un reproche en même temps qu'une certaine familiarité. Il est aussi employé en Servie comme une interjection de mépris. Pour moi, il me rappelle la sublime exclamation d'Archiloque : « O insensé (*moré*)! Que sert la co- « lère contre l'infortune? »

Ὦ μωρὲ, θυμὸς ἐν κακοῖς οὐ σύμφορος·

Archil. apud Stob., *De Irâ*, serm. 20.

et des vers peu connus, dont il est comme le résumé

et l'épilogue. C'est tout ce qui nous a été conservé d'une comédie d'Aristophane, intitulée *Les Iles* : on en devinerait le titre et le sujet aux aliments favoris et presque exclusifs de ces insulaires Ichthyophages, dont le poëte nous peint le bonheur.

« Vivre à la campagne, sur son coin de terre, éloi-
« gné des affaires publiques, possesseur d'un couple
« de bœufs bien acquis; entendre le bêlement des
« agneaux, et la voix de la chèvre qui apporte d'elle-
« même son lait; se nourrir de ses coquillages et
« de ses propres poissons, sans attendre du marché
« le fretin vieux de trois jours qu'on y vend si cher.
« ..... O insensé, insensé (*moré*, *moré*)! voilà les
« biens que tu méconnais! »

71.

Encore un fragment de myriologue transplanté chez les Tziganes, comme si ces tribus nomades avaient, en les traversant, pris quelque chose des coutumes grecques. Ce distique, qui a des variantes d'un sens bien différent, fait souvenir d'un vers touchant que Nonnus met aussi dans la bouche d'une veuve :

Υἱεῖ παππάζοντι ποθὲν δείξαιμι τοκῆα;

Nonnus, *Dionys.*, ch. XXIV, v. 213.

« A notre fils qui crie papa, où montrerai-je son père?

# ΔΙΣΤΙΧΑ.

## ΤΕΤΑΡΤΟΝ ΜΕΡΟΣ.

## ΔΙΣΤΙΧΑ ΝΑΥΤΙΚΑ.

### Α'.

Ὅποιος τοὺς ὅρκους σου, Χρυσῆ, τὰ λόγια σου πιστεύει,
'στὴν θαλάσσα πιάνει λαγοὺς κ' εἰς τὰ βουνὰ ψαρεύει.

### Β'.

Μαύρησαν τὰ ματάκια μου τὴν θάλασσαν νὰ βλέπω,
Τοὺς καραβιότας νὰ ἐρωτῶ, κ' ἐσσένα ν' ἀπαντέχω.

### Γ'.

Ὁ ἥλιος ἐβασίλεψε, καὶ τὸ φεγγάρ' εὐγῆκε·
Ἀγάπησου δὲν ἔλπιζα 'ς τὸ στῆθος μου νὰ 'μβῆκε.

# DISTIQUES.

## QUATRIÈME PARTIE.

## DISTIQUES MARINS.

1.

Chrysé, celui qui se fie à vos serments et qui croit à vos paroles cherche à prendre des lièvres dans la mer, et des poissons sur les montagnes.

2.

Mes yeux sont devenus noirs à force de regarder la mer; pour interroger les matelots qui arrivent, et courir ensuite au-devant de toi.

3.

Le soleil s'est couché, la lune s'est levée; je n'aurais jamais cru qu'en si peu de temps ton amour se fût emparé de mon cœur.

Ι'.

Μισεύω, φίλοι, κλάφτε με, καὶ σεῖς, ὀχθροὶ, χαρῆτε,
Καὶ σεῖς γειτονοπόλαις μου στὰ μαῦρα νὰ 'νδυθῆτε.

ΙΑ'.

Τὸν ὅρκον θὲ νὰ κάμ' ἐγὼ στὴν ἅγια Σωτῆρα,
Κι' ἂν δὲν σὲ πάρω λεύθερη, θὲ νὰ σὲ πάρω χῆρα.

ΙΒ'.

Ἄσπρα 'ναι τὸ προσωπόσου σὰν ἐγγλέζικο χαρτὶ,
Ποῦ τὸ γράφει ὁ Κοχράνης τοῦ Σουλτάνου μπουγιουρτί.

ΙΓ'.

Ὁ καπετὰν Ἀντώνης μας, τὸ νιό μας παλικάρι,
Στῆς Ἰκαριᾶς τὸν πόλεμο ἐφάνηκε λιοντάρι.

ΙΔ'.

Ἐσ' ἀπ' αὐτοῦ κἐγ' ἀπ' ἐκεῖ· νὰ δώσομε τὰ χέρια,
Νὰ μὴ μᾶς ξεχωρίσουνε ἐχθροὶ μὲ τὰ μαχαίρια.

ΙΕ'.

Ἐκλείδωσ' ἡ καρδοῦλα μου, σὰν τῶν Χανιῶν ἡ πόρτα.
Καὶ δὲν ἀνοίγει, δὲν γελᾷ, καθὼς ἐγέλα πρῶτα.

10.

Je pars; pleurez-moi, mes amis; réjouissez-vous, mes ennemis; et vous, mes voisines, prenez le deuil.

11.

J'en ai fait le serment devant la sainte mère du Sauveur : si je ne vous épouse pas vierge, je vous épouserai veuve.

12.

Votre visage est blanc et poli comme le papier anglais sur lequel Cochrane écrit les arrêts du sultan.

13.

Antoine, notre capitaine, notre jeune palicare, s'est montré lion dans la bataille d'Icarie.

14.

Tu es d'un côté, et moi de l'autre : donnons-nous les mains, afin que nos ennemis ne puissent nous séparer avec leurs poignards.

15.

Mon pauvre cœur est fermé comme la porte de Chania. Il ne s'ouvre pas, et ne rit plus comme il riait jadis.

ΙΘ'.

Γιὰ μαῦρα μάτια χάνομαι, γιὰ γελανὰ ἀποθαίνω,
Γιὰ μιὰ μικρὴ μελακρινὴ, σχίζω τὴν γῆν, καὶ μπένω.

ΙΖ'.

Μαῦρα μάτια ἔχεις, φῶς μου, μαῦρα 'ναι σὰν τὴ ἐλαιὰ,
Κ' ὅποιος τὰ γλυκοφιλήσῃ, Χάρο δὲν φοβᾶται πλιά.

ΙΗ'.

Μιὰ σ' εἶδα, μιὰ σὲ ἀγάπησα, καὶ μιὰ τὸν νοῦν μου' 'πῆρες·
Στὰ δύκτιασου 'μπερδεύτηκα, καὶ σκλάβον σου μ' ἐπῆρες.

ΙΘ'.

Ἀπ' ὅλα τοῦ προσώπου σου τὰ μάτια σου μ' ἀρέσαν,
Ὁπ' ἔχουν τὸν αὐγερινὸν καὶ τὸ φεγγάρι μέσα.

Κ'.

Τὸ πέλαγος ἂς ἦτάν ἀμπέλι μὲ τὰ κλήματα,
Ποῦ κάθε κληματάκι κρασὶ νὰ χύνῃ κύματα!

ΚΑ'.

Ἐγὼ 'μαι τ' ἀστραπῆς παιδὶ καὶ τζὴ βροντῆς ἀγόνι,
Καὶ θέλω, στράτω καὶ βροντῶ, καὶ θέλω, ρίπτω χιόνι.

16.

Les yeux noirs me tuent; les yeux bleus me font mourir: pour une petite brune je fends la terre, et je ressuscite.

17.

O ma lumière, vous avez des yeux noirs, noirs comme l'olive : celui qui peut les baiser tendrement ne craint plus la mort.

18.

Je n'ai vu que toi, je n'ai aimé que toi; seule tu t'es emparée de mon esprit; je me suis entortillé dans tes filets, et tu as fait de moi ton captif.

19.

Ce qui me plaît le plus de ton visage, ce sont tes yeux. Car ils sont à la fois l'étoile du matin et la lune.

20.

Que la mer n'est-elle une vigne avec tous ses pampres, où chaque petit pampre verserait des flots de vin!

21.

Je suis l'enfant de l'éclair, le fils du tonnerre; quand je veux, je fais les éclairs, je gronde; et je fais neiger quand je veux.

# REMARQUES.

## QUATRIÈME PARTIE. DISTIQUES MARINS.

### 4.

La mer tarie, les poissons mis à sec se lisent aussi dans Hérodote, que le poëte-matelot n'aura pas consulté avant de se livrer à l'inspiration; mais c'est en haute matière politique, et nullement amoureuse, que figurent ces *impossibilités* comparatives. « Cer-« tes, Lacédémoniens; » dit le Corinthien Sosiclès, « le ciel passera sous la terre, et la terre dominera le « ciel; les hommes vivront dans la mer, et les pois-« sons à la place des hommes, puisque vous cherchez « à détruire le gouvernement des égaux et à rétablir « la tyrannie dans Athènes. » (Hérod., liv. V, ch. 92.)

—Ainsi Sparte, soumise au pouvoir démocratique chez elle, voulait ramener le despotisme chez sa rivale..... N'y a-t-il pas quelque enseignement contemporain à tirer de ces deux Républiques, voisines et jalouses, succombant l'une après l'autre sous l'exagération de leurs principes constitutifs?

5.

Soupir brûlant et mélancolique, si naturel que, pour se graver dans la mémoire, il pourrait se passer de la rime! Faut-il ajouter qu'il est, en effet, assez mal rimé, en même temps qu'il semble se refuser à la mesure, et porter toutes les traces du désordre de la passion? C'est une image et une émotion subite, mises à côté l'une de l'autre sans raisonnement et sans connexité, comme ce quatrain répété en Suisse :

« Le soleil luit sur le glacier; les étoiles sont au « ciel. O toi, ma plus grande joie, combien je « t'aime! »

11.

« Je vous épouserai vierge ou veuve, » dit le Grec amoureux et patient. « Je t'aurai morte ou vive, » dit le Corse violent et jaloux.

*E ti voglio, o Cara diva,*
*Morta, se non posso viva...*

12.

Un chant populaire Servien dit aussi :

« As-tu vu une blanche feuille de papier?
« Vois, aussi blanc est mon visage. »

Ce couplet bizarre, plus satirique qu'amoureux, était chanté sous ma fenêtre à Naples, en 1840, par un marin grec qui le faisait répéter à son camarade. Dans mon ardeur pour les chants populaires, je des-

cendis aussitôt sur la *Chiaja;* et, m'annonçant moi-même par quelques salutations helléniques et fraternelles, je demandai à participer à l'enseignement. C'est ainsi que j'ai conquis ces deux vers : mais le chanteur comme le premier disciple n'en comprenaient pas bien le sens; et le second, sans rien affirmer, soupçonne que c'est un trait épigrammatique lancé contre le Grand Turc, montrant le cas que l'amiral Cochrane faisait des décrets impériaux. Le distique a oublié que les ordres du sultan se nomment *fermans*, et que les ordonnances du Capitan-pacha portent seules la désignation inférieure de *bouiourouldgis*.

13.

Ce distique se chantait dans les rues d'Hydra en l'honneur du brave Antoine Criésis, l'un des héros de la campagne navale de 1824, que les désastres d'Ipsara commencèrent, et que le combat livré à la hauteur de l'île d'Icarie termina.

15.

Ceci est un fruit de la Crète, très-fertile en distiques et en chants populaires; je n'ai pas jusqu'ici toujours signalé leur nationalité, pour éviter les répétitions.

*Chania.* La Canée, l'ancienne Cydonie : « C'est « là, dit Homère, qu'habitaient les Cydoniens, sur « les bords du fleuve Hiardanus. »

16.

Les yeux noirs sont communs en Grèce, autant que les yeux bleus sur les bords du Rhin. Chez les anciens, les femmes brunes étaient réputées plus vertueuses, et les blondes plus belles : aussi, quelques Romaines, affligées de cheveux un peu trop noirs, y mêlaient de la cendre, pour gagner en beauté ce qu'elles pouvaient perdre en vertu, et afin de parvenir au blond cendré, qui passait pour la perfection. On ne faisait aucun cas de la chevelure à demi rouge ou presque rousse des femmes du Nord, types de l'innocence primitive, si l'on en croit Tacite. Cicéron prétend que la couleur blonde et la blancheur réunies forment la plus exquise beauté. J'irais bien plus avant sur cet agréable sujet, si un écrivain du dix-huitième siècle ne résumait tout ce que j'allais dire en ces lignes insérées dans l'*Histoire de l'Académie*, (tom. III, p. 499); lignes empreintes d'une vérité qui, pour n'être pas très-neuve, n'en est pas moins incontestable.

« Les femmes font la plus belle moitié du genre « humain, et c'est d'elles *principalement* que dé« pend sa durée. »

17.

Pour comprendre comment de beaux yeux qui, en Orient surtout, ont souvent la forme de l'olive, en ont aussi la couleur, il faut peut-être avoir navi-

gué dans les barques de l'Archipel. Là, l'équipage, toujours sobre en pleine mer, se réunit, à la proue, autour d'une profonde écuelle de bois toute pleine de petites olives ridées, et noires comme du jais. C'est donc de son aliment habituel que l'amoureux matelot a tiré les termes de sa comparaison.

19.

Le poëte Musée a dit aussi :

« Semblable à la lune, aux joues blanches, qui se lève. »

Et tout de suite après, pour relever cette pâleur, il ajoute : « Que la rougeur entourait les joues de « Héro, blanches comme la neige, telle qu'une rose « porte deux couleurs sur son calice. » (V. 56.)

La rose *Unique-Panachée*, récente favorite des horticulteurs, était-elle donc connue de l'antiquité?

21.

Boutade d'un matelot aviné qui, pendant le calme, se rit de l'orage.

---

Je termine ces trop nombreuses remarques par une dernière réflexion.

La poésie populaire tire son principal attrait de sa grande simplicité, que l'art, le plus habilement mis en œuvre, ne saurait atteindre; elle s'attache au fait et à l'exactitude quand la haute poésie court

après l'idéal. L'une copie la nature tout près d'elle, l'autre crée un monde nouveau : l'une invoque l'imagination et la fantaisie, qui la mènent à l'illusion et au divin mensonge, l'autre, laissée toute seule, ne poursuit que le vrai. Quelquefois des génies vigoureux, nourris du lait de la poésie rustique, s'élançant hors de ses limites, ont brûlé leur encens sur les deux autels. C'est ainsi que l'Écossais Burns et le Gascon Jasmin ont transporté l'inspiration au sein des images et des sentiments vulgaires. Ce dernier surtout, aidé d'un dialecte énergique et sonore, est devenu l'idole du peuple méridional. Immortel Hiérophante de ce langage banni des salons, qui vit aux champs, sous les arbres, qui retentit le long des rivières, au fond des vallées ; de cet idiome pathétique, familier, gracieux, que les siècles n'ont pu altérer, que la grammaire ne dompte pas, dont les dictionnaires n'ont pas encore borné l'empire ! Patois traditionnel que nous savons sans l'avoir appris, passant de chaumière en chaumière, et dont les légendes chantées restent dans nos mémoires, par une raison qui me fut si naïvement répétée en Grèce à propos de ces chansons et de ces distiques : c'est que l'auteur, ne sachant pas écrire, les mit en vers pour s'en souvenir!!!

# ÉPILOGUE.

Après tous ces rapprochements et ces relations naturelles que, dans mes commentaires et mes notes, j'ai essayé d'établir successivement entre les chants populaires de l'antique et de la nouvelle Grèce, j'avais tenté aussi (faut-il en convenir?) de combler la vaste lacune, de dissiper les ténèbres et d'interrompre le silence qu'a subis pendant deux mille ans la Muse hellénique. Que n'ai-je pas entrepris ou rêvé pour unir mon dernier scolie à mon premier chant historique, et pour renouer la chaîne des âges!

J'ai d'abord, dans ce but, scrupuleusement compulsé l'Anthologie, m'imaginant que, sous l'amas de tant d'épigrammes anonymes de tous les siècles, pouvait se cacher et languir un distique égaré, une ligne intercalée ou marginale, soumis au chant, que j'aurais alors exhumés au profit de la poésie vulgaire. Efforts inutiles!

Puis, renfermant dans mes perquisitions les hymnes sublimes de Synèse, les cantiques de Jean de Damas, et ces productions des premiers chrétiens, où l'élégance et l'harmonie du style déguisent mal

l'affectation et le *maniéré* d'une époque de décadence, j'ai demandé aux œuvres nombreuses de Saint-Grégoire de Nazianze, et surtout à sa vie (touchantes *Confessions* qui ne savaient pas encore en prendre le titre), de faire briller à mes yeux une étincelle du feu attisé dans l'esprit des peuples par une religion naissante. J'espérais y trouver un cri traditionnel contre la persécution, un témoignage du martyre, ou quelques accents noblement révoltés de la foi nouvelle, pareils à ces protestations chantées des Souliotes et des Klephtes, que les violences de leurs oppresseurs devaient plus tard multiplier. Autre espérance trompée!

Enfin, parcourant les âges intermédiaires, j'ai lu Tzetzès, Théodore Prodrome, les Commentaires et les Opuscules d'Eustathe : j'ai secoué la poussière des chroniques et interrogé les *vers politiques* de ces époques de corruption littéraire, vers si rapprochés des narrations récentes par la forme et le ton. J'ai même scruté les nombreuses questions de grammaire de Lascaris, de Gaza et de Chrysoloras, afin de m'assurer si quelque citation, quelque fragment inspiré de l'idiome commun, s'échappant avec eux de Constantinople vaincue, n'avait pas suivi ces illustres réfugiés sur la terre italienne, comme un souvenir de la patrie absente. Rien! toujours rien!

En définitive, et comme j'étais à bout de voie, il m'a fallu reconnaître, trop tardivement sans doute

pour mon temps perdu, que la nature même du chant populaire s'était opposée, jusqu'à nos jours, à sa reproduction et à sa perpétuité; et que, toujours négligée en Grèce, la Muse des champs a dû attendre, pour y revivre, cette passion du *primitif*, née d'hier en Europe; disons mieux, cet engouement subit et cette mode de tous les pays, qui posent maintenant en rivale de la poésie artistique, la poésie d'instinct dénuée de toute culture.

Or, cette réflexion, si elle a coupé court à mes fouilles philologiques, ne m'en a pas moins encouragé à poursuivre et à terminer mon travail. J'ai toujours eu dans l'esprit, en guise de stimulant ou de consolation, ce raisonnement fort simple : Si nous reportons vers Athénée une juste reconnaissance pour avoir enregistré et conservé quelques scolies ou même des fragments monosyllabiques, monuments des siècles qui l'ont précédé; si ces parcelles, tout informes qu'elles sont, jettent ou une lumière réelle, ou du moins une certaine lueur sur les mœurs antiques : pourquoi notre postérité, à son tour, ne saurait-elle pas gré aux collecteurs modernes d'avoir rassemblé des poésies de même sorte, présentant, dans leur intégrité, un miroir des traditions et des coutumes plus fidèle encore, et bien plus laborieusement acquis?

FIN DES CHANTS DU PEUPLE EN GRÈCE.

# TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

## SECTION CINQUIÈME. COMPLAINTES.

I. Irène. . . . . page 3
II. La Chanson de la veuve à son fils éloigné. . . . . 11
III. La jeune Folle. . . . . 17
IV. Les Adieux de la fiancée. . . . . 25
V. Euphrosine. . . . . 31
VI. La Peste de Rapsani. . . . . 37
VII. La Valaque mourante. . . . . 41
VIII. Le Berger malade. . . . . 45
IX. Les Larmes de la veuve. . . . . 55
X. Les Femmes des matelots. . . . . 59
XI. Les Voleurs. . . . . 63
XII. L'Amour au tombeau. . . . . 73

## SECTION SIXIÈME. ROMANCES.

I. Le Chagrin de l'Hellène patriote. . . 79
II. L'Oiseau. . . . . 87
III. Le Baiser. . . . . 93
IV. L'Amante. . . . . 95
V. Le Soupir. . . . . 101

VI. Au Zéphyre. . . . . 105
VII. La Tourterelle et le Rossignol. . . . . 109
VIII. La jeune Blonde. . . . . 117
IX. L'Infortuné. . . . . 123
X. L'Aurore amoureuse. . . . . 131
XI. La Plainte amoureuse. . . . . 135
XII. Le Départ. . . . . 139
XIII. Le Délire de l'Imagination. . . . . 145
XIV. L'Absence. . . . . 149
XV. L'Adieu au matelot. . . . . 153

SECTION SEPTIÈME. FÊTES DE L'ANNÉE.

I. Noël. . . . . 159
II. Le jour de Saint-Georges. . . . . 167
III. Chants des Noces. . . . . 171
IV. Chant de l'Hirondelle. . . . . 179
V. Chant du jour de Saint-Basile. . . . . 193
VI. Chant des matelots. . . . . 197

SECTION HUITIÈME. CHANTS DIVERS.

I. Le Matelot du Bosphore. . . . . 209
II. Chants pour la pluie. . . . . 215
III. Sérénade. . . . . 223
IV. Le Soir. . . . . 229
V. Les Mauvaises Sœurs. . . . . 231
VI. Chant pour ceux qui vont à l'étranger. 233
VII. Chanson des mariniers. . . . . 239
VIII. Chant des nourrices. . . . . 245

IX. Le Brigand. . . . . 249
X. Le Cavalier. . . . . 255
XI. Le Printemps. . . . . 261
XII. La Belle de Scio. . . . . 267
XIII. Le Rossignol et la Rose. . . . . 271
XIV. La Colombe. . . . . 277
XV. Chant au printemps. . . . . 283
XVI. La Patrie. . . . . 287
XVII. Présence et Souvenir. . . . . 291
XVIII. Le Conseil. . . . . 297
XIX. L'Amoureux maltraité. . . . . 303
XX. Chansons des Roses. . . . . 309

SECTION NEUVIÈME. CHANTS BADINS.

I. Le Choix difficile. . . . . 321
II. Elle a réponse à tout. . . . . 325
III. Le Serviteur mécontent. . . . . 331
IV. Pappantonis. . . . . 335
V. Madame Mariora. . . . . 337
VI. Chant de l'Enfance. . . . . 345
VII. Le petit Lutin. . . . . 349
VIII. Le petit Chat. . . . . 355
IX. Les Filets de soie. . . . . 359
X. La petite Brunette. . . . . 363
XI. La Chanson de Mai. . . . . 373
XII. L'Arbre aux feuilles d'or. . . . . 381
XIII. La Conversation mystérieuse. . . . . 383

## DISTIQUES.

Avertissement. . . . . 390
Première partie. Maximes et pensées. . . . . 397
Remarques sur la première partie. . . . . 404
Seconde partie. Distiques amoureux. . . . . 409
Remarques sur la seconde partie. . . . . 426
Troisième partie. Distiques vulgaires. . . . . 435
Remarques sur la troisième partie. . . . . 460
Quatrième partie. Distiques marins. . . . . 472
Remarques sur la quatrième partie. . . . . 480
Épilogue. . . . . 486

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

# ERRATA

## DU SECOND VOLUME.

Page 11, Une larme — se réjouir, *lisez* mes larmes — le réjouir.
— 17, oisive par un beau jour de fête, *lisez* errante.
— 24, ΝΗΦΗΣ-Δεινὰ, *lisez* ΝΥΦΗΣ-Ντερτιὰ.
— 64, *Après* λαγίαρνι, *lisez* Ποῦ φέρνε τὸ χωδόνι.
— 227, de bois, il faut, *lisez* de bois. Il faut.
— 273, pourquoi braver, *lisez* pourquoi affronter.
— 356, κα εβάζεις, *lisez* κατεβάζεις.
— 357, *Retranchez* 1° et 2°.
— 385, qui donc t'as, *lisez* qui donc t'a.

# UN DERNIER AVIS.

Il me reste à expliquer, trop tard sans doute, après ma tolérance pour certaines fautes grammaticales, que je ne me suis pas astreint à observer, d'un bout à l'autre de mon recueil, l'uniformité de l'écriture, ni même à ramener partout l'orthographe aux lois générales, quand elle semblait s'en écarter. La tâche en eût été cependant assez facile; mais j'aurais ainsi risqué de porter atteinte au ton et à la nature des improvisations, de blesser le rhythme,

d'altérer la césure ou l'assonance, enfin d'effacer l'empreinte des patois, en les rapprochant, malgré eux, de la langue commune. J'ai pu, sans hésiter, soumettre quelquefois à une correction régulière des textes qui, dictés à moi ou à d'autres, s'en sont éloignés sans doute par l'incurie de la transcription. J'ai tenté aussi, bien rarement, de réparer dans nos manuscrits des erreurs dont l'oreille n'avertissait pas suffisamment d'abord, et que les yeux seuls ensuite pouvaient reconnaître : mais j'ai cru à propos de laisser subsister presque toujours, dans des chants si divers, les signes particuliers et même les stigmates qui indiquent leur origine, et attestent leur instinctive inspiration.

Toutefois, si je suis indulgent pour les idiotismes d'une orthographe diversifiée par tant de dialectes, je suis très-pointilleux sur la signification des mots, comme sur le sens des phrases; et je le prouve en demandant la permission de revenir sur plusieurs variantes qui se sont offertes à moi dans une révision dernière de mon texte grec déjà imprimé. Ainsi :

1° Les *Adieux de l'Hellène* (t. I, p. 208) exigent, pour la rime, que je change ici, puisque je n'ai pu le faire plus tôt, le mot turc, γελέκε, en γελέκι : et qu'un peu plus loin (p. 215) je substitue à ces mots, « des cartouches; je le remplirai encore. » (νὰ γεμίσω), qu'une ponctuation défectueuse m'avait fait

d'abord adopter, ceux-ci : « des cartouches pour la charge. »

2° Le *Méchant Kimourta* de Monembasie (t. I, p. 266) serait avantageusement remplacé par *Méchant Renégat*, parce que je me suis tardivement rappelé que ce premier titre pouvait être la reproduction en grec du *Mourdat* Turc (*impur*); terme de mépris appliqué spécialement aux Orientaux très-clair-semés qui, n'étant ni musulmans ni chrétiens, ne pratiquent ostensiblement aucun culte. C'est encore là que les mots φθιάςτε τὰ ταμπούρια (pour πιᾶστε τὰ ταμπόρα, du turc *tampur*), m'ont fait dire : « Battez le tambour, » au lieu de « Prenez vos abris. » Une variante de ce même chant veut aussi qu'au lieu de μπατάλια, *bataille*, terme italien ou français, le vers grec dise *balle*, μολύβι.

Πρώτο μολύβι πῦυ 'πεσε τὸ ῥίχν' ὁ Κυριακούλης.

« La première balle qui tomba, Kyriacoulis l'avait lancée. »

3° Le *Brave Georges* (t. I, p. 273) m'a beaucoup préoccupé, tant pour un *derviche arabe* qu'il faut faire disparaître en entier derrière *Dervich-l'Arabe*, que pour le mot *kuberna*. Ce dernier terme, si j'en crois un Hellène aux cheveux blancs que j'ai rencontré depuis peu, pourrait signifier également *aumône, assistance*. Je regrette, en tout cas, de n'a-

voir pas adopté une autre leçon plus poétique qui a passé sous mes yeux récemment dans une seconde copie, car elle eût abrégé mon commentaire.

Δίχως ψωμὶ, Δίχος νερὸν, Δίχως ὕπνον στὸ μάτι.

« Je suis sans pain, sans eau, et sans sommeil dans l'œil. »

Enfin, je mets en un monceau, dans le banquet des Klephtes (t. I, p. 284), la *source* du ravin κρήνη, dont le texte a fait un petit *lis* (κρίνη); un peu plus haut, les πλέοντες, *navigateurs*, que je présume avoir été originairement, je le dis sans malice, des *buveurs* (πίνοντες); le κολοχέρης (t. I, p. 354) à remplacer par κουτσοχέρης; ce qui donnerait pour la traduction, « qui n'a plus de bras, » au lieu de *manchot*.....

Puis, je conclus que si mes scrupules rétrospectifs ont soumis à de rudes épreuves mon complaisant imprimeur, je dois me trouver heureux de n'avoir pas, en bravant tant de fois son habileté, lassé tout à fait sa patience.

57240

DAWKINS COLLECTION

THIS WORK IS
PLACED ON LOAN IN THE LIBRARY
OF THE TAYLOR INSTITUTION BY
THE RECTOR AND FELLOWS OF
EXETER COLLEGE
OXFORD

Dawk. PA 3056.C4.M3